***LE GRAND JEU***

par Philippe Bauchard



*Le gendarme qui me précédait a ouvert une petite porte. Nous sommes entrés dans une sorte de grange assez vaste, longue, bien éclairée, poussiéreuse.*

*Le gendarme m'a ôté mes menottes, m'a indiqué ma place sur un banc, au bord du box des accusés.*

*Des têtes me dévisageaient, bien au chaud dans leur vie, bien tranquilles, jouissant à l'avance du spectacle.*

*J'ai émergé progressivement de l'ambiance lourde de la petite salle d'Assises de Versailles. De jolies femmes parlaient d'une voix aiguë avec les avocats, des femmes à chapeau et voilette comme celles que j'avais rencontrées dans les bars où Stéphane m'avait traîné. Les robes avaient une forme que je ne connaissais pas. Certaines des femmes étalent en petit tailleur collant qui leur moulait les fesses.*

*Ma mère était au deuxième rang dans un petit renfoncement, à côté des flics. En noir, comme toujours, une voilette sur le chapeau que je lui avais toujours connu, éternellement rafistolé à la dernière mode. Je savais qu'elle m'en voulait de lui avoir fait "ça", de lui avoir imposé un affront public pour des histoires qu'elle ne comprenait pas. Les gens chuchotaient autour d'elle. Ils devaient savoir. Ils devaient dire « la pauvre femme, elle qui avait sacrifié toute sa vie », elle n'avait pas mérité cette épreuve»*

*L'avocat bien en chair, un peu sanguin, satisfait, épanoui, serrait les mains d'un air affable, ses mains aux doigts courts qui vous agrippaient. II dissertait sur le cas au milieu d'un cercle de robes noires.*

*« Veuillot est un enfant du siècle, une victime amenée par une logique impitoyable à commettre son crime. Sans la Résistance il n'aurait sans doute pas eu la révélation du meurtre et se serait contenté d'en rêver en allant voir des films de gangsters »*

*J'étais devenu un cas facile à classer, à étiqueter sous un bocal : « homme révolté,  espèce en voie de disparition »*

*La petite Morvandat m'apparut plus terne. Là-bas, en taule, elle était la seule personne que je désirais voir. Elle m'apportait toujours un reflet de la vie extérieure. Elle me parlait longuement : l’avocat n'avait pas le temps, je n'étais pas une cause payante. Par la suite seulement j'étais devenu une bonne affaire publicitaire.*

*Ici, la petite Morvandat se fondait dans le décor, s'affairant autour d'une petite table où s’empilaient des dossiers.*

*La femme de mon avocat avait un drôle de chapeau. Une hirondelle expirait sur un fond de cerises. Une épaisse voilette ajoutait au charme du mystère la séduction de la femme fatale.*

*Le commissaire n'avait plus l'air dur des interrogatoires. En dépit de sa veste de sport et de sa cravate à pois rouge, il se comportait en gentleman.*

*" C'était tellement intime notre dernière réception une soirée délicieuse... »*

*Ravie, elle tortillait des fesses.*

*« Je vous en prie, c'était une réunion toute simple ! Quelques amis reçus à la fortune du pot ».*

*Le commissaire protestait, exagérait sa raideur d'homme du monde, multipliait les prévenances. Un commissaire plein d'avenir, pas une de ces brutes sans culture. Il avait reçu une excellente éducation, ce commissaire ».*

*" Que devient votre grand garçon ? »*

*Avec des mines pudiques, Madame Chapoteau minaudait :*

*« C 'est trop aimable à vous, commissaire, de vous intéresser à Bob ». II est toujours chez les Oratoriens. Ils sont très modernes. Vous savez, l'éducation anglaise : le matin études, le soir sport, half and half. Ils ont installé récemment une piscine et un court de tennis. C'est très sain."*

*Le commissaire était tout sourire. Madame Chapoteau papotait, s'inquiétait de la femme du commissaire. On se sentait entre gens de bonne compagnie.*

*Dans le fond, une longue table, un tableau un peu sombre de la Justice poursuivant le Crime, le buste en plâtre d'une République belle et assez grasse.*

*Tout cela était saugrenu, absurde, sans rapport avec l'idée que je me faisais des juges et des bourreaux.*

*Les gendarmes étaient courtois, l'avocat en prenait à son aise, les journalistes étaient chez eux. Il n'y avait que moi qui étais « en dehors du coup ». Tout le monde me portait tardivement un intérêt subit. J'ai trouvé assez flatteur que les flics, les juges, les journalistes, les demi-mondaines et les femmes du monde se dérangent spécialement pour moi.*

*Au milieu d'un léger brouhaha, un type a gueulé "La Cour" et tout le monde s'est levé comme au lycée au début d'une classe, avec la même absence d'ensemble, les cannes qui tombent, les gens qui se raclent la gorge.*

*Le Président était court, le ventre en avant, conscient de son importance. Les Jurés, guindés dans des habits de dimanche, se sentaient gênés comme moi. Un grand maigre nerveux s'agitait tout le temps ; j'ai su plus tard que c'était l’Avocat Général.*

*Le Président a ouvert l'audience puis m'a demandé d'une voix neutre mon état-civil. Cela m'a paru assez drôle qu'on attende trois ans pour vérifier que c'était bien de moi qu'il s'agissait.*

*Le Président a ajouté :*

*« Monsieur le Greffier, veuillez donner lecture de l'arrêt de renvoi et de l'acte d'accusation. »*

*Un petit maigre, sec, les cheveux clairsemés ramenés et collés sur le front, a ajusté un binocle et lu d'une voix de fausset une sorte de morceau de bravoure indigeste et compact :*

*« Le Procureur Général près la Cour d'Appel de Paris, vu l’arrêt rendu par la Cour d'Appel, Chambre des mises en accusation, contre le nommé Veuillot renvoyé devant la Cour d'Assises du Département de Seine-et-Oise comme accusé du crime d'assassinat, expose que des pièces de la procédure résultent les faits suivants :*

*Le 23 février 1944, Veuillot Jean rencontra Vanier Simon pour la première fois…"*

*Alors, tout a recommencé.*

La première fois que j'ai rencontré Stéphane, il était naturellement en retard. J'avais beau prendre des airs dégagés, ça ne tenait pas. Une dizaine de fois je m’étais appliqué à lire consciencieusement l'affiche où le brave soldat français, musette et calot à pointes, proclamait sur un fond vert bouteille que c'était la relève qui commençait.

Puis le temps devint mort et je divaguais doucement. J'étais l'amoureux transi boutonneux qui attendait la femme idéale — il ne manquait que le bouquet et la grande fille mince, élancée et sportive des couvertures de *Marie-Claire*.

Et la peur recommençait, sans un soldat allemand, sans un flic, dans une rue toute bête avec son bistrot, le patron somnolent derrière son comptoir.

Ce n'était plus de la résistance.

Chaque fois, ils avaient la manie de vous fixer des rendez-vous dans des rues excentriques où les types venaient une fois sur deux sans raisons valables. C'était devenu une sorte de rite ; personne n'avait rien à se dire mais il fallait tout de même " se contacter ", échanger des messages enfantins comme au temps des boy-scouts et repartir avec l'impression que nous n'étions pas seuls, qu'il *y* en avait d'autres qui participaient au travail dela fourmilière, qui avalent la même petite peur latente, la même angoisse froide, qui étaient " dans le coup ", qui jouaient aux gendarmes et aux voleurs.

Nous n'avions pas l'assurance du Capitaine Benoît. Attendre éternellement le message secret qui devait nous donner les consignes décisives pour passer à l'action, c'était prolonger indéfiniment le plaisir de la peur la satisfaction confuse de la clandestinité.

C'était une drôle de petite peur froide qui vous chavirait d'un coup, vous foutait en l'air, elle vous prenait pour rien, pour une *Onze* légère qui s'arrêtait brusquement près de vous, pour un type à imperméable qui semblait vous suivre dans la rue, pour un flic qui faisait les cent pas ou simplement parce que le ciel était bas, les nouvelles des copains mauvaises, ou que la fatigue nous abrutissait.

« Auriez-vous l'obligeance de m'indiquer la station Villiers ?

— Je ne suis pas du quartier mais le patron du bistrot pourrait vous renseigner ».

Je répondais machinalement, surpris surtout par le tissu anglais anachronique, épais, confortable du grand type blond, l'air jeune, épanoui.

« Accepteriez-vous de boire un verre par cette chaleur ? »

Stéphane s'installa à la terrasse du café de l'angle où nous avions l'habitude de téléphoner.

Le patron, « un Auvergnat soupçonneux», se méfiait de tout le monde mais sepréoccupait plus de marché noir que de *ce* qu'il qualifiait avec dédain de « politique ».

Stéphane commanda un porto. Je pris une citronnade. Il me tendit un paquet de lettres.

« Voici le courrier pour la Seine et Oise, les deux derniers numéros de *Combat* et de *Résistance*. Nous n'avons plus de cartes d'alimentation. Faudrait vous grouiller !

- Nous grouiller, c'est vite dit ! Le mois dernier les groupes de Pierre le Grand ont fait trois mairies autour de l'Isle-Adam. Ils disent que ce n'est pas discret, qu'ils commencent à être repérés. Les maires en ont assez. A force de nous laisser faire, ils se font engueuler ; et comme le débarquement n'est pas pour demain…

— Possible mais nous n'avons plus rien

— Et les dernières cinq cents cartes ? Déjà liquidées ?

— Qu'est-ce que tu crois, fit Stéphane nonchalant, on a des besoins, figure-toi. Commenous étions fauchés, J'ai dû en vendre une partie. »

Ce sale con, il se vantait !

 Il en était bien incapable, II aurait eu trop peur de se faire pincer. Tout ça rentrait dans le jeu, le tissu anglais, les besoins d'argent... Avec nos pantalons de flanelle pisseux ayant perdu le pli depuis longtemps, le fric qu'on nous accordait au compte-gouttes, nous étions les groupes d'Action Immédiate, joli nom pour un sale boulot ! Pendant ce temps-là, Stéphane se payait des portos avec l'argent des cartes d'alimentation.

Le pire c'est que tout était faux, archi-faux d'un bout à l'autre. L'argent et le costume venaient de la famille ou plutôt de la mère de Stéphane, petite dinde pleurnicharde dont l'unique vice était de se faire extorquer de l'argent par son fils.

Pour les cartes d'alimentation, c'était encore plus grotesque, Stéphane s'était empiffré les bonbons d'une partie des coupons des cartes de matières grasses, le reste avait été jeté à l'égout ou brûlé par petits paquets.

Georges grogna, eut une moue agacée : « Tu n'y comprends rien. Il a eu les foies, il fout le camp comme un salaud qui se dégonfle !

— Qu'est-ce que tu en sais ? »

Je voulais expliquer, comprendre les autres comme j'aurais aimé qu'on s'intéresse à moi.

Le petit Valin avait disparu. Il était fini, volatilisé.

«  Je vois la scène commesi j'y étais, fit Georges. L'autre jour, en rangeant ses papiers, Maman Valin était tombée sur des paquets de tracts entreposés pour le pro­chain lancer" .Valin, le petit bourgeois élevé dans le calme des institutions, dans le culte des petites affaires, « pauvre mais honnête » tu vois le genre, qui entrepose des papiers contenant des appels au meurtre où le héros de Verdun, le sauveur de la France, était traîné dans la boue. Maman Valin se tord les bras en hurlant que c'est le déshonneur de sa vie », qu'un enfant qu'on a couvé, gâté, ne peut pas faire " ça " à ses parents, Valin n'a manqué de rien ; même maintenant on achète des cartes de pain an marché noir (Valin avait participé au dernier raid contre la mairie de Prairiel où deux cents cartes avaient été fauchées).

«  Alors, la mère clame l'ingratitude des enfants, les mauvaises fréquentations. La scie revient : Valin a été un enfant pur, ignorant de la vie, élevé dans du coton, ce sont les copains qui l'ont entraîné et qui ont profité de son inexpérience.

Tout cela, Valin s'en serait peut-être foutu mais le père a été plus habile. Il parle desa lassitude, de ses fatigues, il ne croît pas que le risque corresponde à un enjeu militaire quelconque, se battre encadré dans le rang d'une armée, c'est autre chose ; mais là, seul, risquer l'étouffement, la torture pour quelques journaux qu'on se passe de main en main... J'ai sué ma vie d'homme, acceptant des humiliations, des concessions pour que tes frères et toi soyez quelque chose, je ne savais pas très bien quoi mais probablement quelque chose d'un peu mieux que le fonctionnaire inquiet de son avancement, préoccupé de ses fins de mois pénibles que j'avais pu être. Jene savais pas ce que tu pouvais être, jen'ai jamais cherché le contact avec toi, jamais je n'ai tenté de t'influencer, et voilà qu'au moment où tu vas t'évader de ce milieu familial peut-être étriqué, tu gâches tout, tu fausses tout, pour rien, pour les copains ! »

« Alors le petit Valin avait été touché par cette peine d’homme et il avait lâché

* Tu vois, dit Georges, il n'y a pas de quoi t'exciter ! Pas de quoi pleurer, c'était un mou !

— Nous lui avions forcé la main ; rappelle-toi. Au début, il n'acceptait de jouer le jeu que dans les règles. Tu lui avais promis de ne pas le mettre dans les groupes d'Action Immédiate et, après les lancers de tracts, tu lui as donné une pétoire pour protéger les opérations les plus risquées. Il n'a pas osé refuser car nous l'aurions traité de dégonflé mais progressivement il a dû se mettre à la clandestinité avec des réticences constantes. »

Une fois de plus, je m’identifiais aux autres. Le petit Valin était un autre moi, qui avait eu le courage de flancher.

« Dis-donc, toi...»." fit Georges, saisi d'un doute. Il me jeta un drôle de de regard et soudain soupçonneux :

« Si jamais l'envie t'en prenait d'en faire autant...

—Tu ne vois pas qu'il te fait marcher ! »

 Bernard, toujours un peu lointain, me croyait plus chevaleresque que je n'étais.

«  Après tout, il a fait ça pour ses parents. C'est humain ! Tu tranches sans savoir. C'est facile! »

D'une de ses poches bourrées de paperasses, il sortit *Je Suis Partout.*

« Écoute donc ce que disait Cousteau. »

A mi-voix il lut avec soin, surveillant Georges.

« Ce qui est insolent dans *Je Suis Partout* c'est qu'on yméconnaît avec insolence cette règle d'or des manuels scolaires. On me dirait que les rédacteurs de cette feuille collectionnent relativement peu de diplômes universitaires que je n'en serais pas autrement surpris car il faut être singulièrement analphabète pour afficher à ce point le mépris des fins nuancées et des restrictions mentales. Un esprit vraiment supérieur n'a pas de ces réactions-là ; il accepte de composer avec l'ennemi. Il le comprend. Il le dissèque et il l'excuse. Au besoin, il lui offre l'assistance fraternelle d'une souple dialectique. Surtout, cher bon jeune homme, l'esprit supérieur ne s'amuse pas à faire sauter les ponts derrière lui. Il maintient jalousement quelque passerelle en vue d'un repli sur des positions qu'il est toujours fâcheux de n'avoir pas préparées à l'avance.

Sur ce point, vous en conviendrez, cher bon jeune homme, les gens de *Je Suis Partout* mettent vraiment un peu trop d'insistance à nous démontrer qu'ils nesont pas intelligents. A quoi riment, je vous le demande, ces grands mots sonores, ces poses plastiques terrifiantes ? Voilà des gens qui se compromettent avec une affolante inconscience, qui compromettent avec eux les pauvres égarés qu'ils entraînent dans leur sillage. »

« Pourquoi, par exemple, s'obstinerait-on à accabler Vichy et son double Jeu ? Dans la mesure même où ce double jeu est une réalité, ne voit-on pas que c'est un gage de sécurité pour ceux qui ont mis leur fortune à la remorque del'état sous-préfectoral ? Et les prélats gaullistes qui planquent les réfractaires, qui réchauffent le zèle apostolique des maquisards, est-il vraiment opportun de s'en faire des ennemis ? Ne parlons pas, si vous voulez bien, des francs-maçons qui sont d'excellents citoyens..."

Je n'écoutais plus, sensible à la douceur vieillotte de la Place Dauphine. Les cafés aux boiseries chocolat, les maisons d'édition de Droit, les marchands de gravures, les cabinets de notaires, les arbres et la vespasienne conservaient un charme désuet qui donnait à nos conversations de conspirateurs un air quarante-huitard.

La violence m'énervait. Chaque semaine nous achetions *Je Suis Partout* que nous lisions avec un intérêt d'autant plus vif que son ton rappelait par sa violence celui de nos propres journaux. Nous suivions également *Combats Miliciens* pour avoir des détails sur les opérations menées contre les copains.

Bernard ne lâchait pas Georges.

« Il suffit, cher bon jeune homme, de bien vous pénétrer de ces vérités essentielles pour comprendre que décidément les gens de *Je Suis Partout* ne sont pas intelligents. »

Et c'est pour cela que j’insiste tout particulièrement pour vous déconseiller de continuer à lire ce journal frénétique car il s'en dégage tout demême une sorte de sincérité persuasive qui risque de porter les cervelles légères à des excès regrettables. Jeux de mains, jeux de vilains ; un mauvais coup est vite arrivé.

Je sais, cher bon jeune homme, que, par tempérament vous ne répugnez pas à la prudence. II me revient pourtant que parfois vous jouez au boy-scout avec d'autres bons jeunes gens autour d'un feu de camp en récitant du Péguy et en expliquant que la jeunesse française ne peut avoir de meilleur guide que Marcel Proust : en soi, ce divertissement renouvelé de Fenimore Cooper et de Socrate n'est ni ab­solument périlleux ni absolument condamnable. Mais il fleure tout de même un peu trop le fascisme. C’est mettre le doigt dans l'engrenage. On commence par le camping culturel et on finit dans la franc-garde de la Milice ou de la LVF.

Non décidément, cher bon jeune homme, soyez raisonnable, soyez intelligent ! Méfiez-vous des furieux. Cessez de lire *Je Suis Partout* mouillez-vous l'index pour voir d'où vient le vent."

« Pas mal, hein », fit Bernard, excité par sa lecture comme si Cousteau s'adressait précisément à Georges.

Georges ricana :

« II te baise, ce salaud ! Et tu donnes dans le panneau. Tu ne sais plus où tu en es et l'amertume de ce type qui n'a plus rien à perdre t'atteint dans tout ça que tu as de pourri, d'intellectuel. Veuillot est prêt à se dégonfler. Toi, tu te cherches des raisons. Moi, je sais, j'ai la conviction que notre cause est juste. Je ne suis pas un fanatique. Je suis un croyant. »

La raideur de Georges était désespérante. Comme Bernard, j'aurais aimé qu'un jour les durs dans les deux camps fauchent les mous dans une apothéose tricolore. J'en avais assez des Jécistes virulents, des boy-scouts opportunistes, des petits cons en uniforme des Équipes Na­tionales. Les articles de Rebatet, de Brasillach, nous touchaient plus que les nuances littéraires de *La Gerbe.*  Notre désarroi était trop grand pour que nous ne cherchions avec une certaine complaisance à retrouver nos sentiments dans le fascisme gueulard des gens d'en face. Affolés par la peur, par le désir de nous justifier, nous n’éprouvions même plus de haine.

La douceur de la vie nous inquiétait. Nous tournions autour des bancs par petits groupes. Georges présidait, allant d'un groupe à l'autre, Fromont, bénisseur et affecté, intervenait dans la discussion, soignant les nuances, concédant habilement à son interlocuteur :

 **«**D'un certain point de vue, tu asbien compris la valeur de l'enseignement de Péguy mais tu en fais un romantique. Péguy, c'est un homme d'action, un être viril qui a poussé son métier d'homme jusqu'au sublime sacrifice en mourant un chapelet à la main dans cette terre de France qu'il avait tant chantée. ."

Plus réaliste, je pensais au Bac. Nous espérions confusément que le débarquement serait suffisamment repoussé pour que le grand Jeu ne commence qu'une fois que nous serions débarrassés de nos préoccupations de lycéens.

Des types en vélo s'arrêtaient de temps en temps, échangeant les papiers, les fausses cartes, les paquets *de* journaux clandestins. Des filles servaient de courriers, plus faciles pour se faufiler, moins repérables : ça les exaltait de jouer à la Jeanne d'Arc, Le matin, clandestinité. Le soir, petites histoires avec les petites amies, rires gloussants, cinéma, famille, surprises-parties convena­bles.

C'était la Résistance à la portée des fils de famille.

Nous étions dévoués pour la bonne cause mais il n'était pas question de rompre avec la vie de famille et les habitudes.

Les filles étalent sérieuses, des petites bourgeoises tranquilles et romanesques, des personnes de « notre milieu » aurait dit ma mère. Conformes, ne perdant ni le nord ni leur virginité, pas trop bien roulées, aurait dit Ted ; Difficiles à s'envoyer, estimait Stéphane. D'ailleurs, il ne s'agissait pas de la bagatelle. Nous-mêmes ne pensions qu'à l’héroïsme. Le mot de partisans nous effrayait par ses sous-entendus révolutionnaires mais nous jouions aux patriotes, " Honneur et Patrie ", répétait la Radio deLondres c'était déjà moins violent que " Liberté, Égalité, Fraternité ".

Le jeu de hors-la-loi nous inquiétait car l'ordre était avec le Maréchal, nos parents et la police.

Les flics étaient plus loin, dans le fond de la place, le long des grilles du Palais de Justice. Pour une fois, leur présence était rassurante. Ils étaient là évidents, avec dans le dos la masse du bâtiment, Ted prétendait que le rendez-vous idéal devrait se tenir dans une salle de commissariat de police, plus nous étions sur eux, moins Ils étaient dangereux.

Et pourtant, derrière les grilles de l'escalier monumental, peut-être y avait-t-il des copains qui attendaient sans bouffer, avec une barbe de plusieurs jours, sans lacets et sans ceinture, de passer devant un Juge d’instruction somnolant après son déjeuner, indifférent à l'égard de ces étudiants qui troublaient l'ordre.

Georges exaspérait ce sentiment. II coupait une conversation en soupirant d'une voix profonde.

" Demain, nous serons peut-être là "

Nous n'y croyions pas trop parce que la peur était plus forte que le sentiment du danger réel mais cette menace nous excitait, elle faisait partie du « Jeu ».

 \*\*\*\*\*

Quelques jours après, j'ai rencontré Stéphane place Saint Germain des Prés. Il était avec une fille grande, blonde, aux traits réguliers. Nos regards se sont croisés et j'ai senti l'immense satisfaction qu'il éprouvait de se sentir vu précisément avec une belle fille.

Ils ont continué leur chemin en riant très fort de choses stupides.

Fromont était toujours à l'aise. On le sentait confortable dans sa vie. Son père, petit employé modeste, devait être fier de lui. C'était le jeune homme bien, discrètement arriviste, président de tout ce qu'on voulait et notamment de la section de la JEC de Louis le Grand. L’élève modèle, jamais collé, même pas brillant, le type qui était bon en tout, qui n'avait pas de problèmes. II était souple, d'une souplesse innée, naturelle. Sonaisan­ce pour les discussions lui servait de personnalité. Il discutaillait interminablement sur la chasteté, Péguy, notre métier d'hommes. Pâmé, il récitait :

 « Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie

 Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir

 Tu perdras en un seul coup le gain de cent parties

 Sans un geste ou sans un soupir

Si tu peux être amant sans être fou d'amour. »

 Sa voix portait bien mais conservait un apprêt précieux qui convenait mal à ses élans qui ne devaient surtout pas être passionnés. Sur la fin, il devenait solennel :

 " Tu seras un Homme, mon fils. »

Comme s'il s’agissait de la révélation de l'Homme.

 Chez lui, ses parents étaient dans une admiration respectueuse. A la tête de son lit, une vierge de Botticelli (il prononçait en relevant le é de"Botticelli») et Le Penseur de Rodin montraient que l'inspiration de Fromont ne répugnait ni aux plaisirs charnels ni aux artistes laï­ques, son grand moment était le commentaire de *Casti Connubii.*

Le rite était classique.

Après le cours de quatre heures, nous allions avec Bernard et Ludovic dans la petite pièce située près du chœur de la chapelle. II fallait traverser l'absurde et immense nef, aux murs sales et hostiles de gare avec ses poutrelles grises enjolivées de rosaces pour pénétrer dans lapetite pièce que nous abandonnait l'Abbé Moreux »

Fromont commençait par une prière feutrée suivie de quelques invocations puis commentait l'encyclique. Il lisait phrase par phrase, ajoutant :

" Tu vois, cette définition du mariage chrétien doit être dès maintenant à la base de nos préoccupations. Nous devons méditer notre vie, savoir choisir celle qui sera notre compagne dans le Christ, celle qui élèvera nos enfants suivant les mêmes principes chrétiens. »

C'était bien de ça qu'il s'agissait. Nous nesavions pas cequ'était l'amour physique. Les femmes étaient pour nous aussi mystérieuses que la vie mais il s'agissait déjà et avant tout de ne pas nous singulariser, d'être aussi conformes que nos parents. Peu importait que nous compre­nions ou non *Casti Connubii*, il fallait suivre dans la même direction.

J'étais préoccupé.

 « Actuellement, quels doivent être nos rapports avecles femmes ? »

Fromont très simple :

« Mais nous n'avons aucune raison d'en avoir. II serait absurde devouloir être fleur bleue avec les Jeunes filles que nous rencontrons. Nous devons rester simples et chrétiens »

 Nous serons chics avec elles et nous respecterons en elles la mère de nos enfants. D'ailleurs, tout est expliqué d'une façon extrêmement nette dans le Carnet de Route de la JEC.

Et il lut sérieusement :

« Aimer, ça n'est pas une histoire de cinéma mais une réalité transformante, c'est se mériter l'un l'autre. C'est se forger une âme pour être dignes de vivre à deux la Grande Aventure du Foyer. C'est se préparer pour les enfantsqui naîtront un jour. L'un sur l'autre appuyés, c'est regarder en face l'avenir afin de n'être point surpris quoi qu'il arrive,

Ce que le pays de France attend de ses garçons, ce n'est pas qu'ils sachent conter fleurette, mais qu'ils se fassent des âmes de Chefs, des âmes délicates et fortes, des âmes capables d’inspirer et de mériter confiance. Ce qu'il attend de ses filles, ce n'est pas qu'elles soient expertes en fanfreluches et habiles à effeuiller la marguerite, mais qu'elles soient la Compagne qui fait face dans les coups durs, le Cœur fidèle et tout don*né,* la Maman courageuse et souriante, élevant sa belle nichée d'Enfants.

Et je crois bien que cela, le Christ aussi l'attend aussi. »

«  Chic, sain, viril, c'était ça la jeunesse de Fran­ce. Elle devait marcher torse nu au pas cadencé, chantant en chœur des refrains mâles, " Ton frère dans le Christ, ton métier d'homme". Ils se gargarisaient de ces mots qui permettaient d'échapper à tout problème sexuel, à toute angoisse de gosse, «J'ai des amies que je traite en camarades et je t'assure que nos rapports sont excellents »

Je mentais outrageusement.

« Mais, mon pauvre Veuilllot, tu ne t'en rends peut-être pas compte mais ces rapports que tu crois simples sont déjà compliqués de sentiments que tu n'oses t'avouer. Non, crois-moi — Fromont était très ferme avec son ton doucereux — ça n'existe pas lesrapports de camarades avec les femmes, ou tu éprouves de l’amour pour celle qui sera ta compagne, ou tu t'abstiens de fréquenter les femmes »

Ludovic prenait fiévreusement ces notes. Il remplissait le rôle de secrétaire et rédigeait des procès-verbaux minutieux où rien ne serait oublié.

Ils s'exaltaient sincèrement.

Débouchant de leur petite vie médiocre, la mystique leur était facile. Pour une fois, ils oubliaient les tickets d’alimentation, les vexations familiales, les poncifs sco­laires. L'esprit de sacrifice les transfigurait. J'étais déjà étranger à leurs préoccupations. Les petites vache­ries de Fromont m'avaient rapidement dégrisé.

II m'avait poussé à créer un cercle littéraire satellite du groupe des jeunesses catholiques du lycée. Pour ne pas heurter les sentiments des recrues non pratiquantes, le cercle n'avait pas d'étiquette religieuse. Il s'agissait d'un discret travail de raccrochage qui devait, dans l'es­prit de Fromont, amener les masses à la mystique». Laissant Fromont dans ses illusions, j'ouvris le cercle littéraire par un cycle de conférences que je crus brillantes sur l’œuvre de Mauriac. Les discussions qui suivirent devant une audience fiévreuse tournèrent assez rapidement à une critique négative et virulente des conceptions "périmées" de l’Église catholique. Fromont essaya bien de remonter le courant en introduisant Claudel et Péguy mais les types, excités par les discussions faciles sur le monde bourgeois de Mauriac, désertèrent les causeries pédantes de Fromont, leur esprit trop nettement religieux.

Quand le Père Moreux, qui avait laissé monter l'excitation sans intervenir, s'aperçut du tournant dangereux que prenaient les discussions, il nous retira le local. Le geste m’indigna mais la dispersion du cercle littéraire ne consacra qu'un échec qui m'atteignait personnellement. Désormais ma présence aux réunions du groupe ne fut plus qu’une convention parmi beaucoup d'autres.

Fromont tirait une vague conclusion de nos débats confus. Nous récitions la prière Jéciste puis tout rentrait dans l'ordre, jusqu'à la prochaine fois.

 \*\*\*\*\*\*

Le long de la galerie du deuxième étage de Louis le Grand, les types fumaient avant le cours de Dalton. La classe sentait toujours le désinfectant et les blouses de pensionnaires. A dix heures nous attendions avec un certain énervement la sonnerie et Dalton, pour faire métaphysicien, prolongeait le cours de deux ou trois minutes, continuant à disserter avec des mots englués. «  Freud, Messieurs, ce romancier... » Personne n'y croyait. Les astuces et les jeux de mots ne portaient plus depuis plusieurs années et Dalton dit "Le Quinteux"  égrenait ses phrases aux sous-entendus vaguement révolutionnaires, ses jugements creux et ses principes solides.

En descendant dans la cour, Lemoine m'agrippait.

« Vous avez du plastic ? »

C'était devenu un rite, une manie dangereuse. Je ne sais comment Lemoine se doutait de quelque chose. J'ignore encore s'il était un provocateur ou un clandestin rattaché à un autre réseau. Nier formellement et jouer les pudeurs offensées auraient été maladroit. Je restais vague et dubitatif. Lemoine se suffisait à lui-même, reprenait ses tartarinades avec des airs de conspirateur.

« Nous la dernière fois, nous avons fait sauter un camion comme ça ! On fout le détonateur dans le plastic mais manque de pot, on s'est trompé de couleur. Ah, mes seigneurs ! Tout a pété plus tôt que nous le pensions et on a dû se coller par terre. Mais saloperie, que c'était beau. Tu les aurais vus, les Boches, ils filaient comme des rats ! »

Et ça durait.

De temps en temps, je faisais un « ha » poli. Je m'inquiétais d'un détail matériel sur le ton du spectateur transi d'admiration.

Le seul avantage, c'est que Lemoine offrait des cigarettes de sa ration.

 \*\*\*\*\*

C'était vraiment un beau spectacle que toute cette jeunesse de France suivant l’office de Notre Dame des Victoires consacré aux étudiants des facultés de Paris. Debout dans les bas-côtés et près des tambours d'entrée, les jeunes suivaient attentivement le service. On distinguait très vite les membres de la JEC, convenables dans leurs costumes propres, des scouts plus ou moins camouflés. Interdits dans la zone nord, les scouts s'étaient regroupés dans de vagues organisations paroissiales telles que la Confrérie de Saint François. Tout cela avait un petit parfum clandestin qui n'était pas pour déplaire aux jeunes gens bien, en culottes courtes et aux cheveux en brosse.

L'odeur des cierges, l'atmosphère étouffante et douceâtre me rappelaient les messes de la jeunesse catholique auxquelles j'avais assisté quand je militais ; ces matins frais où la messe dialoguée nous donnait une intimité exaltante avec le prêtre ; cette camaraderie dans le Christ qui permettait de faire passer mes doutes et mon incertitude me semblaient déjà lointains.

Coincé contre un pilier, je lus machinalement les *ex-voto* qui montaient jusqu'à la voûte.

« Notre Dame des Victoires, vous qui êtes notre mère, c'est votre enfant, ne l'abandonnez jamais. Persévérance, Amour et Reconnaissance - 1829.

« Vous le savez, Marie, que nos sept enfants sont à vous. Gardez vous-même leur père - 1847.

« Soyez bénie, Marie, vous qui me prenez mon enfant pour me rendre son père -1830.

« Merci, Marie, vous avez sauvé notre honneur - 1870 - 1871. »

Ainsi, eux aussi se gargarisaient des mêmes âneries solennelles. On ne parle d'honneur que lorsqu'on reçoit une raclée. On échange un gosse contre un père en bénissant la Sainte Vierge, sans craindre la naïveté du marchandage.

Dans la chapelle latérale dominée par la statue de Notre-Dame des Victoires, des cierges brûlaient. Des pendeloques, des cœurs, des ornements compliqués moisissaient sous des vitrines sans que la « moisson de demain », l'Espoir de la France, fasse autre chose que de bien penser.

Les vicaires aux cols douteux, aux soutanes tâchées, s'empressaient, l'air affairé...

Le prêtre monta en chaire, lentement, solennellement, disposant familièrement autour de lui ses Évangiles, sa montre, s'assurant de son mouchoir.

Il attaqua prudemment par l’abnégation, le sacrifice des jeunes qui partageaient la souffrance de la France, qui comprenaient que l'incertitude et l'occupation feraient place bientôt à la joie dans un pays restauré, dans un monde chrétien.

« La France de Saint-Louis, la France de Jeanne d'Arc, la France de Péguy, cette France-là ne peut pas mourir. Elle est peut-être un peu malade mais nous l'aiderons à retrouver ses sens. C'est une paysanne, il faut la ramener au grand air. Quand elle aura repris racine dans la terre épaisse et retrouvé l'odeur du bon blé, alors ça ira mieux.

« Non seulement je prétends que la France ne peut pas mourir, mais j'ajoute que cette recherche de la cité chrétienne ne pourra se faire que par la révolution. »

L'assistance des jeunes filles à forte poitrine et des jeunes gens frémit.

« Ce n'est pas une attitude ni un parti-pris. C'est un fait : le chrétien est révolutionnaire comme il vit. « Je ne suis pas venu vous apporter la paix mais le glaive », a dit le Christ.

« Toi, jeune Chrétien, crois-tu qu'actuellement tu puisses rester bien sagement à ta place, possédant ce capital ?

« Nous sommes en pleine Révolution ; c'est un fait — et un fait heureux. Cette Révolution, tu en sais les principes et en connais la doctrine : ils sont Chrétiens et Français.

« Alors ? Peux-tu te désintéresser de ce qui se passe dans ton pays tandis qu'il est en train de se reconstruire et que, grâce à toi, il peut renouer avec sa longue tradition chrétienne et que, par ton abstention, tu risques de laisser tomber l’œuvre entreprise aux mains des mauvais bergers ?

« Il s'agit de construire. Mais de construire quoi ? .Une cité charnelle ? La cité de Dieu ?...

« Comprends bien que l'une ne va pas sans l'autre. La cité charnelle que nous voulons sera celle de Dieu. C'est là que se rencontreront les Chrétiens de toujours et ceux d'aujourd'hui qui travaillent à son achèvement. Notre seul but est la Cité Chrétienne.

« Il ne s'agit pas de suivre n'importe qui en se mettant un bandeau sur les yeux ni de s'abstenir par peur de se compromettre ou pour réserver la possibilité d'une critique hélas trop française.

« Il s'agit d'entrer dans le jeu et de le jouer loyalement. Et pour nous, jeunes, d'y risquer jusqu’à notre vie, prêts à tous les sacrifices, même aux sacrifices obscurs. »

L'auditoire plongeait dans une béatitude sans fin.

On lui révélait l'esprit révolutionnaire sans qu'il ait à faire autre chose qu'à cultiver son immobilité.

Les yeux brillants, les faux scouts de la Confrérie de Saint François, culottes courtes, cheveux en brosse, jambes poilues et gants blancs, se redressaient d'un cran et imaginaient derrière les sous-entendus discrets le réveil de la France enchaînée, la défaite des Chleuhs dans une apothéose tricolore.

C'est après le denier évangile que le premier rang, composé exclusivement de membres de l'ACJF, lança une attaque sournoise. Au moment où on s'y attendait le moins, il entama gaillardement l'hymne de la JEC :

« Chantons, amis, la vie est belle

Pour nos cœurs joyeux et fervents

Incertaines, au début, les voix prenaient de l'assurance :

« Jécistes, le Christ nous appelle (bis)

« Vers l'avenir, en avant (bis). »

Finissant sur une note solennelle les Jécistes renversaient complètement la situation. Avec leur fanion dans le cœur de l'église, le prêche révolutionnaire, le chant final, ils donnaient au service neutre et incolore une allure revancharde qui laissait totalement stupéfaits les malheureux faux scouts de la Confrérie de Saint François.

« Les salauds, ils nous ont bien baisé », explosa le petit scout convenable qui était devant nous.

Le chef fut condescendant :

« T'en fais pas, on les aura un jour. »

Le déchaînement des orgues noya ces projets de vengeance. Les types se précipitèrent vers la sortie en pensant non sans émotion au petit déjeuner qu'ils allaient engouffrer et à l'attente enivrante de la libération.

Ted et moi devions nous assurer d'une des sorties de côté, Michel et Daniel nous servant de protection quand il faudrait se fondre dans la foule après le lancer de tracts ; le groupe de Georges se chargeait de l'entrée principale. J'avais beau avoir pris mon blouson, les tracts répartis en deux gros paquets me gênaient et se gonflaient de manière suspecte. Ted avait son anorak en toile imperméable mais le résultat n'était guère plus satisfaisant car son allure de skieur n'était pas spécialement discrète.

En écrasant quelques pieds, je pus gagner rapidement le tambour d'entrée mais la foule n'était pas assez compacte pour permettre le lancer. Je devais donner le signal.

Quelques flics étaient disposés en demi-cercle sur la place mais ils étaient relativement éloignés des marches de l'église. Des inspecteurs en civil se mêlaient aux étudiants. La petite place semblait grouiller de têtes. Dans le fond, trois boutiques identiques, aussi désuètes, aussi naïves, aussi vieillottes que les ex-voto. La Maison Percepied, fondée en 1850 ; la Maison bleue : à Notre Dame des Victoires ; au Pèlerinage de Notre Dame des Victoires ; avec le même sourire en plâtre d'un petit Jésus bien gras, propre, les mêmes Saint Joseph candides, les mêmes Vierges irréelles, parties les mains jointes dans une ascension définitive. Sur les côtés, le commissariat de police rassurant par sa médiocrité faisait face au magasin de la Petite sœur Thérèse.

Un cordon de faux scouts et d'étudiants dégageait la sortie, se tenant par la main. Quand le représentant du Cardinal de Paris et le Secrétaire général de la JEC commencèrent à défiler, je me dégageais légèrement et lançais mon premier paquet qui partit sur la tête d'un petit étudiant en complet bleu, totalement ahuri de ce numéro hors-programme.

Ted lâcha presque aussitôt son lot de *Témoignage Chrétien* tandis que Michel se précipitait avec frénésie pour ramasser les tracts qu'il avait pourtant lui-même transportés. Cet effort publicitaire était d’ailleurs inutile car les jeunes ramassaient les feuilles alors que les flics dispersaient mollement les groupes.

Tout se serait bien passé si un grand type brun qui dirigeait le service d'ordre des jeunes catholiques n'avait brusquement pris à parti Ted en gueulant :

« C’est interdit. La Jeunesse catholique ne fait pas de politique. Vous allez nous compromettre. Voulez-vous bien laisser cela par terre... »

Georges eut la bonne idée de faire son lancer, ce qui nous permit de filer protégés par Michel. Tout le monde se retrouva essoufflé sur le quai du métro Bourse.

 \*\*\*\*\*

Stéphane avait pris l'initiative de cette rencontre de cadres. Pour être plus exact, la famille de Stéphane recevait la Résistance à l'occasion d'une rencontre de cadres. Philibert, l'adjoint de Pierre le Grand, présidait.

Bernard, Georges et Daniel étaient arrivés ensemble. Je venais avec Ted. L'immeuble nous avait surpris non par son luxe mais par un air honnête et cossu. C'était une de ces immeubles convenables de l'avenue Victor Hugo avec un large escalier, un ascenseur un peu vieillot, un tapis presque neuf.

La bonne nous fit entrer au salon où Philibert, très à son aise, accoudé à la cheminée, dissertait d'abondance sur la dure vie de la clandestinité, l'incertitude du lendemain qui avait ses dangers mais aussi ses charmes.

Le salon sortait de l'Exposition des Arts Décoratifs. La conversation était du même style.

La mère de Stéphane, rondouillarde, toute à la fierté de cette réunion qui honorait son salon, passait des petits fours. Sur le piano à queue, entre la photo Harcourt de Stéphane et celle de sa sœur, un militaire, les bras croisés, l'air digne, s'insérait entre les portraits de famille. Un discret ruban tricolore, dans le coin du cadre, permettait de comprendre qu'il s'agissait du général de Gaulle.

Stéphane lui-même était réservé : c'était l'hôte discret qui ne voulait pas s'imposer. Philibert, après quelques conclusions aimables à l'adresse de la maîtresse de maison, aborda les choses sérieuses ;

« Messieurs, je vous laisse », fit la mère de Stéphane.

« Voilà, — Philibert prenait un ton solennel — le régime de Vichy va s'effondrer avec le départ des Allemands et la politique telle que nous l'avons connue sous la Troisième République n’existera plus. Il nous faut des cadres, des jeunes qui n'aient pas été pollués par le radicalisme, l'esprit de combine, les tripotages de la période d'avant-guerre. Vous participez à la vie clandestine, vous devez être capables de former les nouvelles élites. »

« Vous n'avez cependant aucune expérience politique. De temps à autre, je vous réunirai et nous discuterons entre nous de la vie politique et économique du pays. J'étudierai avec vous la forme de l’État, les pouvoirs qu'il sera nécessaire d'accorder au Président de la République. La prise de conscience du problème social, l'élimination des gens de Vichy — élimination politique et élimination sociale — la nécessité de remplacer les formules creuses de la troisième, le paternalisme inquiétant de Vichy par des formules nouvelles. Si le régime de Vichy a pu avoir de bonnes choses — restauration d'une morale chrétienne et place donnée à la jeunesse — nous ne voulons plus de l'esprit chantiers. Il est facile de marcher torse nu au pas cadencé. Il est plus difficile d'abattre un Allemand. Car vous devez être capables de descendre si on vous l’ordonne un traître de Vichy. Votre force, c'est l'obéissance librement consentie... »

Voilà que ça reprenait avec l'élite. La JEC nous avait bien persuadés que nous étions l'avenir de la France, la semence des moissons futures. Et Philibert en rajoutait. Pour apporter un frisson nouveau il jetait négligemment le cadavre de l'ennemi héréditaire dans la discussion.

Un silence suivit. Enfin, Georges hasarda :

« Nous voulons bien descendre des Allemands mais il nous faut des armes. »

— « C'est l'Allemand qui vous armera, trancha Philibert, les groupes d'action immédiate récupèrent sur l'Allemand. Pour un Allemand tué, un revolver et des grenades. A ce rythme-là vous en aurez, des armes ! N'attendez de nous ni armes ni argent. C'est parce que le chemin sera dur — rappelez-vous le sang et la sueur dont parlait Churchill — c'est parce que la route sera difficile que vous sortirez plus forts du combat. Les autres n'auront pas vécu ce que vous aurez vécu, votre supériorité sera d'autant plus grande que vous aurez de vous-mêmes délibérément choisi le plus dur des combats. »

Philibert prenait visiblement un certain plaisir à bien faire tomber ses périodes.

« La libération sera sociale et politique autant que militaire ou elle ne sera pas », conclut Philibert, lyrique.

 \*\*\*\*\*\*

***La barbarie est déchaînée sur la France.***

***A Nîmes, une vingtaine d'adolescents sont pendus en pleine ville. Leur seul crime était d'être réfractaires. A Clermont, des enfants, des femmes, des vieillards sont brûlés vifs dans leurs maisons. A Nice, des réfractaires sont mutilés, attachés aux arbres, achevés à coups de hache. Dans les camps, par centaines, les déportés sont passés dans les chambres à gaz. Partout, de jeunes Français, de jeunes Françaises subissent d’innommables tortures, sont déchiquetés vivants, martyrisés, rendus fous de douleur. Et les Miliciens s'acharnent sur les cadavres. Il n'est pas un coin de notre sol où le sang ne coule.***

***Ce sont des communistes, nous dit-on, que l'on traite avec cette rigueur. Les autres, malheureux égarés par la propagande judéo-anglo-américaine, sont épargnés et ramenés dans le droit chemin ». Et de fait, dans certains cas, les Allemands et les tueurs de Darland traitent les « gaullistes » avec plus de ménagements.***

***Ces subtiles distinctions ne trompent personne, sinon peut-être ceux qui se tiennent à l'écart de la lutte « pour rester objectifs », qui désertent et cachent leur lâcheté sous le nom du bon sens, qui agissent, comme si, pour mieux juger la vérité, il fallait être dans l'erreur. Cette tendance de détacher de la lutte les résistants non communistes n'amollira pas nos courages. La Résistance ne se laissera pas diviser.***

***Il n'y a qu'une guerre, il n'y a qu'une armée, l'armée française. Sans doute ne sommes-nous pas communistes mais nous ne faisons qu'un avec eux dans l'action. Les communiqués des FTP, nous les faisons nôtres en les insérant dans notre journal, en les imprimant pour nos camarades francs-tireurs. Quand l'un d'eux tombe au combat, c'est un compagnon d'armes que nous pleurons.***

***Il n'y a qu'une guerre parce qu'il n'y a qu'un ennemi : l'Allemand et ses traîtres, parce qu'il n'y a qu'une colère, la colère française. Et que cette colère sera irrésistible. Une même fureur monte en nous tous, cette fureur qui a fait dire au général Giraud dont la fille vient de mourir déportée : « Malheur à ceux qui assassinent les femmes de communistes et les filles de généraux »***

***Et ceux qui espèrent que dans le temps de l'insurrection nous viendrons, nouveaux Versaillais, au secours de l'ordre en massacrant le peuple, ils se trompent lourdement. C'est du côté de l'émeute que nous serons, avec le peuple, contre les traîtres, avec la même fureur ».***

**(DEFENSE DE LA FRANCE -avril 1944)**

 \*\*\*\*\*

Quelques jours après la réunion avec Philibert, Stéphane m'a invité à une surprise-partie avenue Victor Hugo. Je n'avais rien de spécial à faire ce soir-là. Ted n'était pas là. Un moment de détente était bon à prendre. Je me sentais confusément flatté. Stéphane, le snob, m'invitait moi, le petit bourgeois, le pauvre gars des besognes ingrates.

Je n'ai pas voulu arriver trop tôt et j'ai fait trois fois le tour du pâté de maisons pour faire comme les gens « bien » qui arrivent en retard.

Dans l'escalier on entendait les rires perçants des filles, des bouffées de jazz. J'aurais dû comprendre et filer tout de suite. Je me suis assis sur les marches et j'ai attendu dans le noir que mon trac disparaisse. Ça gueulait toujours et j'entendais les bruits des conversations de ceux qui se tenaient près de la porte.

Et puis je suis entré comme on se jette à l'eau.

Dès l'entrée ça sentait le parfum — pas le parfum de Prisunic, le parfum cher — la cigarette anglaise et le dessous de bras. Le pick-up beuglait des airs de jazz que je connaissais mal, des blues, des *hots* dont le nom et le rythme m'étaient étrangers. La grande fille sportive que j'avais vue avec Stéphane était là. Elle secouait la tête rythmiquement, les yeux révulsés, disant de temps à autre « c'est d'une intensité, c'est authentique, quelle chaleur dans ce solo de saxo. »

J’étais un peu étonné. J'ai compris trop tard que l'intellectuel filandreux, le jéciste dialecticien, le héros de la clandestinité n'avait rien à faire dans cette ambiance surchauffée. Dès qu'il m'aperçut, Stéphane sauta sur moi, me prodigua les marques d'une amitié débordante. Il voulut à toutes forces me présenter à l'assistance. « Cloclo, une bonne copine », dit-il en me présentant à la fille possédée par le jazz ; elle me serra distraitement la main, toute à son rythme. Très à l'aise, Stéphane me faisait faire le tour des invités. « Mon cousin, qui fait dans l'import-export » ; un peu bedonnant, bien habillé, l'autre se sentait de la famille. Les filles en robe chic, les types en complet bleu bien ajusté, les jeunes zazous aux vestes longues et aux pantalons courts, rétrécis vers le bas, regardaient avec un certain mépris ma sale gueule, mes cheveux hirsutes, mon complet bleu lustré aux coudes, élimé aux poignets.

Ma mère était pourtant très fière de ce complet. Elle avait réussi en se privant de sucre à échanger ses rations contre une coupe d'un tissu bleu présentable. Elle avait longuement marchandé la façon à un petit tailleur qui avait réussi à se procurer de la doublure rose. Le dos tombait mal et un pli se formait à la hauteur des épaules. Ma mère avait décrété qu'il fallait surtout en prendre soin. Je ne le mis qu'aux grandes occasions. Mes pantalons de classe s'usant en dépit de fonds peu discrets, rafistolés tant bien que mal, le costume du dimanche avait dû me servir dans des circonstances moins nobles. Cependant la doublure rose me contraignait à un boutonnage strict, peu recommandé pour les jours de chaleur et les surprises-parties.

Stéphane frétillait, enlaçait des filles, les interpellait, débouchait des bouteilles, s'inquiétait du pick-up. Il avait un certain « tu permets, mon chou » en s’interrompant de danser pour aller surveiller la bonne marche des opérations qui me confondait. J'avais espéré des slows où il est possible de piétiner sur place mais sans trop se faire remarquer. Stéphane ne passait que *hots* et *swings* qui me plongeaient dans une anxiété croissante. Quelques valses devaient permettre aux jeunes de la vieille école de mettre à l'épreuve leurs talents de séducteurs.

Marchant à l'alcool « d'avant-guerre », faisait Stéphane confidentiel, les filles s'énervaient et en redemandaient. Je trouvais un coin près de la fenêtre relativement tranquille. Deux petits jeunes gens discutaient gravement. Les autres s'inquiétaient peu de moi. « Pas mal roulée la fille en robe verte dont on voit le soutien-gorge.

- Pas mal, elle doit avoir de la conversation. »

Le petit blond en veste de velours dessina dans l'air la courbe avantageuse d'une femme à la poitrine généreuse et au fessier abondant.

« Comment fais-tu avec les femmes ? » dit le grand maigre un peu condescendant.

- Oh, moi, c'est très simple. Je ne me casse pas la tête. Si je vois que mon baratin prend, je l'amène au pajot. Là je lui demande « : « t'as peur ou t'as pas peur ? Si elle n'a pas peur, j'y vais carrément.

- Tu crois que c'est comme cela qu'il faut faire ? Tu n'as jamais eu de complications ?

- Penses-tu. D'ailleurs, quand je fais ça avec des filles qui ne sont pas de mon monde, je ne dis pas mon vrai nom. Une fois il y a une fille qui m'a dit qu'elle avait du retard dans ses règles. Je lui ai fixé un rendez-vous et je n'y ai pas été.

- C'est vache quand même.

- Qu'est-ce que cela peut faire ? Elle ne connaissait ni mon nom ni mon adresse.

- L'embêtant avec les femmes c’est qu'il faut toujours du baratin.

- Bien sûr et puis entre nous — le petit blond devint catégorique — les femmes font attention à trois choses : le pli du pantalon, les chaussures cirées et la cravate. C'est comme ça que je me défends. Je soigne la présentation et mon Dieu, je n'ai pas à m'en plaindre. »

De l'autre côté, ça ne valait guère mieux.

Le type un peu grassouillet, aux cheveux clairsemés, que Stéphane m'avait présenté comme son cousin discutait avec la petite blonde sérieuse qui devait aimer se faire respecter.

« Moi, vous comprenez, ce que je recherche avec les femmes, c'est l'affection. Je sais bien que c'est toujours un peu grotesque de dire à une femme qu'on l'aime, il faut avoir dix-huit ans et beaucoup d'exaltation mais ce que j'aime en vous, c'est votre air grave, triste, un peu romantique. Je vous imagine très bien dans une robe à crinoline, comme une héroïne de Nerval ». La petite, sérieuse, n'en perdait pas une miette. « Vous n'êtes pas comme les autres. Les autres me désirent, me font la cour, quand ils dansent avec moi, ils deviennent fébriles, impatients, congestionnés. Avec vous, je sens que notre amitié naissante est déjà profonde. Je ne veux pas d'un amour, j'aime les égards, vous êtes tellement différent des autres. »

Stéphane m'avait prévenu. « Mon cousin, il n'a l'air de rien avec son affaire d’import-export et sa technique pour aborder les femmes, il se démerde pas mal. »

J'aurais eu tort de me plaindre car Stéphane ne me négligeait pas.

Je sentais maintenant que Stéphane jouissait de l’ambiguïté de la situation. Il venait, plein de sollicitude, dans le coin où je regardais les autres danser, s'inquiétant : « tu ne danses pas ? Tu ne t'ennuies pas ? Sers-toi ce que tu veux, tu es ici chez toi, tu le sais bien. »

Chez moi, c'était différent. Une chambre de bonne où les livres s'empilaient par terre. Ni eau courante — il fallait aller avec des brocs sur le palier — ni gaz. L'électricité, j'avais dû la faire installer, à mes frais bien entendu. Chez moi, il n'y avait jamais de surprises-parties, des types venaient discuter de projets fumeux, de littérature ou d'états d'âmes qui se voulaient complexes. Il avait fallu la clandestinité pour que je puisse sortir du deux pièces- cuisine, que ma mère avait péniblement meublé avec les restes de la famille. Le fauteuil Louis XVI voisinait avec la table de l'inévitable salle à manger Henri II. Chez Stéphane les meubles étaient cossus, luxueux, cossus et impersonnels. On sentait que papa Stéphane avait d'instinct acheté ce qu'il y avait de plus cher sans y regarder de très près. Tapis clouté — parce que cela faisait plus intime — meubles lourds, tapisseries vert-pomme ou brun-chocolat restaient aussi neutres qu'ils pouvaient l'être dans la vitrine du faubourg Saint Antoine.

Maman Stéphane s'était alors efforcée d'amener un piano à queue pour bien marquer sa foi dans les principes bourgeois, une Diane chasseresse verte sur socle de marbre — nu artistique — une glace biseautée et un grand lustre à petites lanternes.

Gras et souriant, papa Stéphane avec l'air noble des photos du studio Harcourt et sa satisfaction d'être arrivé bien en place avec un compte en banque, une auto, une femme un peu bête, facile à tromper, des beaux enfants, se remarquait par la profusion des photos : papa Stéphane au banquet des anciens combattants (mobilisé dans l'intendance à deux cents kilomètres des lignes mais « ce ne sont pas les sacrifices obscurs qui ont permis de sauver la France »), papa Stéphane en chasseur — au premier plan des faisans, à l'arrière-plan le héros, l'air mâle, le fusil sous le bras – papa Stéphane en chemise Lacoste au bord de la mer, papa Stéphane en homme d'affaires, la main sur le téléphone, lunettes d'écaille, l'air autoritaire...

Stéphane s'arrêta à sa contemplation. « Laisse donc toutes ces reliques, viens danser ».

Pour ne pas avoir l’air de lâcher, j’ai dû y aller. Enlaçant une grande fille au visage inexpressif, j'ai vaguement trottiné, lui écrasant les pieds, prenant des airs dégagés pour amorcer la conservation. J'avais beau me battre les flancs, j'en restais au stade « c'est la première fois que vous venez ici ? Vous connaissez Stéphane depuis longtemps ? ». L'autre répondait par oui ou non sans que j'arrive à lui faire prendre l'air pâmé, sans que je réussisse à la plaquer amoureusement contre moi. La fille avait l'air aussi « causante », aussi facile à émouvoir qu'une statue de marbre. Ted aurait dit « j'aimerais bien voir sa gueule quand elle jouit ».

J'étais gauche, malheureux, et grotesque.

Cette soirée n'en finissait pas. Coincé par le couvre-feu, j'ai dû attendre avec les autres le premier métro. Plus ou moins saoules, les filles commençaient à se laisser faire. Stéphane avait pris possession du divan du salon ; Cloclo, la tête appuyée sur le ventre de Stéphane, se laissait caresser les seins avec le même air extasié qu'elle prenait pour écouter le jazz. La petite blonde embrassait fougueusement le cousin de Stéphane qui avait perdu sa réserve et interrompu ses digressions sur l'affection nécessaire. D'autres se pelotaient dans les coins.

Tous ces types étaient tellement naturels dans leurs rôles... Ces types qui ne faisaient pas de résistance, qui vivaient leur vie normale. Qu'on se batte en Russie, en Italie, sur les côtes de France, ils allaient tranquillement à leur pêche à la ligne, à leur match de football. Maurice Chevalier, le père Pétain et André Claveau exaltaient la grande vie obscure du Français moyen.

Ils ne faisaient pas de politique. Les affaires ou le marché noir les occupaient trop pour qu'ils prennent garde à la présence d'un drapeau allemand. Le marathon de 1940 leur avait semblé un épisode plutôt burlesque. Ils se consolaient en pensant que le génie de la France avait des ressources illimitées et que mieux valait être bien au chaud dans sa peau en admettant que la France devienne le bordel de l'Europe, plutôt que de crever pour Dantzig, Strasbourg ou d'autres villes lointaines.

Le type qui était étendu sur le tapis commençait à ronfler. Les couples l'enjambaient, indifférents. Le jeune homme bien au col dur, aux manchettes impeccables, n'avait pu résister au cognac d'avant-guerre. Maman Stéphane de temps à autre jetait un coup d’œil sur les ravages de la jeune génération : elle poussa un hurlement scandalisé « mais il vomit sur mon tapis ». De fait, l'autre, dormant toujours, dégueulait tranquillement, restituant sandwiches et cognac sans s’interrompre de ronfler.

Stéphane eut alors une de ses inspirations qui assuraient son succès. Il traîna le petit jeune homme de Sciences-Po jusqu'à la cuvette des cabinets, lui cala la tête sur la lunette et pissa tranquillement par-dessus la tête du dormeur qui vomissait par petits coups. Les filles ne se tenaient plus.

Malgré mes airs de dur, les cigarettes, l'alcool et l'odeur des filles me prenaient à la gorge. Je pus me traîner jusqu'au balcon et vomir dans un coin.

 \*\*\*\*\*\*

C'était peut-être idiot, quand j'y repense, mais cet air absurde « Je tire ma révérence » devait devenir pour moi plus qu'une rengaine, un cauchemar impossible à m'ôter de la tête. Quand j'ai tiré sur Stéphane, la voix stupide Jean Sablon m'obsédait :

« Je tire ma révérence

Et m'en vais au hasard

Sur les routes de France

De France et de Navarre. »

Pauvre mais honnête...Ma mère s'était crevée dans une administration pour un salaire de famine alors que la mère de Stéphane se répandait parmi les groupes de jeunes gens soignés, dans les conciliabules de Résistants avec les mêmes assiettes de petits fours.

Pendant ce temps-là, papa Stéphane construisait le Mur de l'Atlantique en écoutant la radio de Londres.

Il m'avait eu jusqu'au bout. Je m'étais laissé mener comme un gosse.

*Ma mère m'embrassait tumultueusement. Les éclairs de magnésium fusèrent. Les photographes avaient trouvé le cliché sensationnel qui ferait pleurer les midinettes et amollirait le cœur des travailleurs dans le métro.*

*Le Président me fit plancher.*

*Stupidement, là encore, j'avais été « eu ». Comme Stéphane m'avait possédé, le Président m'a laissé sur le carreau. Sur un ton littéraire, avec l'allure compréhensive d'un père de famille, le style débonnaire de l'examinateur qui en avait vu d'autres, le Président m'a interrogé calmement sur mes goûts artistiques, littéraires, mes auteurs préférés. Comme un imbécile, j'ai parlé. J'ai disserté comme si j'étais à l'oral du Bac. Non seulement les journalistes étaient contents car j'étais bien un  « cas » mais toute la thèse de mon avocat sur mon irresponsabilité, mon père qui m'abandonnait, mon grand-père syphilitique, s'effondrait bêtement. Après avoir tué, j'étais capable de tenir des discussions mondaines.*

*Le Président leva l'audience plus tôt qu'il ne le pensait. Veuillot était épuisé, à bout de nerfs. Il n'était pas le seul dans la salle. Car ce fut une audience pénible dans sa froide rigueur, comme si un grand souffle glacial avait chassé cette faible, bien faible chaleur humaine du premier jour, alors qu'en toute confiance, président et accusé évoquaient la jeune existence de Jean Veuillot et parlaient de ses rêves brisés.*

*On avait quitté Veuillot admirateur de Rimbaud, de Stendhal et de Montherlant, un Veuillot imitateur de Prévert, en tout cas un personnage en qui on avait envie de croire. On retrouvait un Rimbaud qui aurait tiré sur Verlaine ou un Prévert qui se serait abandonné au sortilège de Quai des Brumes. Un personnage disparaissait : le Veuillot de lundi reculait dans nos mémoires, s'évanouissait en fantôme. On avait à sa place un accusé prêt à affronter toutes les chicanes d'un rôle d'assassin, connaissant les pièges tendus devant lui depuis quatre ans, rompu aux réponses qu'il fallait opposer à des faits accablants. En fait, un personnage que personne n'aurait voulu voir apparaître : un criminel froid et déterminé, celui qui avait médité son assassinat qu'il avait accompli sans peur et sans remords. Pour un peu, on aurait eu mal.*

*Veuillot n'a pas franchi aussi aisément l'épreuve des faits que l'examen de français de lundi.*

*Le sujet est, certes, plus difficile. Car il y a la balle dans le dos.*

— *Je me battais avec Stéphane, dit-il.*

— *Et il vous tournait tranquillement le dos, ironise Me Valban.*

(LE QUOTIDIEN-10 mai 1947)

*A la reprise de l'audience, le Président a quitté le Rouge et le Noir, on ne m'a plus demandé combien de fois j'allais au cinéma par semaine. L'avocat de la famille de Stéphane — un maître du barreau, les parents pouvaient se payer cela — m'assaillait de questions précises :*

*« Quand avez-vous rencontré Stéphane pour la première fois ? Pourquoi acceptiez-vous qu'il vous considérât comme son ami, qu'il vous invitât chez lui alors que vous creviez de jalousie, car vous étiez ébloui par son intelligence ? »*

*Je n'ai pas su répondre. Le Président avait beau répéter :*

*« Mais répondez, Veuillot. Nous sommes là pour entendre vos explications. »*

*Je disais seulement :*

*« Je ne sais pas. Je ne me souviens plus... »*

*Alors l'autre exultait et, me montrant du doigt, proclamait :*

*« Je dégonflerai ce faux héros, pétri d'ambition personnelle. Il s'agit là, Messieurs les jurés, d'un crime crapuleux, et je le prouverai. Veuillot avait besoin d'argent. Simon Vanier-Stéphane si vous préférez, en avait sur lui. Jean Veuillot a tué pour voler.*

— *Vous plaidez, maître, remarqua le Président.*

Stéphane, c'était tout un programme. Quand il avait été contacté, bien après nous, il s'était baptisé tout seul. Stéphane, ça faisait slave, tournée des grands ducs. Ted disait : Stéphane de mon trou du cul, dit le Don Juan des services secrets, dit le prince déchu, dit le dernier des salauds.

Moi, personne ne m'avait laissé le choix. On m'avait appelé Jules. Et j'avais trouvé cela tout naturel. Tout le monde se marrait. J'étais le comique troupier. A la fin, je me suis fâché et j'ai voulu changer de nom. Philibert m'a expliqué que c'était trop tard, que tout le monde me connaissait sous le nom de Jules, qu'il était impossible de tout démolir pour mes beaux yeux.

Alors, je suis resté Jules, à peine un nom propre. Il a fallu que je tue Stéphane pour qu'il revienne un nom propre

Cela me fait rigoler quand j'y pense.

Comme le dit le chroniquer du Frondeur, « Veuillot a par instants de ces sourires sardoniques qui font frémir, qui éclairent les recoins les plus sombres de l'âme de ce jeune dévoyé. »

 \*\*\*\*\*\*

L'aviateur état un grand gars du *Middle-West,* large comme une armoire, l'air gosse, frais et détendu. Ludovic l'avait reçu en transmission par la chaîne d'évasion de l'OCM qui récupérait les pilotes anglais et américains et les faisait passer en Angleterre par l'Espagne ou par les terrains de départs clandestins.

Ludovic rayonnait. Il avait son Américain pour quarante-huit heures et il s'était mis dans la tête de lui faire visiter Paris. Le pilote ne connaissait pas un mot de français, le problème avait été résolu par l'absurde ; l'Américain doté d'une fausse carte d'identité se baladait avec un certificat médical de sourd-muet dans sa poche.

Les choses se compliquaient lorsque Ludovic et moi devions expliquer au sourd-muet, sur la terrasse du Trocadéro, non loin d'un groupe paisible de soldats de la Werhmacht : « You see the Military School for the French officers. This is the Palace of Chaillot ».

L'Américain comprenait mal notre anglais de lycée mais ouvrait de grands yeux émerveillés et extasiés sur tout. A la fin du week-end touristique qui nous avait menés de Pigalle à l'Arc de Triomphe et de Versailles au musée Grévin, nous étions fourbus.

Le gars repartit toujours aussi jeune, promettant de nous envoyer des nouvelles, les poches bourrées de Tour Eiffel en bronze et de porte-plumes où l'on voyait le Sacré Cœur.

 \*\*\*\*\*\*

Ce matin, à la sortie du métro, la petite affiche rouge, bordée de noir, *Bekanntmachung.*

« A la suite d'un attentat commis contre les soldats de l'armée d'occupation, les huit otages dont les noms suivent ont été passés par les armes :

Mathieu Roger, ébéniste

Valoton Robert, cheminot... »

Nous ne les voyons plus. Tous fondaient dans le décor.

 \*\*\*\*\*\*

A la torpeur uniformément grise d'autrefois succédait une vie agitée, constamment mouvante. Il n'était plus temps de faire des retours sur soi-même, des méditations comme celles que Fromont aimait. La peur restait toujours à l'arrière-plan. Le temps filait à toute allure, nous rebondissions d'un jour à l'autre sans pouvoir penser à « organiser » notre vie.

Autrefois, ma vie était aussi simple que mon emploi du temps. Le lundi, de huit à dix, j'avais cours de philo avec Dalton. Le mardi, de quinze à seize, cours de gym qu'il m'était facile de sécher pour aller au *Champo* avec Bernard.

Dans trois mois, le Bac. Trois fois trente jours, presque cent jours pour remâcher les notes de cours ingurgitées à petites doses qu'on nous demandait de restituer avec le minimum d'initiative. Pendant toute mon enfance, le Bac m'avait semblé la dernière épreuve, le dernier obstacle à franchir avant de vivre la vie d'homme. J'avais sué, j'avais surmonté mon indolence naturelle pour préciser en formules simples l'ensemble d'une culture que je connaissais mal. Ma mère participait à mes succès, était honteuse de mes échecs. Sa sollicitude m'exaspérait, me stimulait ; elle souhaitait pour moi les titres qui lui auraient permis de se débrouiller. J'avais beau me défendre d'une certaine vanité, je me gonflais d'importance de ce titre de bachelier que j'ambitionnais.

Et puis, brusquement, la frénésie de la Résistance nous tirait hors de cette vie étriquée. Le Bac devenait soudain lointain et dérisoire au milieu de l'agitation de tous les jours, des gosses qui déployaient une activité confuse, qui se faisaient massacrer. Les professeurs dissertaient sur les phrases de Racine alors que nous diffusions *Défense de la France* qui portait froidement en manchette la phrase définitive de Pascal : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se sont fait égorger ».

Progressivement, la hâte que nous avions d'en finir avec le Bac tombait pour faire place à cette soif de vie que nous découvrions tout à coup. Les copains eux-mêmes s'estompaient dans le brouillard. Les camaraderies liées par la peur, la révolte ou la misère devenaient insensiblement des amitiés d'hommes. La répulsion contre l'amitié devenait plus forte. Haine de ceux qui restaient insensibles à cet immense grouillement de vie, dégoût de ceux qui nous avaient ingurgité un fatras de poncifs.

Cramponnés à nos anciennes formes de vie, nous essayions maladroitement de recoller la JEC à la Résistance, la famille à la clandestinité. Bernard avait prêché la Résistance à son père. J'avais demandé à ma mère de me laisser entreposer des tracts et des ballots de journaux clandestins. Les résultats furent trop décevants pour qu'il fût question d'insister.

Dans le jeu, les Allemands n'étaient que des figurants mécaniques et sans consistance. Leur présence était devenue aussi normale que la statue de Musset place du Théâtre français. Ils jouaient leur rôle d'épouvantail aussi naturellement que les flics ou les inspecteurs.

Le décor était planté, la figuration en place, les acteurs connaissaient leurs rôles par cœur. Tout s’enchaînerait sans histoires.

Stéphane avait fixé le rendez-vous pour midi dans le hall du Royal-Monceau.

C'était une nouvelle manie. Stéphane choisissait les hôtels chics pour les rendez-vous quotidiens. Il flattait ses goûts de grand seigneur et pouvait nous en foutre plein la vue. Le petit jeu de l'humiliation répétée lui plaisait.

Naturellement, j'étais arrivé à midi moins le quart. Le portier m'avait regardé de travers, évaluant facilement mon standing de vie à mon costume bleu râpé, mes souliers sans trace de cirage, ma cravate ficelle. Un groom était venu me demander si j'attendais quelqu'un. Enfoncé dans de grands fauteuils clubs du hall, je m'énervais. Stéphane était en retard.

Ce luxe banal, visant au grandiose, me touchait moins que les allées et venues des types en costume correct, des femmes jolies et fardées.

On me toucha l'épaule. C'était bien Stéphane, suivi d'un officier allemand.

Tout chavira brusquement. Une débâcle. Cette fois, tout était bien fini ; j'étais cuit, brûlé par cette ordure.

Stéphane, neutre, exagérant son air homme du monde, me présenta « Mon ami Jean Veuillot, le Major Hayer ».

Ahuri, j'émergeais progressivement. Stéphane m'écrasait discrètement le pied. Je bredouillais « enchanté ».

Je ne réalisai la situation que quand, à côté de Stéphane, discret, racé dirait ma mère, le Major Hayer m'apparut comme un bon gros assez âgé, un peu gâteux. Il n'avait rien du fringant guerrier aryen et son uniforme *feldgrau* le boudinait comme sur les caricatures.

Un peu calmé, j'entendis Hayer nous proposer « Vous prendrez bien quelque chose au bar ».

Son français était à peine teinté de consonnes gutturales. Très salon de sa mère, Stéphane minaudait : « Vous êtes trop aimable, Major ».

Une fois de plus, j'étais gauche, perdu, cramoisi soudain à l'idée d'être vu avec un officier allemand. Tout m'écrasait, le décor trop cossu, mon pantalon sans pli, ma sale gueule. Stéphane, avec son élégance à peine tapageuse, bien en chair, dans un milieu familier presque détendu. Je les suivis machinalement vers le bar, soucieux de ne pas me prendre les pieds dans le tapis, de ne pas accrocher les vases.

Le vieil Hayer s'assit pesamment sur un tabouret de bar, déboutonna le col de sa vareuse. Stéphane serra familièrement la main du barman et lui donna du monsieur Vanier d'un ton respectueux. Il commanda trois martinis.

Hayer partit dans des banalités « pas beau la guerre ». Exaltant la correction des soldats « C'est la première fois dans l'histoire que des troupes d'occupation ont fait preuve d'une telle courtoisie à l'égard de la population. Le geste de Montoire est aussi un geste sans précédent. Je pense que le Führer est allé par correction mettre sa main dans celle du Maréchal vaincu pour lui proposer de collaborer.... »

Mélangeant dans un même élan la douce France et l'Europe nouvelle il dissertait : « l'Armée allemande veut la révolution européenne, cette Europe que tant de généreux esprits réclament. Une telle révolution permettra de parachever l'œuvre de la communauté européenne qui profitera à nous tous, allemands ou français. L'Europe ne sera plus française ou allemande, l'Europe ne sentira plus peser sur elle le cauchemar soviétique. Dans une prospérité générale garantie par une mise en valeur en commun des richesses, l'Europe sera enfin aux Européens. »

Hayer avait chaud, excité par le martini il avait des trémolos dans la voix en parlant de Paris, des monuments de la culture française, de l'esprit français « impondérable, précieux, qui de Ronsard à Giraudoux... »

Il n’en ratait aucun poncif, les reprenait avec une sincérité parfaite. Comme toujours, Stéphane dominait la situation. Il donnait le la, insistant :

« Mais, Major, on m'a dit que la Vallée du Rhin était une chose magnifique, que vous aviez des vins qui, mon Dieu ! »

D'un geste las, Hayer envoya tout promener.

« Non, les bombardements sont atroces. Cologne, il n'en reste plus rien. Mayence, pas grand-chose, Berlin... »

Attendri, il sortit des photos.

« Pauvre jeunesse ! Moi aussi, j'ai deux grands fils. Heureusement, l'un est dans les services d'intendance, l'autre en Norvège. Cette guerre, quelle misère ! »

Son ton était moins conquérant, presque humain, presque attendrissant.

Stéphane était parfait, compatissant mais sans excès. Pas un mot plus haut que l'autre, les cheveux bien gominés, le jeune homme convenable qui faisait honneur à ses parents, qui savait se montrer osé avec les filles, autoritaire et sec avec ses hommes, mystérieux avec nous. Cette aisance, il s'en servait avec une pointe imperceptible de mystification. Cette attitude m'agaçait. Sa mise en boite sur un ton condescendant me dépassait. Incapable de ces finesses, je perdais pied.

La conversation s'étirait dans des compliments réciproques. Stéphane y allait fort — l'autre ne bronchait pas — « Je dis que si l'Allemagne et la France s'alliaient, cela ferait l'alliance la plus formidable de l'Histoire. L'Allemagne apporterait sa puissance, sa technique, sa force, sa virilité qui se conjugueraient avec toutes les nuances, toute l'intelligence française. L'association de l'équilibre cartésien et de l'âme germanique pourrait assumer le destin du monde. »

Hayer hochait la tête avec approbation et remettait ça : « Ah, toute la douceur de la France qui s'exprime dans vos châteaux de la Loire, ce je ne sais quoi qui fait de la femme française la plus spirituelle du monde... »

Il continuait sur le même ton encouragé par des répliques mesurées de Stéphane : « On ne se prostitue pas avec le vainqueur, on collabore dans l'honneur et la dignité, comme le dit le Maréchal. »

Brusquement, ce vieux con d'Hayer m'entreprit directement.

« Que pense la jeunesse française de la collaboration avec l'Allemagne ? » C'était le bouquet. Stéphane était visiblement au septième ciel. Je dus m'en sortir péniblement, expliquant que la jeunesse française ne voulait pas de mal à l'Allemagne mais qu'il était difficile de parler de collaboration. Les mots sortaient mal, je ne pouvais supporter toute cette peur et tous ces poncifs sur l'Allemagne avec tant de soin. L'Alsace-Lorraine, la ligne bleue des Vosges et la statue de Strasbourg me mettaient en position d'infériorité. J'étais humilié au plus profond de moi-même de devoir répéter les âneries creuses des éditoriaux de *Je Suis Partout* et du *Cri du Peuple*.

Hayer appréciait, revenait à l'Europe : « il ne faut pas oublier la défense de la civilisation chrétienne. L'action du Führer, en éliminant le cancer bolchevique, doit être comprise par tous les jeunes Européens. C'est par cette nouvelle conception du monde libre que le redressement de la France sera possible. »

Je restais plus timoré, quand la paix serait revenue, les Français et les Allemands chez eux, les sentiments des deux peuples pourraient s'exprimer plus librement.

Froidement, Stéphane joua le grand jeu. Paraphrasant le dernier éditorial de M. de Chateaubriant, il ajouta : « C'est l'œil génial du Führer qui a compris que le destin de la France était du côté des défenseurs de l'ordre et de la civilisation européenne. En mettant loyalement sa main de soldat dans celle d'Adolphe Hitler, le vainqueur de Verdun a vu comment devait être menée la croisade contre le péril rouge. »

Saoulé par les phrases ronflantes, Hayer fixait son verre avec intérêt soutenu.

Un peu perdu, il revint à moi : « Je suis heureux que vous ne voyiez pas dans un officier allemand celui qu'on vous a appris à détester, à haïr systématiquement. Je voudrais que vous fassiez abstraction de l'occupation, si discrète soit-elle, pour que se noue entre nos deux peuples une de ces amitiés qui défient les guerres ou les événements politiques. Je parle d'une entente non comme l'Entente Cordiale où l'intérêt des gouvernements essaie de suppléer aux sentiments profonds du peuple mais d'une amitié, d'une collaboration, pierre angulaire de l'édifice européen. »

Stéphane, heureux dans son canular, écoutait imperturbable. Ted devait m'attendre pour le lancer de tracts que nous devions faire l'après-midi en Sorbonne. Je ne devais pas arriver trop tard car des inspecteurs de police vérifiaient les cartes d'étudiants et les Miliciens commençaient à réagir brutalement — la semaine précédente, un type du groupe Daniel avait récolté une balle dans la fesse à l'amphi du PCB. Pendant ce temps-là, Stéphane jouissait intensément, m'humiliait pour le plaisir, Hayer étirait des lieux communs qui auraient désespéré un commis voyageur. Il sursauta en apercevant la pendule : « Une heure et demie, déjà. J'ai beaucoup de travail cet après-midi au Majestic. »  Il paya pour tout le monde et prit congé très poliment.

Ce n'est qu'avenue Hoche que je pus m'expliquer : « T'es complètement fou, qu'est-ce que c'est, ce vieux mec ?

— Gestapo. »

Stéphane était de plus en plus satisfait de ses effets. Ahuri, je répétais « Gestapo »?

— Oui, il me rend des services. Tu ne savais peut-être pas. Je travaille maintenant pour l'IS.

— L'IS?

— Enfin quoi, d'où sors-tu ? Les Anglais, l'*Intelligence service*, tu ne connais peut-être pas ?

— Mais Hayer là-dedans ?

— Oh, une relation de mon père. Enfin, quand je dis une relation, relation forcée bien entendu. Mon père avait eu des ennuis avec les Boches pour certaines malfaçons du Mur de l'Atlantique. Hayer a été très bien, très compréhensif. Et puis, je t'en prie, si tu me vois avec des gens nouveaux, ne fais pas cette gueule-là. Le père Hayer a beau être con, avec ton air godiche, tu puais le résistant à vingt mètres. »

Il me planta là et s'engouffra dans le métro.

Une fois de plus, c'était du bluff. Les histoires du père de Stéphane étaient exactes mais l'espionnage, c'était le boulot distingué inventé de toutes pièces par Stéphane. C'est lui-même qui avait monté un vague service de renseignements en liaison avec un commandant de l'armée de l'armistice. Il comptait les camions allemands, observait la direction qu'ils prenaient, l'allure des soldats et faisait des rapports qu'il transmettait « à qui de droit », comme il disait. Stéphane demanda une machine à écrire et une moto pour ses déplacements. On les lui accorda sans difficultés. Quant aux rapports, personne ne sut à quoi ils purent servir. A chaque bombardement anglais, Stéphane faisait discrètement observer :

« Tu remarqueras qu'ils bombardent des objectifs précis. Ils ne sont pas si mal renseignés... »

 \*\*\*\*\*\*

Ted était chez moi dans la chambre de bonne de l'avenue de la Bourdonnais quand les sirènes se mirent à hurler. « Merde, je suis coincé maintenant.

— T'en fais pas, les alertes sont souvent courtes ; tu auras peut-être le dernier métro. »

La nuit était claire, limpide, douce. Les agents faisaient du zèle, sifflant les lumières, poussant les traînards dans les abris. Les gens ne se pressaient pas. L'alerte était devenue pour eux un rite inutile : les Alliés ne bombardaient pas Paris puisqu'il n'y avait pas d'objectifs stratégiques. Les vieux et les personnes sentimentales éprouvaient encore un pincement au cœur, des angoisses gratuites quand la sirène se déchaînait.

Un calme anormal tombait sur l'avenue déserte. Les voitures filaient à toute vitesse, tournant brusquement dans un chuintement de pneus.

La DCA commença à tirer. Les pièces lourdes de la Plaine d'Issy répercutaient l'ébranlement des départs.

C'était dans le jeu. La sirène donnait le frisson d'épouvante, la DCA apportait la guerre. Bien au chaud dans son lit, on imaginait les premières lignes, les combats sanglants, la bouillie humaine. Le plus souvent, on faisait des retours sur soi-même « Vaut mieux être dans notre peau que dans la leur. »

Le spectacle venait à domicile. C'était aussi confortable, aussi excitant que les actualités allemandes sur le front de l'Est.

Plus proches, plus rageuses, les pièces légères de l’École militaire commençaient à tirer. Le vacarme devenait infernal ; ramassé contre la lucarne, Ted ronchonnait :

« Je me demande sur quoi, ils tirent ces cons-là ! »

Très haut, un ronronnement lent envahit le ciel. Les avions tournaient en masses confuses et lointaines. Leur présence à peine hostile sur Paris était aussi calme, aussi rassurante que le rendez-vous quotidien avec la Radio de Londres.

« C'est rigolo, fit Ted, de penser qu'il y a là-haut des pilotes anglais qui vont retourner chez eux retrouver un pays sans Allemands, sans croix gammée. »

Plus terre à terre j’enchaînai : «  Un pays où on bouffe sans tickets, où on fume du tabac blond.

- Un pays de cocagne !

- Non, une vie peut-être pénible mais sans flics à imperméables, sans Allemands de la Gestapo ».

Des fusées éclairantes lâchées par les avions illuminèrent le décor. Rouges et jaunes, elles donnaient brusquement à la ville une lumière de théâtre aussi factice que le tir inefficace de la DCA et le bourdonnement continu des bombardiers. Nous nous sentions heureux comme dans l'excitation d'un 14 juillet.

Des ébranlements sourds interrompirent le ronron des avions et les coups secs de la DCA.

Interloqué, Ted mit quelques secondes à réaliser. « Mais ce sont des bombes...

- On dirait, c'est bizarre. »

Nous découvrions brusquement que l'allié et l'adversaire ne respectaient plus les règles du jeu. Subtilement, les Anglais devenaient des partenaires aussi dangereux que les Allemands. Vers le nord, les coups sourds se prolongeaient.

« Quand même, ils charrient, fit Ted, ils pourraient bombarder autre chose. »

Bien à l'aise dans notre quartier bourgeois, nous regardions mourir un à un les lampions allumés pour la circonstance. Sortis pour une fois de nos petites sueurs froides quotidiennes, nous plongions dans l'immense frayeur réconfortante de la ville. Là-haut dans le ciel, une traînée de fumée descendait lentement, calmement, majestueusement.

« Il y en a un de touché, dit Ted satisfait »

Tombant par palier, l'avion disparut à l'horizon.

Le lendemain, l'atmosphère de braderie persistait. Chaque parti politique, chaque organisation religieuse y était allé de son effort de solidarité. Le quartier de la Chapelle entouré par les flics grouillait de bonnes volontés. Bernard, Ted et moi avions pu franchir le cordon de police grâce à nos faux brassards de Croix-Rouge. L'absurdité de la vie quotidienne nous ahurissait. Les salles à manger brusquement étalées au grand jour, les chambres sordides où seul le lit émergeait d'un pan de mur coupé étalaient toute l'intimité des petites gens.

Une cuvette de cabinet trônait au quatrième étage d'un immeuble presque complètement soufflé.

Les Équipes nationales, les jeunes Miliciens, le PPF, le COSI se répandaient à travers les ruines, sortant des hardes d'immeubles misérables à moitié effondrés. « Toute cette jeunesse communiait dans le même désir de servir » commentait Radio-Paris.

Au Dupont-Barbès, les filles de la Croix-Rouge tenaient le buffet. On s'empiffrait de sandwiches sans ticket avec la bonne conscience du scout qui accomplit sa Bonne Action quotidienne.

Stéphane, rutilant dans un uniforme des Jeunesses Nationales, plastronnait, le baudrier en avant : « Quand les types ont vu qu'il s'agissait d'un immeuble où était tombée une bombe à retardement, ils hésitaient, alors moi, aussi sec, je suis passé le premier. Les autres ont suivi. »

Les petites infirmières transies d'admiration écoutaient bouche bée.

Ted toucha l'épaule de Stéphane : « Alors comme ça, tu es aux *Jeunesses Nationales*? »

Stéphane eut un regard circulaire et jeta : « Double jeu, tu comprends. »

— Ah, je vois. «

Stéphane avait sur son blouson la barre aux deux étoiles indiquant un grade élevé. Impeccable comme toujours, il avait traversé les gravats et les décombres sans perdre le pli de son pantalon, sans altérer le reflet de ses chaussures.

Un petit jeune, le teint frais, les ongles propres, le regard droit, claque des talons devant Stéphane.

« Chef, l'équipe est rassemblée ; quand vous voulez.

— C'est bien, j'y vais. Je rejoins les hommes. Salut, les gars. »

Protecteur et distant, Stéphane quitta le restaurant, suivi de son ordonnance.

Dehors, les camions déversaient leurs chargements de misère. Petits vieux tirés de leurs logements sordides et amenés tout ahuris au grand jour dans cette agitation de fourmilière. Matelas crevés, meubles branlants en imitation d'acajou, seaux hygiéniques, ballots de linge empilés en tas au long des trottoirs donnaient au quartier l'aspect d'un déménagement monstre. Les gens étaient hébétés, même pas rancuniers, même pas violents. C'était une tristesse froide. Une fatalité sans indignation contre les Anglais qui les bombardaient, les Allemands qui les occupaient. Ce bombardement était un luxe pour eux, crevant de misère dans leurs taudis. Ils s'apercevaient avec stupéfaction que ces messieurs chamarrés et protecteurs venaient s'inquiéter de leur sort, tapoter les joues pâles des gamins, leur donner des bons de vivres. La République, le Maréchal, les Allemands les avaient abandonnés à Tino Rossi et puis, brusquement, parce que leur quartier avait été bombardé, on les découvrait, on les choyait.

Un gosse, assis au bord du trottoir, enfournait le sandwich qu'on venait de lui donner, répétant : « C'est formidable, j'aimerais bien être bombardé tous les jours. »

Gare de la Chapelle, les rails tordus, les wagons et les locomotives soufflés s'enchevêtraient comme dans un immense jeu de chemin de fer.

Les bombes étaient tombées au hasard et *Le Cri du Peuple* publiait une photo très réussie d'un trou de bombe proche du Sacré-Cœur.

Ted n'était pas content : « Pour une fois qu'ils pouvaient rendre service à la culture en foutant cette ordure en l'air... »

Bernard protestait que le Sacré-Cœur n'était pas si mal, que les coupoles byzantines étaient peut-être un peu inattendues sous le ciel de Paris mais qu'après tout elles entretenaient une atmosphère de méditation, de calme propre à la prière.

« Prière de chaisière, faisait Ted. Dire que c'est parce qu'on a reçu une raclée en 1870 que les ancêtres ont dépensé des fortunes pour édifier ce gâteau compact aux allures de pissotière ! »

Des vieilles femmes, des bonnes sœurs priaient fiévreusement, égrenant d'interminables dizaines de chapelet. Les gosses avaient repris leur animation, jouant à la guerre au milieu de pans de murs écroulés. Les vieillards étaient entourés, comblés par la sollicitude protectrice des petits bourgeois en uniforme. Ils éprouvaient quelque confusion devant cette charité envahissante.

Les morts se perdaient dans l'agitation générale. C'étaient pourtant de beaux cadavres photogéniques qui avaient droit à tout. « Victimes de la barbarie anglo-saxonne », proclamait la manchette de *Paris-Soir.* Un autre vieillard se traînait parmi les morts. Dépossédé de tous pouvoirs, le Maréchal venait à Paris. « Le Père de la Patrie au chevet de la capitale meurtrie, titrait sans ironie *Les Nouveaux Temps.* Le Cardinal Suhard, de sa voix d'eunuque, n'était pas en reste : « Monsieur le Maréchal, votre présence dans cette église capitale, parmi tant de morts brutalement couchés dans la tombe... »

Nous attendions que ça se passe.

 \*\*\*\*\*\*

Stéphane était arrivé surexcité au rendez-vous. « J'ai un truc formidable ». Il nous prit, Ted et moi, pour nous expliquer :

« J'ai une idée épatante.

— Le contraire m'étonnerait, fit Ted.

— Voilà. Ce dont nous manquons c'est de prisonniers, d'otages. Je peux vous livrer demain un officier allemand. Il ne pensera même pas à tirer son revolver, ça fera une arme.

Il ne nous dit pas pour qui mais il était clair que le revolver ferait un joli début pour la panoplie de Stéphane.

« Où tu le prendrais cet Allemand? »

Stéphane me regarda un instant, l'œil rigolard et jeta « Le père Hayer. »

J'étais confondu. Hayer qui traitait Stéphane comme son fils, pour lequel la famille éprouvait une reconnaissance attendrie.

« Tu l'enlèverais?

— T'es trop bête. Moi, je ne peux pas, il me connaît. Je lui fiche un rendez-vous dans un endroit désert où vous l'enlevez. C'est du cousu-main. »

Stéphane avait une façon tellement naturelle de faire marcher les autres que ça passait presque inaperçu.

« Et qui le nourrira ? Où le mettra-t-on?

— « Je n'en sais rien, concéda Stéphane, ce sont des détails d'organisation. Laissez-moi la préparation et je vous le livre tout cuit. »

 \*\*\*\*\*\*

C'étaient les derniers jours de répit avant le grand bordel.

Le temps était anormalement doux et beau. Nous marchions par la ville, goûtant la douceur du printemps, les premières jupes à fleurs des filles, les semelles de bois qui claquaient sur le trottoir.

La nourriture était plus rare, plus mauvaise qu'elle n'avait jamais été mais ni Ted ni Bernard ni moi n'y prêtions attention.

Les rendez-vous se poursuivaient régulièrement avec la même inutilité, changeant chaque jour de rue. Les mêmes types se retrouvaient pour échanger les mêmes espoirs confus, les éternels mots de passe d'attente. Ce besoin de vivre, ce goût brusque de la liberté nous travaillaient.

J'avais pris un vague air bohème. Pour avoir l'air Stéphane, je me forçais à dépenser bêtement le peu d'argent que j'avais. Je me serrais un peu plus la ceinture, mais j'étais comme ma mère « un sou est un sou » et mon besoin de compter était plus fort que ma frénésie de jouir.

Je suais l'angoisse. J'avais peur à chaque coup de sonnette, en passant devant chaque commissariat de police. Je tournais brusquement dans les rues pour éviter les filatures. Malgré tout je restais affreusement cocardier. L'apothéose tricolore me laissait un besoin lancinant. J'avais beau me dire que je n'y croyais pas, je crevais de patriotisme pour midinettes et revues de 14 juillet.

Je pensais avec nostalgie aux décorations, aux drapeaux, aux sonneries aux champs :

« Jean Veuillot mort au champ d'honneur ».

C'était pas mal, ça sonnait bien.

Au fond j'étais un grotesque triste, une gueule épaisse, sans finesse, sans distinction, sans même cette laideur brutale qui peut parfois plaire. J'avais une fois mis la veste de tweed de Stéphane et je m'étais aperçu que sur mon corps lourd, la veste tombait mal.

Elle n'avait plus le chic et le naturel Stéphane.

Les ponts étaient pratiquement coupés.

Ma mère tamponnait à longueur de journée les cartes d'alimentation. Elle collait des tickets DH, les 100 grammes de cartes de pain sur des grandes feuilles réglementaires soumises à des vérifications scrupuleuses.

Paul-faux papiers, dit PFP, faisait d'excellents tirages des mêmes tickets DH, des mêmes feuilles de pain.

Quelques lettres des copains de l'extérieur me donnaient le ton niais, bête et charmant de ceux qui pouvaient rêver au clair de lune avec les jeunes filles sucrées et empruntées de cette bourgeoisie moyenne que nous voulions détruire.

Écrasés par notre solitude nous rêvions des corps incertains des dactylos, des bals du samedi soir, des cœurs qui chavirent devant des comédies filmées, moralisatrices de l'État français.

La peur, la solitude, la conspiration faisaient de nous des révolutionnaires platoniques figés dans la trouille.

Devant la glace j'improvisais de grands morceaux d'éloquence et de bravoure qui me laissaient enivré de grandeur et à bout de moi-même. Ces effets de manches, ce verbiage où je plongeais m'écrasaient.

Sans filles, sans argent et sans joie, seule la conspiration permettait une justification facile.

 \*\*\*\*\*

Ce fut au début de mai que Philibert nous convoqua. Il pontifiait comme d'habitude mais cette fois c'était dans le genre sec.

« Le départ est fixé au 10 mai »

Depuis 15 jours, il en était question. Pierre le Grand nous avait fait savoir qu'il tenait de source officielle que le Grand Paris serait entouré par les SS et la Milice le jour du débarquement. Aucun jeune ne pourrait plus en sortir, les étudiants seraient envoyés dans les camps de travail. Tout cela était d'autant plus vraisemblable que le lycée nous avait déjà recensés pour le STO. Assez régulièrement, à la sortie du lycée, dans les cinémas, aux bouches de métro, la Préfecture de Police et les Allemands effectuaient des contrôles très stricts.

Cette perspective de départ nous séduisait. Elle permettait d'échapper à la menace policière de la ville, nous exaltait par tout ce qu'elle offrait d'incertitude et d’héroïque, de western, d'attaques de convois, de ruée victorieuse sur l'Allemand.

Il ne s'agissait plus de combats clandestins mais d'une lutte à égalité, homme contre homme, soldat contre soldat.

Tout cela ne faisait aucun doute depuis plusieurs mois, la presse clandestine clamait que nous étions des soldats, des soldats sans uniforme. Avec une carte et un brassard, l'Allemand ne pourrait mettre en doute notre qualité de combattants réguliers. La Radio de Londres avait annoncé qu'à titre de représailles pour un FFI torturé trois Allemands seraient fusillés.

La maxime PPF nous la faisions nôtre, « pour une dent, toute la gueule », ça faisait du — hors la loi conformiste — Robin des Bois au service de la cause de la civilisation et du droit.

« Le rendez-vous sera fixé par Georges. Vous emmènerez vos effets de camping, une bicyclette si vous en avez une, boussole, carte, couteau, matériel de couchage, pas de tente naturellement, ça se repère. »

Naturellement, ça les reprenait, tout à fait conseils du Père Moreux aux parents dont les enfants partent au camp :

Une paire de chaussures de marche,

Une paire d'espadrilles,

Une culotte courte,

Trois slips,

Il est recommandé aux parents de choisir des chandails chauds pour les nuits fraîches,

Un missel,

Un recueil de chants.

La seule différence, c'est que le livre de messe n'était pas de rigueur alors qu'il était de bon ton d'emmener le manuel du gradé d'infanterie.

Philibert satisfait, ajouta :

« Vous partez en bicyclette. Vous serez répartis de la façon suivante :

« Georges, chef de sizaine avec Ted, Jules, Bernard, Jacques ; un autre vous rejoindra là-bas. Stéphane restera à Paris, assurera la liaison renseignements, viendra régulièrement en Seine et Oise une fois par semaine. Les autres groupes monteront en même temps que vous. Pierre le Grand compte que le dispositif sera en place avant le 15 mai. »

 \*\*\*\*\*

Georges m'agaçait.

A l'occasion des réunions de cadres j'avais remarqué son goût des phrases filandreuses qui commençaient toujours par « objectivement, je pense... » . Dans le genre philosophe chrétien, il était assez réussi. Si nous étions sales, Georges dans son débraillé mettait une affectation de distinction assez répugnante. Sa tenue préférée était une sorte de culotte de cheval rapiécée, complétée par des bas blancs montants et mal tirés. Boutonneux et mal rasé, Georges usait de parfums bon marché qui se mêlaient toujours à une forte odeur de pieds.

Je pense que c'est sa force de dialecticien qui avait séduit Philibert, lui valant d'être bombardé chef de sizaine.

Stéphane s'en tirait en douceur comme d'habitude. Liaison et renseignements, c'était exactement le travail noble qui correspondait à ses aspirations.

 \*\*\*\*\*

La ville continuait à tourner doucement. Les durs de Paris dénonçaient le jeu de l'attentisme. Grouset dans *Les Nouveaux Temps* faisait de savantes distinctions entre la notion d'état et celle de république ; Georges racontait ses mémoires ; les types de *Je Suis Partout* proclamaient avec modestie qu'ils n'étaient pas des dégonflés. Gonflés ou dégonflés de quoi ? Personne ne savait ; les intellectuels ont toujours eu un faible pour les attitudes brutales et inexpliquées.

Les cinémas n'avaient déjà plus qu'un nombre de séances limité et tout le monde éprouvait le premier vague à l'âme du printemps.

A force de parler du débarquement, personne n'y croyait plus. A Londres le speaker s'époumonait :

« Aujourd'hui, mille deux cent trentième jour de la lutte du peuple français pour sa libération. »

Le ton farouche jurait délicieusement sur les nerfs des auditeurs bien au chaud. Les Français se sentaient « peinards » pendant que les Anglais et les Allemands, les Russes et les Américains se battaient pour restaurer un jour la France dans sa dignité.

 \*\*\*\*\*\*

Bernard était venu chez moi la veille du départ. Au déjeuner chez ses parents, un haut fonctionnaire de la police avait tenu des drôles de propos.

« La Résistance, ricanait-il, nous la connaissons puisque c'est nous qui la suscitons. Les mouvements de Résistance, croyez-moi, c'est de l'enfantillage. On connaît leurs rendez-vous, leurs dépôts d'armes, leurs allées et venues. Si je vous disais que parmi leurs chefs, il y a des hommes de chez nous... Hier encore, j'ai vu un long rapport sur le mouvement Combat, des dépôts d'armes, des parlottes, des projets fumeux, des gens qui croient au beau temps de la Troisième République. Vu de près, croyez-moi, ce n'est pas beau. Une agitation stérile, des jeunes gens qui se prennent au sérieux et qui font de la politique. Ils tournent en rond. Ils prennent des contacts, ils dessinent des croix de Lorraine ou des « V » sur les murs. Tout cela n'est pas très sérieux. Autrefois on entrait dans l'Action Française en tapant sur les Juifs à coups de canne ou bien on allait dans les Jeunesses Communistes en criant « Les soviets  partout ». Il faut bien que jeunesse se passe.

Dès que les bêtises deviennent un peu trop graves, dès que les Allemands se fâchent et fusillent quelques types, c'est auprès de nous qu'on vient pleurer. On nous traite de flics, de vendus, on assure que le jour de la Libération, nous serons pendus haut et court mais en attendant, la Résistance est bien contente de nous trouver. Nous faisons notre possible. Nous travaillons peut-être de façon moins spectaculaire mais ce qui nous préoccupe, c'est l'efficacité, le rendement.

« Seulement, j'ai l'habitude qu'on oublie les services que j'ai pu rendre. L'ingratitude est assez répandue. Aussi, je me défends comme je peux. Je tiens ma petite comptabilité. Je rends service à un Résistant en lui fournissant des fausses cartes, je m'arrange pour qu'il en reste des traces. Je réussis à camoufler un Juif, je garde ses lettres... Toutes ces pièces sont en lieu sûr. Si un jour on veut me créer des ennuis ma défense sera facile. Je pourrai confondre tous ces beaux parleurs... »

Rassuré, l'autre était reparti de plus belle.

« Évidemment, de temps à autre il faut bien en arrêter un pour la forme mais il est tout de suite relâché. Au besoin, nous organisons l'évasion. Les armes, l'argent, les terrains d'atterrissage, tout est entre nos mains. Le jour où nous voudrons...

« Tenez, il n'y pas si longtemps, un des chefs de la Résistance est venu dans le bureau de Pucheu discuter avec lui. Tout le monde s'est serré la main et après les communistes font assassiner Pucheu à Alger... Ce sont des choses qui me mettent hors de moi. On se met en quatre pour la Résistance et voilà la récompense qu'on en a.

« De la forfaiture, du meurtre, voilà comment je qualifie l'assassinat de Pucheu. Un homme qui établit des contacts avec la Résistance, avec des officiers, avec des hommes du même milieu, et puis on vous tue comme un vagabond...Non, croyez-moi, je ne sais pas ce que de Gaulle a à la place du cœur. Avec Giraud au moins, on pouvait s'entendre, c'était un officier de la vieille école, tandis que de Gaulle et sa clique de Bolcheviques...

« Et pourtant, si je vous disais que les Gaullistes nous les ménageons parce qu'après tout ce sont des Français, tandis que les Communistes évidemment...je laisse à mes subordonnés se passer leurs nerfs. Peut-être y a-t-il eu des excès. Des gens comme ça, ce ne sont pas des hommes. Et pensez au travail harassant de mes subordonnés toujours sur le qui-vive, toujours sur la brèche, menacés dans leur vie, dans leur famille... »

 \*\*\*\*\*

Monsieur Perrin jouait les pères nobles.

« J'ai prêté serment au Maréchal parce que je considère, et je ne suis pas le seul, qu'un fonctionnaire obéit au gouvernement. L'État me nourrit, me permet d'élever mes enfants et je ne me sens pas le droit, moi fonctionnaire, de discuter la position politique que le Maréchal croit devoir adopter. Je respecte le gouvernement de fait quel qu'il soit et si de Gaulle occupe légalement le pouvoir demain, je serai, crois-le bien, aussi respectueux, aussi scrupuleux dans mon travail que je peux l'être actuellement.

— Et si c'est Maurice Thorez

Bernard tendait le piège classique.

— J'aurai peut-être plus de difficulté à surmonter mes scrupules personnels. Cependant, tu peux être sûr que, Maurice Thorez, Maréchal de France, trouvera en moi un technicien qui connaît son métier, un auxiliaire plus dévoué que n'importe lequel des jeunes crétins qui se lancent dans la Résistance ».

Dans le cas du père de Bernard, il ne s'agissait même pas d'un désir sordide d'arriver. M. Perrin était une institution. Il ne se posait pas de problèmes parce qu'il n'y avait pas de problèmes ou plutôt parce que très jeune il avait résolu vaguement et une fois pour toutes les problèmes qui pouvaient se poser. Il préparait le budget quel que soit le régime, il faudrait quelqu'un qui, méthodiquement, fasse l'inventaire du Ministère des Transports pour soumettre un rapport d'ensemble au Secrétaire Général puis au Ministre.

M. Perrin n'aimait pas les Allemands mais son respect profond de l'ordre établi lui permettait de surmonter les réticences qu'il avait pu éprouver.

« En 1940, il n'y avait pas un Français qui ne sentît le besoin, la nécessité de suivre le Maréchal. Aurait-on fait des élections générales en août 1940 qu'une majorité écrasante aurait plébiscité la politique du gouvernement de l'armistice. Dans la mesure où moi, j'ai accepté l'état de fait, je n'ai aucune raison d'enfreindre mon devoir de fonctionnaire et de jouer malhonnêtement je ne sais quel double jeu comme certains de mes collègues. Je dirai même plus : tu as été nourri par l'État français, ce que tu manges, l'aisance que je t'offre, à toi, petit bourgeois, pétri d'exaltation, c'est le Maréchal qui te le paie. Il me semble, même si je ne te parle pas de reconnaissance, que tu dois te sentir solidaire, que tu le veuilles ou non, de ceux qui te permettent de vivre. »

M. Perrin avait fait la guerre et il avait été un bon et brave soldat. Ni révolté, ni enthousiaste, conforme tout simplement.

M. Perrin était fonctionnaire, ni sordide ni aveugle, lucide mais scrupuleux. Quand il se permettait des remarques, c'était seulement après avoir fait ce qu'on lui demandait. M. Perrin était catholique pratiquant, ni mystique ni tartuffe, il allait à la messe tous les dimanches, communiait à Pâques, versait sa journée de salaire (ou à peu près) pour le denier du culte. Il n'avait jamais eu de crise mystique, jamais lu la Bible, et s'ennuyait pendant le sermon.

M. Perrin était un homme comme les autres. Ni résigné ni enthousiaste, il n'avait pas de vices particuliers, pas de maîtresse, il fumait peu. Plus intelligent que le Français moyen, il en partageait toutes les joies, toutes les satisfactions, toutes les épreuves.

 La défaite de 1940 avait été pour lui une surprise mais il n'avait jamais éprouvé de désarroi. Le Maréchal, ses messages, son action, sa politique lui avaient très vite permis de comprendre que le Front populaire , les congés payés, les quarante heures, et le Ministère des Loisirs avaient été à l'origine de l'effondrement français.

Alors, M. Perrin était rentré tranquillement dans son cadre.

« Tu me fais rire quand tu parles de Résistance, de relèvement de la condition ouvrière. Sais-tu que la France est un pays heureux. Ta mère me disait encore l'autre jour que les femmes d'ouvriers achetaient au marché noir des biftecks comme tu n'en vois jamais sur notre table. Le chômage ? Mais voyons, le Français est débrouillard. Il vend du muguet le 1er mai, des marrons l'hiver, du buis le jour des Rameaux, que sais-je encore. »

Il n'y avait pas d'issue pour Bernard ; pour rompre cette indifférence, Bernard s'était jeté totalement, profondément dans la foi. Il n'avait pas d'objectif immédiat de révolte, il ne se préoccupait pas de cercle littéraire. La JEC l'avait absorbé avec ses multiples activités où il était possible de se dévouer, de payer de sa personne. M. Perrin ne partageait pas l'excitation de son fils mais il voyait dans la religion un moyen de canaliser cet enthousiasme confus, cette passion soudaine qui l'inquiétait chez Bernard. A tout prendre, la religion était moins chère qu'une petite amie.

Le premier choc eut lieu quand Bernard avait manifesté son intention de rentrer au séminaire. M. Perrin avait été heurté par cette détermination brutale de son fils. Il l'aurait chassé, lui aurait coupé les vivres selon les meilleures traditions bourgeoises si sa femme n'avait compris qu'il était préférable de laisser passer l'orage.

Tant que la Résistance n'avait été qu'une occupation tranquille, M. Perrin n'avait pas bougé. Bernard était d'un bon milieu, sa résistance était somme toute honorable et puis, sait-on jamais, il serait peut-être de bon ton de pouvoir parler de son grand fils qui avait été dans le maquis.

Tout changea quand il s'agit de partir dans la nature. Cette fois, les plaisanteries étaient finies. Jouer au Robin des Bois n'était exaltant que si les Allemands se prêtaient au jeu. M. Perrin aimait son fils. Mme Perrin disait simplement : « As-tu pensé à nous ? Si les Allemands te pinçaient, ton père pourrait être pris comme otage. Tu nous vois si les Allemands venaient perquisitionner, nous arrêtaient.» Bernard avait erré de directeur de conscience en directeur de conscience. Éperdu et isolé, il ne cherchait auprès d'eux qu'une justification de sa propre attitude. Les prêtres étaient prudents, n'osant se substituer à l'autorité paternelle, ils ne donnaient que des avis bien balancés, des conseils où le pour et le contre s'équilibraient.

Bernard avait dû se jeter à l'eau mais son désarroi était plus profond, plus complexe que sa révolte.

 \*\*\*\*\*

La sortie de Paris avait été assez pénible. Des gazomètres et des cheminées d'usines formaient un même décor sous un ciel gris pluvieux. Bernard roulait devant, la tête enfoncée, l'air morose. Notre barda était lourd et les sacs de montagne mal arrimés sur les porte-bagages de nos bicyclettes.

Le petit pavé de la porte Saint-Denis donnait une fatigue pesante que nous ne cherchions pas à surmonter. Après la Fourche, le décor changeait. Les gazomètres et les usines miteuses faisaient place à des baraques prétentieuses du genre Samsufi, Ceskimfo. La route était meilleure, après Moiselles la campagne venait tout d'un coup.

« Comme maquis, ça ressemble plutôt au Bois de Boulogne.

— Pas grand-chose pour se planquer ; comme brousse on fait mieux », remarqua Bernard.

On obliqua à droite avant le passage à niveau de Montsoult. Trois ou quatre kilomètres après, la route était à peu près déserte quand, à deux cent mètres du rendez-vous prévu, un jeune type qui avait le même sac de montagne que nous réparait sa roue arrière.

« Georges a des idées de génie. Il choisit un coin et naturellement il y a un type installé. Tu parles comme cela va être discret. »

Nous étions en avance d'un quart d'heure. Vingt minutes après Georges apparut sur la route. Très naturel, il s'arrêta près du cycliste en difficulté qui remonta spontanément sa roue et rappliqua vers nous.

Georges fit les présentations :

« Petit Pierre, voilà Jules et Bernard.

— Tu nous emmènes?

— Oui, pas très loin, à Taverny.

—T'es complètement cinglé. Tu nous donnes rendez-vous à dix kilomètres de l'endroit où nous allons descendre.

— Peut-être. Mais la prudence, qu'est-ce que tu en fais? »

Georges avait toujours des idées simples. On se traîna à quatre campeurs — Georges n'avait pas renoncé à ses culottes de cheval — par de petites routes mal goudronnées dans des villages à la fois campagnards et urbains, dans cette grande banlieue instable du Nord-ouest.

A Taverny, le cortège traversa le pays dans toute sa longueur et s'arrêta devant une maison délabrée qui portait en lettres un peu effacées : « L. MESNULS -BOIS ET CHARBONS ».

\*\*\*\*\*

*« Votre nom?*

*— Mesnuls, Louis Auguste.*

*— Votre âge ?*

*— Cinquante-quatre ans.*

*— Vous jurez de dire la vérité, rien que la vérité ?*

*Levez la main et dites je le jure. »*

*Le Père Mesnuls, guindé et mal à l'aise. Rasée de trop près, sa tête luisait comme une boule rouge ; le cou serré, il devait être aussi gêné que s'il assistait à son propre enterrement.*

*Toujours un peu dépassé par les événements, inscrit avant-guerre au Parti, le Père Mesnuls n'aimait ni cette ambiance ni les gendarmes ni ce public élégant comme dans un film américain.*

*« Figurez-vous que chez moi, Monsieur le Président, c'est plutôt large. Seulement l'été, faut vous dire, on n'entrepose pas beaucoup parce que les gens n'achètent pas. Et pourtant les prix sont plus intéressants. Tenez, l'été dernier, j'avais encore du boulet à des prix très avantageux...*

*— Vous sortez du sujet. »*

*A contrecœur, le Père Mesnuls y revint.*

*« Veuillot ? J'ai vu tout de suite qu'il avait une tête bizarre. Et pourtant, j'en ai hébergé des gars du maquis. On me demandait toujours des petits services. D'abord, le fils du charcutier ne voulait pas aller en Allemagne ; puis le neveu de la postière qui avait fait des bêtises. Après, ça a été des étudiants puis des gars du maquis. Comme je le disais, c'est plus du charbon, c'est une caserne. Pourtant, Dieu sait si j'aime pas l'armée ! »*

*Inconscient de la situation, il cracha par terre avec mépris.*

*« J'ai rien contre les étudiants. Tenez, y en avait un, Ted qu'ils l'appelaient. C'était un marrant, on pouvait causer longtemps. Mais Veuillot, non. Je ne sais pas pourquoi. Pourtant il y mettait du sien mais on sentait bien que cela ne venait pas. »*

*Cela continua sur ce ton.*

*Brave Père Mesnuls. Ainsi, lui aussi avait remarqué que j'étais différent et pourtant ce n'est qu'un figurant de troisième zone, très loin, fondu dans le décor. Si le décor se met à avoir des idées sur la pièce qu'on joue, c'est à désespérer.*

*Les avocats se jetaient sur un détail stupide et l'épluchaient pour en tirer argument. Ils se rejetaient la balle avec élégance, s'appelaient honorable défenseur, la partie adverse. Cela leur faisait plaisir puis ça faisait partie du rite.*

*« Vous disiez qu'il jouait souvent avec la mitraillette, Veuillot? »*

*lançait finement l'avocat de Stéphane.*

*Et tout d'un coup, le Père Mesnuls, ayant vaguement conscience qu'il avait dit une bêtise, se reprenait :*

*« Quand je dis souvent, c'est peut-être quelquefois qu'il fallait dire.*

*— Combien de fois ? »*

*Le Père Mesnuls ne savait plus.*

*« Trois fois, quatre fois, comment voulez-vous que je sache... »*

Georges posa le sac qui fit un bruit métallique.

Triomphant, il lança : « La *Sten* ».

Bernard plongea et défit précipitamment les courroies. Démontée en trois morceaux, refroidisseur, manche et canon, la mitraillette apparaissait surtout comme un morceau de ferraille à peine travaillé, peu maniable.

Ted trépignait :

« Comment ça se branle ce machin-là ?»

Doctoral, Georges expliquait : « Attends, tu pousses le bouton, tu introduis le manche dans la rainure ; ça doit marcher. » Naturellement, ça ne marchait pas. Jacques s'inquiétait :

« Tu ne l'as pas foutu à l'envers ? ».

Georges n'admettait pas ces doutes sur ses connaissances techniques : « Puisque tu es si malin, essaie donc. » Jacques tripotait les bouts de fer, grognant des « foutu bordel ».

Georges marmonnait : « Objectivement, pourtant ce machin devrait aller là. »

Nous jouions comme le gosse qui reçoit un mécano complet pour son anniversaire. Ted s'en mêla. Après avoir cafouillé, il enclencha le manche, vissa le refroidisseur et introduisit le chargeur.

Georges reprit de l'assurance : « Tu vois, ce bouton, si tu le mets ainsi c'est une rafale ; là au contraire c'est coup à coup. »

Prudemment, Ted lança : « Si on essayait ?

— Tu te rends pas compte du chahut. »

Toujours pratique, Georges eut une de ces idées simples dont il avait le secret : « On dira qu'on essaie des pétards pour le 14 juillet. »

Ted aménagea un petit stand de tir avec des boites de conserves disposées sur le rebord du mur de la grange du Père Mesnuls.

« Je mets le coup à coup », fit Georges un peu inquiet.

— Bien sûr. »

Crispés par l'émotion, nous attendions. Ce tir nous plongeait dans une ambiance hors la loi aussi séduisante qu'affolante.

Georges appuya sur la gâchette. La rafale gicla d'un seul coup.

« Merde, fit Ted, t'es complètement fou. »

Blême, Georges se dépêtra de la mitraillette. Affolés, nous démontions hâtivement, maladroitement le canon et le refroidisseur.

« Nous sommes repérés, nous sommes foutus. »

Georges perdait visiblement la tête : « D'abord, c'est toi qui as voulu tirer. « Ted le prit assez mal : « Je t'avais dit de foutre une rafale.

— Mais je te jure que j'ai mis le coup à coup.

— C'est la pétoire qui est déglinguée. »

Georges discutailla, finassa, expliqua que ce n'était pas sa faute si sa mère l'avait surpris en train de manger des confitures.

La mitraillette devait être notre justification.

Quand nous nous ennuyions dans les longues soirées d'été, nous démontions et remontions soigneusement la mitraillette avec des gestes tendres. Tout de suite Ted l'avait baptisée Joséphine.

Quand nous partions, c'était un assaut de prévenances.

« Tu emmènes Joséphine ? Tu lui fais prendre l'air ? Cette petite s'ennuie.... »

Quelquefois, Joséphine sous le bras, on se campait dans des attitudes de maquisard de carte postale : tireur à l’affût, le jeune patriote attendant le boche abhorré.

Tout cela nous occupait en nous énervant un peu plus.

 \*\*\*\*\*\*

C'est un soir chez le Père Mesnuls que je découvris la nuit.

Georges avait décidé — et tout le monde avait accepté parce que ça rentrait dans le jeu — que pendant la nuit on monterait la garde à tour de rôle. A vrai dire, il n'existait aucun danger mais le tour de garde nous donnait l'impression que nous étions de petits soldats.

Assis près de la porte de la grange, Joséphine à portée de la main, un chargeur à la ceinture, j'entendais gronder sur la route des camions qui se rapprochaient lentement, prenaient le virage de la côte, changeaient de vitesse en grinçant, éclaboussant de lumière la maison d'en face. Puis, un silence anormal reprenait et moi, noyé dans la nuit, j'avais la révélation brutale de la petitesse de notre jeu. Là-haut les étoiles viraient doucement, ces soleils qui m'épouvantaient quand j'étais gosse, cet univers sur lequel personne ne savait rien. On parlait de distances infinies, de galaxies, d'autres mondes que le système solaire et j'étais là tout penaud avec un morceau de ferraille qui justifiait ma présence dans la nuit.

La nuit était calme, détente, engloutissement total de cette vie artificielle. Résistance, conventions, honneur, peur, tout disparaissait pour un bruit de souris dans la paille. Extasié, je m'exaspérais sur le sentiment de notre fragilité : la maison d'en face sera là, la grosse pierre de la cour verra d'autres générations alors que je ne serai qu'une charogne informe et malodorante. Ce n'était pas la peur de la mort, plutôt une vexation de ce que notre révolte pouvait être petite, stupide, devant cette terre qui gravitait au milieu des étoiles, ce décor qui en avait vu d'autres.

Toutes ces justifications nobles n'expliquaient rien. Ce n'était ni pour la France, ni pour les galaxies que j'avais accepté progressivement cette vie clandestine étouffée par la peur.

Les dimanches après-midis, quand ma mère tournait dans les deux pièces-cuisine, la TSF braillait des variétés édifiantes. Ma mère était calme, presque détendue de ses heures de bureau. Elle revenait interminablement sur les conversations qu'elle avait pu avoir : « Tu sais, la sœur de Mme Moreau, elle a eu un tas de difficultés. Son mari, c'était la fille de Mme Ancelin. Tu te souviens bien de Mme Ancelin ? Elle te faisait jouer dans son jardin quand nous étions à Roubaix. Il a eu des malheurs, crachant le sang, tuberculeux au dernier degré. Il a dû interrompre son travail et c'est Mme Moreau qui doit gagner pour deux. Elle est dans le bureau contigu au mien. C'est une femme bien méritante. Et leur grand fils qui a deux ans de plus que toi leur cause bien des soucis. Un peu fainéant — ma mère disait toujours « fégnant » avec une nuance de mépris — pas très travailleur.»

Elle continuait sur le même ton pendant des heures. Les mêmes histoires de dactylos, les mêmes ragots sur le chef de bureau qui était dans les mains de cette Mme Thomas. Ma mère soupirait et levait les yeux au ciel : « Cette femme-là, s'il y avait une justice... »

Ma mère avait eu aussi « bien du mérite » pour m'élever. Un an après ma naissance, mon père avait disparu brusquement. Peut-être par lassitude, probablement sur un de ces coups de tête étranges qui faisaient de lui cette nature fantasque qui plaisait aux femmes. Ma mère apprit par la suite qu'il vivait à l'autre bout de la France.

Elle avait dû travailler. Mais son éducation 1900 n'avait pas prévu ce qu'on appelait « son affreux malheur ». Mon grand-père, quoiqu'appartenant à une famille honorable, n'avait plus d'argent. Au début, ma mère avait bien songé à divorcer et à se remarier. J'étais encore tout petit et avec un peu de persévérance, elle aurait pu trouver un parti. Et puis, sa routine religieuse avait pris le dessus, elle m'avait voué un culte envahissant, encombrant. J'étais devenu son « unique raison de vivre ». Elle n'avait rien négligé. Elle vint à Paris où son malheur était plus discret.

Engagée à l'Hôtel de Ville comme auxiliaire, elle végétait doucement dans son existence grise, sans espoir, sans révolte, sans initiative.

Au fur et à mesure que je grandissais cette présence encombrante me pesait plus lourdement. Ma mère ne comprenait pas que l'enfant affectueux que j'étais se transforme en cette petite brute sournoise, distante. Elle parlait de sa vie qui était dominée par son éducation. « Les sacrifices que j'ai faits pour toi ». Longuement, elle m'entretenait de ses rancœurs. Elle aussi aurait aimé cette existence de femme bourgeoise qui se répand dans les salons, qui discute agréablement en buvant des tasses de thé et en levant le petit doigt. Pour elle, la vie n'avait été qu'un bureau un peu sale, inexpressif, de neuf heures à midi et de deux heures à six heures tous les jours de semaine que Dieu fait.

Elle avait vécu au dessous de sa condition. Son père était un grand bourgeois qui avait failli être riche mais elle n'était plus qu'une auxiliaire de la Ville de Paris, trop heureuse de ne pas crever de faim. Encore aurait-elle droit à une retraite car « l'ingratitude des fils... »

Progressivement cette rancœur et cette vie ratée étaient devenues miennes. Étouffé par l'échec de ma mère, lassé de cette fatigue que je subissais, j'avais pris en horreur la vie facile qui, selon ma mère, conduisait aux pires turbulences. Je voulais m'engager, partir, foutre le camp à tout prix, être soldat, marin, n'importe quoi pour échapper à cette grisaille qui m'écrasait tous les jours.

La guerre et la défaite ne me permettaient plus cet espoir. Entre le travail en Allemagne et la Résistance, j'avais opté pour le plus facile, le plus aventureux, ce qui m'éloignait le moins de mon milieu, ce qui permettait de ne pas rompre tout à fait.

 \*\*\*\*\*

« Tu rêves ? »

Ted me tendait une cigarette.

« Passe-moi Joséphine, le chargeur et va dormir. Il faudra que j'aille à trois heures secouer le Petit Pierre par les pieds. »

 \*\*\*\*\*

Pierre le Grand vint nous inspecter peu après notre arrivée.

Pierre le Grand restait un mythe : le Résistant, l'éternel clandestin, une sorte d'Arsène Lupin toujours traqué, roulant les flics et les Allemands, échappant toujours au dernier moment à ses poursuivants. Un mélange de Bibi Fricotin et du héros sans peur et sans reproche.

C'était son article que nous lisions dans le journal quand nous le recevions, encore collé d'encre. On colportait des histoires sur lui. Il n'avait pas voulu cesser de se battre après 1940. Il avait fondé tout de suite le journal. Une de ses gosses était née un 14 juillet, une fille qu'il avait appelée Marianne. Tout cela nous comblait d'aise. Le personnage paraissait édifiant et exaltant.

Je ne crois pas que Pierre le Grand savait ce qu'il représentait pour nous mais il se conforma à son personnage. Les cheveux et la barbe en désordre, grand, affublé d'une canadienne, d'une culotte de cheval et de bottes, sur une moto pétaradante, il fit une entrée très réussie dans la cour du Père Mesnuls.

Gentiment, il descendit de sa moto mais aussi de sa légende. Il nous serra la main. Georges, empressé, nous présenta. Amicalement, Pierre le Grand s'inquiéta de notre moral et de nos besoins avec la sollicitude d'un chef de patrouille.

« Pour le moment, reposez-vous et puis ne vous inquiétez pas. Dans peu de temps vous aurez de quoi vous occupez. » Un frisson passa. Bernard, plus réaliste, agita la question du Bac.

« Je ne tiens pas à ce vous traîniez à Paris — dit Pierre le Grand que ces préoccupations scolaires agaçaient — j'en parlerai à Georges. Je vous autorise seulement à partir le matin en revenant le soir. Surtout, ne restez pas à Paris. Nos informations sont sûres, Paris sera entouré, les jeunes emmenés au Vel d'Hiv et déportés. »

Pierre le Grand en vint aux choses sérieuses. Dépliant la carte cycliste Michelin, il commenta les opérations avec le sérieux d'un général aux grandes manœuvres qui bouscule l'assaillant bleu, renverse le système de défense des rouges.

« Dans le secteur B, nous en sommes déjà à la phase préliminaire de ces opérations de maquis. Nos groupes vivent dans la nature, constituent des dépôts de vivres, s'habituent à ne plus compter sur l'habitant, se déplacent de nuit, évitant les agglomérations, disparaissant dès qu'ils aperçoivent des civils. »

Pierre le Grand montait ses opérations de corps francs comme s'il avait été dans le Vercors. Le fait que la Seine et Oise soit à trente kilomètres de Paris, que les bois les plus épais n'avaient pas huit kilomètres de profondeur ne gênait nullement ses théories.

« Pour vous, la première phase doit consister à rechercher des barils goudronnés dont se servent les cantonniers que vous remplirez au fur et à mesure de vivres, de conserves, de sucre, de farine. Après, vous pourrez les planquer dans la nature pour que, le jour J, quand je lancerai l'ordre d'attaque général, vous puissiez vivre sur vous-même, harcelant l'ennemi, l'affolant par des coups de main répétés. Souvenez-vous qu'en Russie c'est l'activité des partisans à l'arrière des armées allemandes qui fit échouer la poussée nazie sur Moscou. »

Ébahis, les yeux ronds, nous écoutions, partagés entre la peur et l'admiration. Ce n'était pas tout à fait le combat au grand jour mais le jeu continuait. Le mythe de la Résistance, du combat en formation dispersée, l'insurrection générale nous délivraient de cette misère quotidienne des rendez-vous ratés, des lancers de tracts clandestins. Peu importait que nous ne détestions pas l'ennemi héréditaire. Cette vie au grand air d'apprenti soldat avait ce goût viril, cette tenue qu'il était indispensable d'acquérir pour connaître notre « métier d'hommes ».

Georges était trépidant. « Nous commençons dès demain. D'ailleurs, ne t'inquiète pas, j'ai déjà repéré des carrières assez vastes où personne n'aura l'idée de chercher des armes. »

— « Méfiez-vous de l'humidité. Enveloppez les vivres et les armes que vous récupérerez sur l'Allemand dans du papier huilé. Pour le moment, ne cherchez pas l'attaque. Habituez-vous à la vie de corps franc. Ne vous considérez plus comme des étudiants vivant dans la protection de la ville, fondez-vous dans la nature. Ne soyez pas des gosses, ne jouez pas au boy-scout. Dans une quinzaine de jours, vous devrez être capable de marcher dans une direction donnée en ne vous guidant que sur la boussole. La nuit, repérez-vous sur les étoiles. La mousse des arbres ne pousse qu'au nord; c'est là pour vous une indication précieuse. Vous devez vous comporter comme si l'insurrection générale était pour demain. Ce serait une lâcheté d'attendre des autres notre libération. Péguy faisait dire à sa Jeanne d'Arc : « Ce sont les Français qui doivent sauver la France. « Notre sol préfère à tout autre le sang de ses enfants et c'est justice. »

La voix de Pierre le Grand se fit plus grave : « Le réfractaire ne se bat pas en territoire ennemi. Il vit sur le pays, en se jouant des difficultés que l'occupant rencontre à chaque instant. Vous devez être confondus dans la terre de France, vous devez chercher la protection en vous collant à elle. Une mission aussi haute, nul ne peut l’accomplir s'il n’en est digne. Ce n'est pas par hasard que la chevalerie comportait des engagements sur le plan moral et que l'honneur de porter les armes était subordonné à la volonté de servir. Une nouvelle chevalerie doit naître, conscients de l'exemple à donner, désintéressée, avide de sacrifices. L'avenir de la dissidence intérieure est à ce prix. »

Pierre le Grand nous serra la main après des ultimes conseils de prudence. Plus boy-scout que jamais, il enfourcha sa moto, l'air mystérieux et conquérant.

 \*\*\*\*\*

*Le petit Edmond tripotait sa casquette sans pouvoir prendre une contenance.*

*« Tournez-vous vers Messieurs les Jurés et faites votre déposition », dit le Président.*

*D'un seul bloc, l'ouvrier de Beaudricourt pivota vers les journalistes. La salle partit d'un long gloussement pâmé.*

*Agacé, le Président le reprit sévèrement.*

*« Mais non, pas de ce côté-ci, de l'autre, ne vous troublez pas » — grand seigneur — nous sommes là pour vous écouter. »*

*Le Petit Edmond acheva d'être désorienté. Il commença sur un débit accéléré comme s'il se jetait à l'eau.*

*« Voilà, comme ça M'sieur Beaudricourt il m'a dit un jour : tu verras des gars qui ont une drôle de gueule. T'en fais pas, ce seront des gars de notre bord. Comme c'est des bourgeois, faudra faire gaffe, peut-être des petits cons, enfin, on verra. »*

*La salle était contente. C'était enfin du pittoresque.*

*Le Petit Edmond reprit :*

*« Le premier que j'ai vu, c'était M'sieur Ted. M'sieur Beaudricourt il a dit tout de suite : c'est un gars bien parce qu'il a un vélo bien graissé. Il était comme ça, M’sieur Beaudricourt, faut vous dire mon Président. Il aimait bien son vélo. Il le fignolait ; et je te le graisse et je te soigne les freins, et je nettoie les pédales... »*

*Le Président coupa :*

*« Il soignait les pédales ? »*

*La salle trouva la plaisanterie très à son goût.*

*Le Petit Edmond repartit sans comprendre.*

*« Oui, mon Président. Il disait : le pédalier ça doit marcher comme une montre. »*

*Très compréhensif, le Président l'interrompit :*

*« Toutes ces considérations sur l'art vélocipédique ont certainement un grand intérêt » — la salle pouffa —  « mais nous nous éloignons de Veuillot et M'sieur Beaudricourt comme vous dites, est mort, l'une des plus pures figures de la Résistance. Parlez-nous de ses rapports avec Veuillot. »*

Le salaud, il l'avait exécuté facilement Beaudricourt, et pourtant Beaudricourt aurait été loin de toutes ces histoires sordides. Il aurait refusé de se laisser décortiquer, déshabiller comme ils en avaient pris l'habitude ici. Il ne parlait qu'avec réticence de lui- même.

Progressivement, sa personnalité avait émergé de notre petit groupe incolore.

Trois gosses entassés dans une cave, tous de père différent, la mère partant avec un type quand Beaudricourt avait quatre ans. Une de ces familles idéales de corruption et de dégradation pour romanciers catholiques prêchant contre la désunion des foyers.

La grand-mère se défendait comme elle pouvait, le plus souvent à coups de taloches et d'engueulades. Quelquefois, avec une bonté bourrue, Beaudricourt étant l’aîné, c'est à lui que revenait l'honneur de torcher les gosses et de leur refiler comptant une partie des coups qu'il avait encaissés.

La communale fut une délivrance. Pendant ce temps-là au moins, la vieille ne gueulait pas, ne l'envoyait pas aux commissions. Les classes étaient calmes, monotones, l'instituteur faisait répéter interminablement la table de multiplication, rythmant à grands coups de règle les litanies de quatre fois trois douze, trois fois huit vingt-quatre. Les bandes de gosses se formaient aussi dures, aussi violentes que peuvent l'être des rivalités d'hommes. Il n'était pas question de dialectique, le problème sexuel fut résolu facilement. A quatorze ans, une vieille de quarante ans sur laquelle tout le quartier était passé eut raison de la virginité de Beaudricourt. Ce fut un peu dégoûtant mais sans histoires.

Après il fallut se placer.

De nouveau, tout redevenait sombre. Des journées interminables où, abruti dans un atelier poussiéreux, le gosse récupérait les déchets de cuir pour des ressemelages de fortune. Une fois il joua sa semaine avec des grands qui le roulèrent. Affolé à l'idée de la raclée que lui refilerait sa grand-mère, Beaudricourt partit droit devant lui. Il devait errer longtemps, exploité par les petits artisans, refusé par les grosses boites car il n'avait pas de famille qui puisse répondre de lui, fuyant les flics qui voulaient le mettre en orphelinat, traînant partout, engouffrant les bouquins qui lui tombaient sous la main. Tout y passa, la Collection « du cœur » à 90 centimes, les romans cochons, les livres érotiques, les revues techniques.

A dix-huit ans, il s'engagea.

En lui assurant le gîte et le couvert, l'armée lui permit d'interrompre ses pérégrinations faméliques. Très vite, la discipline, la hiérarchie, la mystique de l'armée l'écœurèrent d'une vie où il s'était pourtant débarrassé de la misère qui lui collait à la peau. Il allait s'affilier au Parti quand la guerre vint tout bouleverser.

L'armée française se mit à creuser des tranchées selon les meilleurs principes de la Grande Guerre quand, traîtreusement, les Allemands se servirent de tanks et d'avions. Voyant les officiers filer en Onze Légère, Beaudricourt comprit qu'il avait intérêt à se débrouiller tout seul. Fauchant un vélo et des habits civils, il regagna Paris et se démobilisa tout seul. Quant à sa famille, elle avait évolué. La vieille était morte ; la première fille qui avait épousé un épicier de la rue Montorgueuil le prenait de haut. Arrivée à une certaine stabilisation sociale, elle refusait de se galvauder avec les traînées de sa famille. La dernière avait mal tourné.

« C'est pas une mauvaise fille mais je ne sais pas ce qu'elle a au cul. La première fois, un Romand lui a fait un gosse, la deuxième fois, un cuisinier de bateau lui a aussi fait un gosse. Mais le gars était brave, sérieux, plutôt dévoué. Il avait accepté les deux gosses et tout pouvait marcher normalement.

Quand les Allemands arrivèrent à Paris, la fille s'offrit tout de suite à une bande de gars jeunes, bronzés, forts, appétissants. Le cuisiner et les gosses restèrent en plan. Depuis, la fille avait commercialisé la chose et était placé dans un bordel à Bordeaux où elle ne donnait plus signe de vie.

« Je trouve cela marrant, faisait Beaudricourt, que ma frangine soit une putain. »

Il disait cela avec un tel naturel que toute notre solide éducation bourgeoise s'écroulait comme un château de cartes.

*Le Président continuait son petit jeu tranquille.*

*« Vous éprouviez de l'attirance pour Stéphane ?*

*— Faut vous dire, mon Président, Stéphane il était trop bien peigné. Et puis, il avait trop de fric. M'sieur Beaudricourt, il aimait pas ça.*

*— Mais enfin, vous acceptiez bien de le rencontrer, de boire avec lui quand il venait ?*

*— Pour boire, oh ça oui ! Il payait facilement. Les autres, ils étaient fauchés comme nous. Boire avec quelqu'un, ça n'engage à rien. »*

*Le Président s'impatientait.*

*« Enfin, à votre avis, c'était un patriote comme vous ou un traître ? »*

Lui aussi, croyait qu'il y avait des héros et des traîtres comme il devait être persuadé qu'il y avait des bons et des méchants. Il y avait les bons pauvres auxquels la mère de Bernard donnait ses habits usagés et puis les vauriens et les vagabonds. L'ennui, c'est que Beaudricourt qui était certainement un vagabond avait eu une vie logique, presque édifiante. S'il n'y avait plus les bons et les méchants, si un homme qui n'était pas allé vers Dieu était quand même honorable, si Beaudricourt qui avait une sœur officiellement putain n'était pas un paria, si Beaudricourt qui était un rouge n'était pas un hors la loi, alors qui le serait ?

Beaudricourt n'avait pas eu de chemin de Damas. Avec un ancien copain de régiment, il avait bricolé puis réussi à acheter une petite boutique où il tenait un fonds d'électricité, réparations, outillage. Il avait rejoint le Parti en 1942 et avait été désigné comme responsable FTP. Il n'avait pas contre nous cette méfiance instinctive des vieux militants qui avaient connu successivement la peur des bourgeois au moment du Front populaire et les camps de Daladier pendant la drôle de guerre. Beaudricourt était beaucoup plus humain, plus ouvert, plus près de nous, moins défiant à l'égard des étudiants.

Il aimait bien Ted mais ne comprenait rien aux finesses de Georges. Un jour où Georges prêchait sur la perte des valeurs éternelles, l'absence de sens moral des chrétiens pendant l'occupation, Beaudricourt ajouta innocemment : « Moi, je trouve très bien que les généraux français donnent leur parole de soldat aux Allemands de ne plus se battre contre eux pour violer leur serment. Je trouve très bien que les officiers français envisagent froidement de se battre avec les Allemands contre les Anglais, que les magistrats prêtent serment à Pétain et fassent guillotiner les communistes, que les industriels français gagnent de l'argent avec les Allemands. A la Libération, tout le monde aura compris. On vomira les généraux, les patrons et les juges et c'est comme ça qu'on peut s'en sortir ».

Georges s'indignait. Ted rigolait.

Stéphane jouait les cyniques, parlant des décorations des maréchaux soviétiques, Beaudricourt coupait « Parle pas sans savoir. Que les Russes aient des décorations ou des grades, que veux-tu que cela me foute. Tout ce que je peux te dire c'est que leurs types ne sont pas comme les nôtres. En 1939, on a voulu me faire battre pour la France et les éternels principes. Merde alors... »

Beaudricourt cracha avec mépris « le droit de crever de faim, de me foutre en taule si je traînais, de nous empiler dans une cave. Me battre pour ça, pour Paul Reynaud et la frontière du Rhin. Plutôt les Boches, que je disais... Quand les Boches ont été là, c'était pareil. J'ai compris qu'il y avait quelque chose qui ne tournait pas rond et c'est le Parti qui m'a tiré de là. Je ne sais pas si les Russes se battent pour le prolétariat ou la sainte Russie mais je te dirai que je m'en fous. Ce qui compte à mes yeux c'est que les Soviets soignent leurs gosses, s'occupent de ce qu'ils pensent, qu'il s'agisse de fils de famille ou d'enfants naturels. C'est pour ça aussi qu'ils n'ont pas foutu le camp quand ils ont aperçu les Allemands. Ce sont peut-être des rustauds mais leurs convictions révolutionnaires les rendent plus solides que nos officiers bourgeois. »

« Tu veux dire leur patriotisme », interrompit finement Georges.

La discussion s'éternisait mais Beaudricourt en avait vite assez. Les discussions l'excitaient tout d'un coup et sa fureur retombait aussi vite. Il tripotait ses appareils de TSF, tirait une vieille pipe culottée qu'il bourrait de mégots et chantonnait des romances sentimentales d'une voix fausse.

Malgré tout, il se mêlait à notre amitié pour Beaudricourt une certaine condescendance. Nous allions au peuple, nous les petits bourgeois. C'était flatteur et notre sollicitude n'était pas sans hypocrisie.

*Le Président lui aussi venait au peuple. Le Petit Edmond avait abandonné sa volubilité. Fatigué, il ne répondait plus que par oui ou par non. Le Président arrêta le jeu. « Je vous remercie, mon ami. Le Jury appréciera. »*

*Avant de partir, le Petit Edmond eut une inspiration malheureuse. Il se tourna vers moi et cria :*

*« T'en fais pas, Veuillot ! Les copains te sortiront de là comme au temps du maquis !*

*— Gardes, raccompagnez le témoin! »*

*Furieux le Président ajouta à l'adresse du Petit Edmond*

*« Monsieur, je vous dispense de vos commentaires. Nous ne sommes plus au temps du maquis. »*

*La salle eut un remous approbateur. Encadré par ses gardes, Edmond partit penaud.*

***Nous ne sommes pas des passionnés du meurtre. Nous sommes bien plutôt des passionnés de vie sereine et heureuse, de vie où l'on puisse créer, construire et aimer. Mais périssent ceux qui veulent nous empêcher de vivre. Ne détruit-on pas une bête malfaisante, serpent ou fauve, quand elle nous menace ? Là aussi la seule défense est de tuer.***

***Qu'on ne vienne pas objecter que c'est contraire à toute morale, et qu'il faut tendre la joue gauche quand on vous a frappé la joue droite. Accepter en silence le mal qu'on vous a fait peut être un signe de grandeur d'âme ou de sainteté...Laisser faire le mal autour de soi, ne pas défendre sa Patrie, sous prétexte de charité chrétienne ou d'humanité, est une immonde et hypocrite lâcheté.***

***Le devoir est clair : il faut tuer.***

***Tuer l'Allemand pour purifier notre territoire, le tuer parce qu'il tue les nôtres, le tuer pour être libre.***

***Tuer les traîtres, tuer celui qui a dénoncé, celui qui a aidé l'ennemi. Tuer le policier qui a contribué de manière quelconque à l'arrestation de patriotes.***

***Tuer les miliciens. Les exterminer parce qu'ils ont délibérément choisi de livrer des Français, parce qu'ils se sont rués vers la trahison. Les abattre comme des chiens enragés au coin des rues. Les pendre aux réverbères comme les Dauphinois en ont donné l'exemple à Grenoble. Les détruire comme on détruit la vermine.***

***Tuer sans passion et sans haine. Ne jamais s'abaisser à torturer, à faire souffrir. Nous ne sommes pas des bourreaux, nous sommes des soldats.***

***Tuer sans pitié ni remords parce que c'est le Devoir, un douloureux devoir : LE DEVOIR DE JUSTICE.***

***Français, l'heure est venue. Voilà le grand combat. Il n'a plus à fuir : « vous êtes embarqués ».***

**(DEFENSE DE LA FRANCE -25 février 1944)**

 \*\*\*\*\*

Bernard était perplexe.

Nous étions allés écouter chez Beaudricourt la radio de Londres. Dans l'émission « Les Français parlent aux Français » le speaker avait annoncé le porte-parole de la France combattante. Alors un type était entré en transes. Après avoir annoncé que les Alliés écrasaient sous leurs bombes les villes allemandes, le type s'est mis à vociférer :

« Et vous, le sous-préfet de Vendôme, n'espérez pas que les patriotes attendent le jour de la libération pour vous faire expier vos dénonciations, vos lâchetés, votre servitude à l'égard de l'occupant...Le jour du châtiment est proche. »

L'émission s'était terminée par Sambre et Meuse.

« Marrant, fit Beaudricourt, il s'en fout, le type, il aura son breakfast demain matin.

— C'est pas le problème ». Bernard, comme toujours, avait des cas de conscience. « Si de Gaulle laisse dire qu'il faut passer aux exécutions c'est que réellement désormais il n'y a plus d'hésitation. Ceci, à mon sens, lève les dernières objections au « tu ne tueras point ». Nous sommes en guerre et nous ne pouvons plus espérer échapper au devoir de tuer. »

Georges n'avait pas de ces scrupules.

« Objectivement, je dis : ce n'est pas un devoir mais une nécessité. Nous sommes dans une armée, logiquement nous devons abattre les gens d'en face sans raisonnement, sur ordre, sans arrière-pensée, comme le soldat de première ligne qui tire sans réfléchir sur la tranchée d'en face.

— Nous ne sommes pas des militaires. Nous sommes des francs-tireurs.

— Idiot, nous allons toucher des brassards. Nous allons avoir une carte FFI. De Gaulle négocie avec les Allemands pour qu'on reconnaisse notre statut. Ne t'inquiète pas, les Alliés exécuteront les otages comme ils l'ont promis.

— Et si j'ai un brassard et que je le mets dans ma poche, est-ce que je suis un franc-tireur ou un FFI ?

— Dans le combat tu mets ton brassard, après tu le retires. Tu n'es un combattant qu'au cours de la bagarre, après tu n'es plus qu'un clandestin.

— Si je comprends bien pour être sûr d'être un militaire j'aurais plutôt intérêt à me balader sous le nez des Allemands, brassard au bras et l'arme à la bretelle. »

La discussion traînait mais Bernard avait vu le fond du problème. Désormais nous n'étions plus retenus par des scrupules inutiles. La guerre état totale et nous devions envisager la mort des gens d'en face comme quelque chose de naturel.

Georges précisait de sa voix de trompette :

« Objectivement tu ne peux t'empêcher de trouver ton raisonnement idiot. Tu prétends être un combattant et tu voudrais échapper aux lois de la guerre. C'est comme si un soldat mobilisé, voulait, avant de se battre, prendre une assurance sur la vie. »

Nous tournions en rond. Vie ou mort, francs-tireurs ou soldats. Tout était d'autant plus vain que nous n'avions jamais vu un cadavre, que la mort était pour nous une préoccupation de vieillards. On nous avait appris à ne pas mettre les coudes sur la table, à ne pas nous décrotter le nez mais jamais on ne nous avait montré un mort.

 \*\*\*\*\*

Stéphane est venu en inspection.

Il réalisait une de ses premières liaisons et avait adopté pour le maquis la tenue idéale d'un jeune sportif en excursion dans la campagne : blouson simili daim, foulard négligemment noué sur une chemise de couleur, pantalon de flanelle.

Mon short déteignait par endroits et j'éprouvais une certaine difficulté à me raser à l'eau froide.

« C'est un peu crasseux chez vous », déclara Stéphane après avoir considéré les bottes de paille mêlées de poussière de charbon.

Ted était mauvais :

« Que veux-tu, mon cher, la prochaine fois tu préviendras un peu à l'avance. On astiquera, on balaiera la cour et les couvertures seront pliées réglementairement au pied de chaque lit.

— Ce que j'en disais, mon vieux, c'est pour vous. Moi que veux-tu, j'en ai vu d'autres. Allons, ne faites pas cette gueule-là et venez prendre un pot. »

On accepta lâchement, Ted et moi. On s'installa dans un petit bistrot près du virage. Stéphane commanda trois portos avec de la glace. Le patron le prit assez mal, disant que chez lui on prenait d'habitude du pernod. Condescendant, Stéphane lui fit apporter trois pernods, non sans remarquer que l'anis laissait toujours un goût désagréable dans la bouche. Il sortit un paquet de *Philip Morris* et en offrit à la ronde. Le patron eut l'air soupçonneux et demanda à Stéphane pourquoi si jeune il faisait déjà du marché noir. Ted râlait. Une blague de ce genre suffisait à nous faire repérer dans le patelin. Stéphane fanfaronnait à son habitude. Au moment de régler l'addition il sortit son portefeuille. Une liasse de petits billets d'un format inhabituel tomba par terre. J'allais les ramasser quand Stéphane bondit dessus et les mit dans sa poche.

« Qu'est-ce que c'est ? Fit Ted

— Dollars, ricana Stéphane. Le renseignement a ses inconvénients mais aussi ses avantages. »

 \*\*\*\*\*

On dormait encore quand le Père Mesnuls monta l'escalier branlant.

« Ah, les gars. Ça y est ! Vous connaissez la nouvelle ?

— Quoi ? »  Nous somnolions.

« Ils ont débarqué.

— Nom de Dieu ! », fit Ted.

Nous avions le souffle coupé. A force d'en parler personne n'y croyait vraiment.

Toute la journée, notre petit groupe se colla au poste de TSF. De Gaulle fit un discours embarrassé qui n'était pas ce que nous attendions. Dans des phrases compliquées il parlait d'attendre, de ne pas se jeter précipitamment dans la bagarre. Pétain, Stülpnagel, Laval, Eisenhower, tout le monde y allait de son petit discours.

Celui de Pétain était assez réussi.

« Fonctionnaires, agents des services publics, les armées anglo-saxonnes ont débarqué sur notre territoire. La France devient ainsi un champ de bataille... »

Le plus sobre était encore Jean Hérold-Paquis qui à Radio-Paris, fit remarquer qu'il ne disait rien parce que décidément il y avait trop de discours.

Philibert passa nous voir en fin de journée.

« Fini de vous les rouler. La région nord-ouest de la Seine et Oise est placée sous le commandement de Pierre le Grand. Vous êtes incorporés au Secteur A de ce côté de l'Oise. Le Secteur B est pris en main directement par Pierre le Grand. Vous rejoignez le Moulin de Béhu. Vous servirez de groupe d'action immédiate à Valentin, le chef du Secteur.

Départ demain matin. »

Nous allions enfin sortir de ces journées de torpeur où Bernard et moi suivions vaguement les cours de philo dans des bouquins aux phrases creuses qui nous paraissaient terriblement éloignées de notre vie. Le jeu prenait une autre tournure. Plus de boy-scouts, de dilettantisme et d'états d'âme.

Georges démonta Joséphine en grande pompe, la remonta au milieu de notre groupe attendri.

 \*\*\*\*\*

Le premier contact avec Valentin fut rude mais ne fut pas désagréable. Valentin avait déjà trois types dont il était sûr pour les coups de main. Nous étions presque en surnombre quoi que Valentin nous gardât près de lui à sa disposition.

Le campement du Moulin de Béhu, proche de la Nationale I était plus propre que la maison du Père Mesnuls.

Plus dégagé, le moulin avait des issues faciles en cas de coups durs. Le grenier était vaste, profond, avec une telle provision de paille que nous avions une impression de confort et de chaleur.

Drôle de type, Valentin. Il affectait de jouer les manuels mais personne ne sut par quel hasard il avait échoué à la tête de ce camp des quatre vents patronné par Radio-Paris. Ayant horreur de notre style verbeux et étudiant, il vouait à Philibert une animosité toute particulière. Il se comportait comme un militaire, un chef de corps-franc. Très à l'aise dans la clandestinité, il entretenait les meilleurs rapports avec la petite garnison de Prariel et déjeunait parfois à la table du feldwebel.

La nuit, avec ses trois types qui n'étaient pas de notre bord, Julot le Frisé, Nounours et le Grand Dédé, il partait dans des expéditions lointaines pour faire sauter des lignes de haute tension ou descendre des Allemands isolés.

A la technique de Pierre le Grand — se manifester au maximum avec le plus grand nombre de volontaires — Valentin préférait les coups de main discrets, minutieusement préparés avec son équipe de durs. Il nous installa au Moulin de Béhu et nous pria pour le moment de rester tranquilles.

 \*\*\*\*\*\*

On mit un certain temps à trouver le transformateur. Le plan que le type du groupe FTP nous avait expliqué ne correspondait plus. La nuit brouillait tout, modifiant les proportions, changeant insensiblement le décor en masses obscures difficiles à distinguer.

Au moment où Ted commençait à désespérer, je tombais sur une sorte de tube de béton auréolé de fils électriques.

Ted s'assura de la serrure.

« Vas-y avec Joséphine », fit-il.

Je pris la mitraillette et tirait deux coups obliquement à la hauteur de la poignée de la porte. La serrure battait le pêne cassé mais les coups de feu me semblaient devoir réveiller un mort.

« Passe-moi le sac ».

Ted malaxa le plastic, prit le détonateur, en vérifia la couleur, plaça la charge sous une des bobines.

Je filais, suivi de Ted, jusqu'au bouquet d'arbres où nous avions planqué les vélos.

Collés par terre, nous attendions haletants. Je commençais à avoir peur alors que jusque-là j'avais pu garder mon calme. Une minute passa. Ted commençait à s'impatienter.

« J'ai pourtant mis un crayon rouge, ça devrait sauter. Leur mécanique, c'est toujours pareil, ça pète quand ça peut. »

Incapable d'ouvrir la bouche, je restais crispé, le cœur battant à une vitesse effarante. Tout commençait à chavirer.

J'entendais dans le brouillard Ted compter les secondes, 10, 20, 30, 40...

Cette minute n'en finissait pas.

Quarante-cinq minutes. Brusquement on entendit une explosion sèche et puis des tas de bouts de briques de tuiles qui dégringolaient progressivement.

Ted ne put résister.

« Attends-moi une seconde ».

Il fila vers le transformateur.

J'avançais sur la route, dégageant des buissons la moitié du corps, enlevant le cran d'arrêt de Joséphine.

Une galopade de souliers à clous crissa sur la route derrière moi.

« Ça va. C'est le bordel ».

Ted reprit le sac. En roulant prudemment on regagna Enghien par de petits chemins détournés.

 \*\*\*\*\*

« Nous devons, maintenant que vous êtes en contact avec la dure réalité de la vie du maquis, perfectionner votre éducation politique ».

Moins à l'aise que dans le salon de maman Stéphane, Philibert, matelassé de grenades, de colts et de boites à pansements, jouait les volontaires de la mort. Filandreux et dogmatique, il poursuivait ses réunions de cadres en pensant plus à l'après-guerre qu'à la guerre.

« La Résistance n'a pas seulement une signification politique, une portée morale immense. Elle n'est pas seulement la résurrection de l'armée française et la lutte pour la reconquête de nos libertés.

— Quelle liberté ? » Ted, goguenard, l'excitait.

— « Mais je ne sais pas. Toutes les libertés, tu vois ce que je veux dire — soudain lyrique — la Résistance a une signification politique profonde. Quand je vois au Bureau du Conseil National de la Résistance le délégué de la CGT accepter de représenter les intérêts d'un parti opposé, quand je vois au Comité Parisien de Libération coopérer des hommes qui naguère auraient hésité à se serrer la main, il me semble qu'il y a quelque chose de changé dans la vie politique française. Ce qui s'est passé est très simple. A mon sens, la Résistance a fait éclater les cadres politiques d'avant-guerre.

- Et tu es sûr qu'ils ne reviendront pas les politiciens? »

Triomphant, Philibert trancha : «C'est bien ce que je te dis. Si nous ne voulons pas que la Résistance soit sans lendemain, il faut créer un nouveau parti politique susceptible de s'imposer dans la vie de l'État nouveau. Ce parti, né dans la Résistance, pur de toute équivoque et de toute accusation, ayant pour la soutenir l'énergie des hommes nouveaux qui se sont révélés dans le combat et l'expérience des hommes d'hier qui n'ont pas failli, pourra seul après la victoire avoir l'autorité nécessaire pour entreprendre de restaurer la France dans sa grandeur. Ce qu'il nous faut, c'est un mot d'ordre, un thème puissant capable de soulever les masses. La Résistance en a un, la Libération de l'homme — Solennel, Philibert enfla la voix — quand je dis libération de l'homme, je dis libération sociale, libération de l'esprit. Ce sera le moteur qui remettra sur le chemin du progrès... »

Plié en deux, Ted, secoué d'une intense rigolade, ne pouvait plus se tenir. Philibert, ses effets coupés, réplique froidement : «Tu trouves cela drôle ?

— Non, mais tu me fais mal aux seins. Je ne peux plus, il faut que je prenne un peu l'air. Comme ça tu pourras continuer en paix ».

Ted lâcha un pet, satisfait, commenta : «Il n'est pas tombé loin. » prit la porte en tortillant les fesses à la manière de maman Stéphane, ajoutant « Messieurs, je vous laisse ».

Mauvais, Philibert prit la mouche : « Ça joue les esprits forts, les cyniques et les désabusés... ». Il repartit bien monté :

« Qu'est ce que je disais ? Ah oui. La libération de l'homme nous permettra de restaurer la notion de l'élite. Vous ne pouvez pas nier — après le départ de Ted, personne ne levait plus le petit doigt — qu'un désastre national comme celui de 1940 n'a pas été seulement permis puis exploité par la veulerie des chefs, ennemis entre eux, mais également corrompus. Les classes laborieuses y sont pour quelque chose car elles n'ont toujours pas compris la grandeur de la tâche qui s'étendait devant elle ».

Georges sursauta en entendant parler des classes laborieuses :

« Mais c'est du marxisme.

— Mais non, réfléchis. Il faut simplement éliminer le principe de la domination d'une classe. La révolution, ce n'est pas cela. Jaurès disait d’ailleurs : la domination d'une classe est un attentat à l'humanité car elle amène au pouvoir les éléments de la classe favorisée et que ce sont toujours les plus mauvais qui sont les plus nombreux. Ce qui a été vrai pour la bourgeoisie le serait pour le prolétariat. Au contraire, il faut dégager dans toutes les classes une élite responsable. »

Et voilà que ça reprenait. L’Église parlait comme Philibert et Philibert paraphrasait la JEC. Une révolution dans une apothéose tricolore, encadrée par une élite, dont nous, les petits bourgeois, nous devions être les éléments les plus sûrs. Nous étions l'élite parce que nous étions des durs, des tueurs, mais des durs capables de penser politique. J'enviais Philibert comme j'enviais Stéphane. Ces jeunes catholiques impavides, heureux, meilleurs que les autres, tellement conscients de leur message facile qu'ils voulaient à tout prix l'imposer. Leur honnêteté faite de petites tricheries avec la vie, avec l'amour, avec la mort.

Aussi facilement qu'il avait décortiqué le problème social, Philibert dissertait de politique étrangère. Il jouissait intensément de cette conférence mondaine faite sous le signe des mitraillettes où l'avenir de la France était esquissé sereinement.

« Rejetant les erreurs maurassiennes, la Résistance saura instaurer la notion de l'alliance franco-russe qui est familière à l'opinion publique française depuis 1890. Elle devra passer au premier plan de notre politique extérieure. L'effondrement de 1940 nous a montré assez clairement combien l'appui russe nous était nécessaire contre un peuple belliqueux, deux fois plus nombreux que le nôtre. L'alliance entre la République française et l'empire des Tsars l'a déjà prouvé. Seuls peuvent le nier ceux qui confondent la politique intérieure et la politique extérieure.»

Subtil, Philibert ne faisait allusion qu'à l''empire des Tsars. C'était plus historique, plus sérieux, moins compromettant que de parler des Bolcheviques qui « entretiennent des cinquièmes colonnes dans tous les pays où il y a des partis communistes. » Georges d'ailleurs ayant insinué que l'or de Moscou pouvait entretenir un parti étranger sur le sol français, Philibert ne voulut pas l'entendre de cette oreille. « Nous serons loyaux avec les communistes comme nous le sommes avec tous les combattants de la Résistance. Nous leur dirons : votre attitude pendant la Résistance vous a donné des droits, mais aussi des devoirs. Soyez un parti français, un parti ouvrier français mais ne prenez pas les ordres de Moscou. Vous prendrez place au sein de la grande famille spirituelle française, qui va, de Descartes à Jules Guesde, de Proudhon à Thorez...

Georges ne l'entendait pas de cette oreille.

— Tu es trop tolérant, ton effort de compréhension est trop large. Il faut être ferme pour parler à ces gens-là. N'oublie pas le pacte germano-soviétique.

—Je sais - Philibert très magnanime - il faut oublier les erreurs du passé pour reconstruire sur un sol nouveau, sur notre terre de France. D'ailleurs, si nous devons collaborer avec la Russie, il faut que la France exige — je dis bien exige —que dès la Libération un traité d'alliance soit conclu avec l'Angleterre et les États-Unis. Nous ne voulons plus de ces quiproquos qui ont amené l'abstention de Wilson et du Sénat américain en 1919. La France doit d'abord conclure ces alliances immédiates avant d’accepter d'entrer dans un système de sécurité collective comme la SDN.

— Mais, et l'Allemagne ? Bernard avait toujours des scrupules.

Méprisant, Philibert trancha : « La France demandera la démilitarisation totale du peuple allemand, l'interdiction de reconstituer même un noyau d'armée allemande. La surveillance de l'éducation allemande qui devra subir l'influence française et l'occupation puis le contrôle étroit des centres d'armement allemand. L'Allemagne a donné d'ailleurs la clef de la solution véritable en prenant en main, en France par exemple, la majorité des actions de toutes les grandes affaires du pays : mines, produits chimiques, haut-fourneaux, matériel roulant, chemins de fer, aviation, etc. La France devra assumer la responsabilité du contrôle de la Ruhr.

— Mais il me semble que tu négliges l'aspect humain dont tu parlais tout à l'heure - Bernard prit un ton perfide- tu te souviens de la phrase de Brasillach qui disait à peu près que la France avait plus ou moins couché avec l'Allemagne et que le souvenir lui en resterait doux.

— Voilà le type de paroles défaitistes — Philibert clamait à tue-tête— Si des Français ou des Françaises ont couché avec l’Allemagne, ils seront éliminés. Tu ressembles au type qui se fait botter le cul et qui remercie après gentiment. La France ne sera plus une nation faible comme celle que nous avons connue avant guerre. Nous avons l'empire français qui, bouleversant les notions périmées du vieux colonialisme, pourra faire appel au concours de tous ses fils. Il faut que la France s'habitue à penser qu'elle n'est plus une petite nation mais un empire de 100 millions d'habitants. En développant cette nouvelle mystique de l'empire, la France pourra faire face à son destin. Le territoire des colonies sera intégré au territoire national. L'ensemble deviendra l'empire français. Cependant, il est encore trop tôt pour que les indigènes soient traités sur un pied d'égalité avec les Français et seuls ceux qui auront été assimilés par la culture française pourront bénéficier de la citoyenneté française.

Les autres auront d'ailleurs une nationalité française d'empire. Il serait également dangereux d'appliquer telles quelles les lois françaises. Les lois et les coutumes locales devront être respectées sans que pour autant se ralentisse l'effort de vulgarisation pour répandre la langue et la civilisation françaises. »

Philibert gardait pour la bonne bouche un projet de constitution. Il nous distribua des Cahiers contenus dans des chemises timbrées de la Croix de Lorraine : « vous voyez que Philippe Henriot et les gens de Vichy ont tort de croire que notre activité est systématiquement destructrice ».

Comme un gourmet, il nous recommandait :

« Prenez le passage sur le bicaméralisme ou le passage sur le conseil politique de justice :

Le Conseil comprendra 41 membres de 3 catégories différentes :

a) 13 membres juristes sur lesquels 7 seront choisis par le Président sur une liste double présentée par l'Assemblée, et pris dans les corps suivants : Cour de Cassation, Conseil d’État, Cour des Comptes, Faculté de Droit, section de Législation de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, Conseil de l'Ordre des Avocats, et 6 seront recrutés au concours.

b) 18 membres, dont 12 choisis à égalité par l'Assemblée et par le Président pour leurs compétences dans les questions politiques et 6 désignés par le Conseil National Social pour leur compétence en matière économique et social ;

c) 10 personnalités éminentes largement représentatives de la Nation et connues pour leur haute moralité. Ces personnalités seront désignées par le Président qui les choisira sur une liste de 27 noms présentés par l'Assemblée.

Les présentations et les nominations par l'Assemblée seront faites suivant le principe de la représentation proportionnelle des groupes.

Georges buvait du lait, hochait la tête avec satisfaction, ponctuant les périodes de Philibert d'un :

« Évidemment, bien sûr, c'est dans ce sens que nous devons orienter notre action ».

Quand Philibert fut parti, Jacques demanda, un peu inquiet :

« Tu sais ce que c'est, le bicaméralisme ? »

 \*\*\*\*\*

Ce fut une des rares fois où je vis Ted en colère. En parcourant la brochure que nous avait laissée Philibert, il éclata :

« Déconnage de Sciences Po abrutis de Droit. Je ne suis pas venu pour ça. Je suis venu parce qu'il y avait des Allemands... »

Jacques corrigea : « des Boches.

— Faut les foutre dehors. Après, ça nous regarde plus.

— Alors, tu acceptes de te faire casser la gueule pour que d'autres prennent ta place, pour que de vieux radicaux se servent d'une liberté que tu auras conquise ?

— Je n'en sais rien, ça me regarde après tout de me battre pour ce que je veux. Mais tes papiers, je me les fous au cul ».

Et soudain épanoui, Ted eut un sourire de gosse :

« Justement, ça tombe bien. Tu m'excuses ?... »

 \*\*\*\*\*

Stéphane en avait une toute dernière.

« Figurez-vous que l'autre jour j'avais un rendez-vous place des Vosges avec un gars de l'IS que je devais présenter au responsable des services faux-papiers. Je tombe par hasard sur Hayer qui me saute dessus et me traîne prendre un pot. Le gars de l'IS s'amène, me croyant avec quelqu'un de la Résistance. Je ne sais pas si tu te rends compte de l'intensité de la situation. J'étais foutu, brûlé, le réseau était cuit. Alors, je n'ai pas perdu le Nord, j’ai fait un signe discret du pied, j'ai lancé un clin d’œil à mon gars, qui est allé s’installer à une autre table. Après, j'ai pu expédier le père Hayer et présenter l'Anglais au type des faux-papiers ».

Stéphane avait toujours des histoires du même genre mais nous ne pouvions nous empêcher d'y trouver un certain plaisir.

 \*\*\*\*\*

Philibert nous a envoyés à Groslay chercher le courrier. Aujourd'hui exceptionnellement ce sera Jérôme qui dirige le journal *La France vaincra* qui assurera la liaison.

Ted était crasseux, constellé de tâches de graisse ; son short était décousu au haut des fesses. « Ça m'éventera », avait-il fait, philosophe, en se contentant d'une épingle à nourrice pour réparer la déchirure. Je ne valais guère mieux et ma barbe de trois jours me donnait l'air hirsute d'un braconnier aux abois.

A Groslay on repéra facilement le Café de la Poste. Nous avions commandé deux jus de raisin quand une Onze légère s’arrêta brusquement devant le bistrot. Un type jeune, bien habillé d'un costume gris à raies fines, corpulent, un peu sanguin et cultivant le genre businessman en descendit. A notre surprise il s'avança vers nous, l'air un peu distant.

Jérôme se présenta :

« Vous prenez quelque chose, fit Ted maussade.

* Non, pas le temps. »

Le type affectait les manières abruptes des gens qui mettent une pancarte sur leur bureau avec un *time is money* impératif.

« Voici le courrier pour Pierre le Grand. Rien de sensationnel à lui transmettre. Un des types de l'imprimerie a été pincé ; il doit être actuellement à Compiègne. Salut, bonne chance les gars. »

Avec une rondeur un peu affectée il nous serra les mains, remonta dans sa voiture où était restée une femme fine et jolie, repartit en direction de Paris.

« Pas causant, le gars.

— T'as repéré la pépé, fit Ted excité. Il ne doit pas s'embêter.

— Tu crois qu'il se l'envoie ?

— Non, ils jouent aux cartes au cours des longues soirées d'hiver.

— Ben merde, c'est comme sa bagnole, il ferait mieux de ne pas s'afficher.

— Ne t'inquiètes pas, il doit avoir un *ausweiss.*

— Un faux ?

— Mais non, un vrai. Tu es extraordinaire. La fille, le costume, la bagnole, ce n'est pas une façade. Philibert joue aux gendarmes et aux voleurs, l'autre voit l'avenir.

—Tu parles comme c'est une situation d'avenir de surveiller l'impression d'un journal clandestin, ça doit être plein d'emmerdements.

— Après tout, qu'est-ce que tu en sais ? Comme dirait Philibert, la clandestinité a ses dangers mais aussi ses charmes. »

Ted lâcha un pet, commenta « encore un que les Prussiens n'auront pas », enfourcha son vélo, pédala, l'air rêveur, les mains au centre du guidon.

 \*\*\*\*\*

Vautrés dans l'herbe, Ted, Bernard et moi tuions le temps.

« C'est marrant. Quand je pense que nos pères sont partis à la guerre comme ça, parce qu'on leur demandait. Partis bien en rang, la fleur au fusil, pour mourir en pantalon garance ou traîner dans la boue et la merde, dans le sang pendant cinq ans.

— Nous partons sans fleurs et sans musique militaire. Le résultat est le même. »

Bernard finassait :

« Pardon, la différence, c'est que nous partons volontairement, de notre plein gré, en faisant ce que nous voulons.

—Tu crois ? — Ted rigolait—.

—Georges, c'est simple, il doit partir pour Péguy et Jeanne d'Arc, Joseph part pour devenir sous-lieutenant. Mais nous, toi, Jules ?

—Je ne sais pas. »

Ted réfléchit :

« Je crois que finalement je pars pour les copains. »

Bernard mâchonnait des brins d'herbe :

« Ce que je ne comprends pas c'est que soient précisément les candidats à Saint-Cyr qui sont les moins nombreux dans la Résistance. Il y a des médecins, beaucoup de colo, quelques littéraires mais presque pas de Cyrards. Et pourtant, objectivement — Bernard prenait le ton de Georges — ce sont eux qui devaient partir.

— Tu parles !... Ils sont déjà passés en Espagne où ils s’engageront quand les Alliés seront là. Mais la clandestinité, c'est pas digne d'eux ! »

Bernard resta songeur:

« L'autre génération n'a pas vécu cette misère, ce qui explique peut-être son indifférence à notre égard. Écrasés dans leur monde d'affaires, dans leurs préoccupations d'avancement, ils n'ont pas compris que le monde bougeait. Figés dans leur morale désuète, ils vivaient confortablement entre le bureau et le bridge du samedi soir, les réceptions d'amis qui les emmerdaient et dont les préoccupations étaient aussi ternes que les leurs. »

Ted restait plus calme.

« Je serais curieux de savoir si mes gosses me jugeront avec la même sévérité.

—Ne t'en fais pas, ils nous rejetteront comme nous condamnons l'autre génération.

Les autres ils avaient fait la guerre de 14. Pétris d'une bonne volonté épaisse, ils prétendirent, parce qu'ils étaient anciens combattants, gouverner avec leurs bons sentiments. Las, maladroits et gauches ils parlèrent du droit et de la liberté en massacrant les Marocains et en glorifiant l'amiral Courbet. Ils ne se posaient pas de problèmes parce qu'il n'y avait pas de problèmes. Ils partaient pour la guerre en pantalon garance, acceptaient quatre ans de massacre sans indignation, votaient bleu horizon, s'engageaient dans des associations d'anciens combattants et collectionnaient les trophées de guerre. En religion, ils ne dépassaient pas l'assiduité à la messe de 11 heures. En littérature, ils étaient à l'aise entre les médiocres états d'âme de Mauriac et l'exotisme de pacotille de Pierre Benoît. En théâtre, ils découvraient Sacha Guitry, l'auteur idéal qui ne leur cassait pas la tête.

Pendant ce temps-là, leurs gosses grandissaient. Nous évoluions alors qu'ils se contentaient de nous envoyer défiler devant la statue de Jeanne d'Arc, dans les rangs des Croix-de-Feu, ces mêmes Croix-de Feu que nous retrouvions dans le camp d'en face.

Pour que nous ne fassions pas de bêtises, ils nous collaient Benjamin entre les mains et surveillaient nos versions latines.

Sans amis, sans enfants ils faisaient l'amour à des dates régulières.

*Veuillot, une victime du siècle.*

*Jamais apparut sous un jour plus impitoyable le désert qui sépare la justice de Dieu de celle des hommes.*

*Le défilé de la défense s'est poursuivi aujourd'hui par la déposition (attendue) du Père Moreux. Le public, déçu par l'apathie déplaisante de Veuillot, son manque de tenue évident, a reporté sur les témoins de valeur tout l'intérêt qu'il porte à l'éclaircissement de cette ténébreuse affaire.*

*La présence du Père Moreux à la barre a apporté ce qu'il manque à ce procès : une note de haute spiritualité.*

*Apôtre de la jeunesse, le Père Moreux, par son entrain et son dynamisme, a su créer sous la botte même de l'occupant un de ces foyers de jeunesse qui sont la gloire de l’Église militante.*

*Le Président qui a mené les débats avec tout le tact que nous lui connaissons a senti monter cette vague de déférence et de respect. Après avoir brièvement rappelé la vie exemplaire du Père Moreux, le Président lui demanda dans quelles circonstances il avait été amené à connaître l'accusé.*

*« Veuillot a fréquenté le groupe de jeunesse dont je m'occupais. C'était un enfant en qui on pouvait avoir confiance. Un enfant peut-être un peu trop réservé, peu liant, mais un de ces êtres dans lesquels il faut chercher en profondeur la source de la vraie joie. Il aimait les jeux tranquilles mais savait se donner à fond quand il s'agissait de jouer ou de chanter. Un tempérament peut-être un peu artiste.... »*

*Pensivement, le Père Moreux n'acheva pas sa phrase et ajouta :*

*« C'est une victime du siècle. «*

*Le Président le coupa brutalement.*

*« Mon Père, des victimes du siècle, il y en a d'autres qui ne sont plus en vie comme Veuillot ! C'est vraiment trop commode ! Depuis deux jours mes témoins répètent comme un leitmotiv : je ne comprends pas pourquoi il a fait ça.*

*« Mon Père, je suis désolé. Il y a quand même un mort, un revolver, et ici un accusé qui risque la peine capitale.*

*« Le crime en lui même étant net, je cherche à savoir et je n'admettrai pas de faux-fuyants.*

*« Mon Père, je reprends la question : pourquoi selon vous Veuillot a-t-il tué Stéphane ? »*

*Immobile, les yeux baissés, engoncé dans une soutane toute simple, le Père Moreux avait laissé passer l'algarade comme si la sortie du Président ne le concernait en rien. D'une voix calme, douce, immatérielle mais persuasive par la force intense qui l'animait, l’homme de Dieu répondit à la justice des hommes.*

*Pressentant qu'il s'agissait de bien autre chose que du cas Veuillot, la salle était partagée dans le déchirement de deux conceptions.*

*« Votre devoir, Monsieur le Président, est de juger, de juger sereinement sans doute au dessus des passions humaines. L'ampleur de votre mission m'effraie moi-même, simple serviteur de Dieu. Je ne suis pas là pour juger Stéphane que je ne connais pas ou Veuillot que j'ai peu et mal connu, je n'ai ni le droit ni la possibilité de juger un jeune en plein développement, en pleine recherche ; l'aurais-je, ce droit de juger, que je ne l'utiliserais qu'avec frayeur, même s'il s'agissait du pire des criminels.*

*« Si j'ai prononcé le mot de victime du siècle c'est précisément parce que je crois qu'il n'y a pas d'autre explication. Si d’autres témoins ont proclamé leur ignorance, c'est, me semble-t-il, une raison de plus pour que nous exprimions notre inquiétude devant de tels actes et nous ne cachions plus notre impuissance à les juger.*

*« Que Veuillot soit malgré lui une victime de ce climat de déchristianisation, c'est un fait évident, aveuglant. L'en rendre seul responsable alors que nous sommes tous coupables et solidaires me paraît une injustice criarde et coupable. »*

*Prise à un moment à cette démonstration persuasive, la salle retombait dans une déception plus forte. Ni les hommes ni Dieu ne seraient-ils capables d'éclairer l'âme tourmentée de Veuillot ?*

(Jean de Coquert -LE PHARE DE VERSAILLES, 15 mai 1947)

Aussi loin que je remonte, je ne vois Jacques que le visage barbouillé de bleu de méthylène, réparant avec un insuccès constant une éternelle chambre à air ;

Une pipe culottée ente les dents, il chantonnait :

« C'était un chef de musique

« Qui parfois mourait d'amour

« Pour une jeune fille magnifique

« Qui était belle comme le jour. »

L'air était obsédant, les paroles stupides mais Jacques recommençait inlassablement, s’interrompant seulement pour lâcher de mâles « bordel de nom de Dieu de putain de moine ». Son impétigo tenace qu'il soignait à doses massives de bleu de méthylène ne l'empêchait pas d'avoir bon caractère. Râleur mais dévoué, il acceptait les corvées les plus ingrates, les heures de garde au milieu de la nuit dont personne ne voulait.

Jacques était tout en extérieur. Il était rafraîchissant, sans complications inutiles. Il ne se battait peut-être pas pour la statue de Strasbourg et la ligne bleue des Vosges mais son père, ancien combattant, son éducation bleu horizon lui avait appris dès sa plus tendre enfance à distinguer un Boche d'un autre homme. Il s'excitait en pensant à l'Alsace-Lorraine opprimée, à la défense de Bir-Hakeim. Ses actes étaient aussi faciles que ses mobiles étaient évidents. Nerveux et osseux, Jacques désirait la bagarre pour la bagarre, le combat contre le Boche où il serait possible de liquider d'un coup toutes les humiliations, tous les coups de pied au cul que l'armée française avait endurés depuis 1870.

Jacques rêvait d'un vrai maquis où les formations clandestines auraient un aspect hiérarchisé avec des lieutenants, des capitaines, des colonels arthritiques qui donneraient à l'armée secrète une tenue plus sérieuse. Modeste, Jacques se serait contenté d'être nommé Aspirant ; grade plein d'avenir qui permettait d’assister aux messes de onze heures en culotte de cheval, gants beurre frais et stick. Il n'était à l'aise que dans une activité stricte et se pliait mal à la confusion de la vie clandestine.

Il était devenu notre tête de Turc. Ted, qui se complaisait dans les histories gaillardes, Georges dans les histories scabreuses, gueulaient à la cantonade avant de commencer un « Jacques, sors » qui nous secouait rituellement d'une douce rigolade.

Jacques ne sortait d'ailleurs pas mais son rire forcé montrait le plus souvent qu'il n'avait rien compris. Tenace, Jacques retournait à sa chambre à air et à ses rustines qui s'obstinaient à ne pas coller.

*Les témoins les plus importants sont presque tous venus à la barre. L'un des compagnons de Jean Veuillot, Joseph Varlot, est venu témoigner. Lui aussi fut des conciliabules où l'on discutait l'exécution de Simon Vanier. Lui aussi eut grand peur d'être inculpé puisqu'en revenant du cabinet du juge d'instruction il était tellement terrorisé que, dans son affolement, rentré chez lui il s'enfermait dans la salle de bains et ouvrit le robinet de gaz. Il pensa mourir et sans doute aurait-il succombé si son père ne l'avait pas immédiatement et énergiquement soigné. C'est un adolescent râblé aux lèvres épaisses dont les yeux clairs roulent, apeurés, sous d'énormes sourcils qui lui mangent le front. Perdu dans son uniforme d'aviateur, il dépose de façon confuse. Selon lui, Georges passait des journées à étiqueter les gens, il avait un fichier de renseignements sur les jeunes du réseau avec lesquels il n'était pas en sympathie. Varlot parle longuement, interminablement de leur vie là-bas, de leurs histoires de gosses. Broyé par une vie affreusement pénible.*

*«Un jour, Jules m'a donné une lettre pour la mettre à la poste. Je ne connaissais pas le destinataire et à l'instruction j'ai appris qu'il s'agissait de lettres de menaces que Jules adressait à Stéphane. »*

*Me Valban sauta sur l'occasion, et dans une belle envolée, il désigna Veuillot du doigt : « Vous ne pouvez plus prétendre que vous n'avez pas prémédité votre acte. »*

*Aussitôt, un murmure contenu et adapté à la qualité du lieu mais d'une malveillance évidente, anima les rangs du public. La seule personne qui s’exprime vraiment de la voix du peuple sans ombre et sans visage, de la voix que jadis les poètes prêtaient au chœur des tragédies.*

*Ce souffle hostile, Jean Veuillot l'a sans doute soulevé par sa propre personne. Son visage lourd, plat, son système de défense et surtout ses ricanements ambigus, ses rictus à demi dessinés, ce faux sourire nourri de suffisance et de niaiserie dont il avait accompagné aux instants les plus douloureux la plupart de ses répliques. Tout était fait pour exciter contre lui les plus défavorables sentiments.*

(LE QUOTIDIEN -12 mai 1947)

Je n'étais pas spécialement lâche. Je n'aurais pas pensé à écrire les lettres anonymes si le dégoût que j'avais de Stéphane n'avait pas été plus fort que les poncifs les plus classiques d'honneur, de dignité dont on m'avait gorgé. C'était rassurant, facile, de faire peur à si bon compte. La Résistance était elle-même une énorme masse anonyme où nous n'avions plus d'état-civil, où nos fausses cartes d'identité supprimaient jusqu'à notre existence médiocre de lycéens. La clandestinité était une vengeance collective, un pouvoir sans limites que nous ressentions. La vieille fille de province qui envoyait des lettres de menaces devait éprouver plus fortement cette joie de faire peur. La protection de l'ordre devenait chaque jour plus illusoire et cette petite satisfaction de la lettre anonyme me rassurait.

Je crois qu'au début le résultat fut atteint. Stéphane arriva surexcité, suant de peur, alertant tout le réseau, prétextant que son activité de renseignement l'exposait à des menaces constantes.

Les lettres se succédaient sans effet pratique. J'avais bien pensé aller faire éclater des grenades sous les fenêtres de Stéphane mais l'expédition se révéla trop compliquée. La situation se renversa à mon détriment. Stéphane se gonfla d'importance, joua les persécutés, disant d'un ton négligent : « Vous avez peut-être vos risques mais moi je m'expose bien davantage puisqu'on me vise personnellement. »

Il avait déménagé et obtenu de sa famille affolée une avance substantielle qui le rendait plus munificent que d'habitude. Il claquait son fric avec désinvolture. « Quand on ne sait pas ce que sera le lendemain, autant vivre du mieux possible. »

Philibert s'enferma avec Georges. Georges appelait ça recevoir les consignes du PC. Par la suite, Georges voulait bien nous préciser les directives ou plutôt ce que nous devions en savoir. Comme le soulignait Georges, c'est avec un minimum de hiérarchie qu'il est possible de maintenir la discipline dans la clandestinité.

Cette fois, la délibération paraissait plus longue que d'habitude.

Au bout d'une heure, Philibert, les poches bourrées de grenades, un revolver déformant son pantalon, apparut, l'air sombre. George suivait, gonflé d'importance et de mystère.

Après le départ de Philibert, Georges annonça : Réunion dans la pièce du bas.

« Mais Ted n'est pas là.

* Ça ne fait rien, c'est urgent. On le préviendra après. »

Cette pièce aux murs noircis avec la grande cheminée où nous faisions la cuisine nous servait de living-room, de salle des gardes et de pièce de réception.

« Voilà — Georges prenait le ton des proclamations sur le front des troupes — Philibert m'a longuement parlé de Stéphane.

— Ah.

— Stéphane est un agent double.

— Tiens, ça lui a pris brusquement.

— Nnnnon...

— D'où sors-tu ça ?

— Mais Philibert dit qu'il fréquente des officiers allemands ;

— Des officiers, c'est beaucoup dire ; le Major Hayer ; mais il est trop vieux pour être dangereux.

— Hayer est de la Gestapo.

— Ce que je trouve marrant c'est que brusquement Philibert s'inquiète en voyant Stéphane traîner avec un officier allemand. Aussitôt il lui colle une étiquette d'agent double.

— Philibert n'a pas dit que Stéphane était un agent double, admit Georges.

— Mais tu viens de le dire.

\_Moi, je conclus, objectivement un type de Résistance qui fréquente les Allemands, j'appelle cela un agent double.

* Un traître, fit Jacques. »

Bernard plaidait pour Stéphane à contrecœur, il ne l’aimait pas mais la position catégorique de Georges l'agaçait.

« Tu sais bien qu'il travailles pour l'IS.

— Tu les connais, toi, les types de l'IS ?

— Non.

— Tu vois bien. Objectivement, Stéphane est un salaud, un traître.» Georges était triomphant, sa démonstration venait à bout de Bernard. Il exploita son succès.

« C'est comme ses rapports ; tu en as vu la couleur, toi, de ses rapports ?

— Puisqu'il les transmet aux services secrets.

— Qui te dit que ce ne sont pas des rapports sur nous, sur ceux de la Gloire qu'il transmet aux Allemands ?

Georges fignolait ses accusations, les laissant sur le mode dubitatif.

« Tu es complètement fou ». L'indignation de Bernard n'était pas sincère. La cause de Stéphane était indéfendable. Stéphane nous obsédait et sa trahison possible ou imaginaire permettait de l'éliminer sans histoires. Georges voyait dans Stéphane un concurrent immédiat ; par sa faconde, son brio, son faux air d'aventurier, Stéphane surclassait la pauvre dialectique de Georges.

Trop de choses tournaient en moi, l'humiliation de la surprise-partie, Stéphane qui n'avait jamais eu de complet élimé, Stéphane qui avait de l'argent de poche, Stéphane qui avait des filles sans avoir besoin de connaître *Casti Connubii*, de s'imposer par un cercle littéraire. Ce prétexte de trahison était trop commode mais la tentation était trop belle.

Pour la forme j’appuyais mollement Bernard.

« Après tout, si Stéphane va avec les Allemands, il n'est pas sûr que ce soit pour nous dénoncer. »

Georges claironnait : « Tu trouves ? D'ailleurs, Philibert m'a remis une note au sujet de Stéphane. »

Georges farfouille dans sa serviette de cuir, une énorme sacoche noire avec une serrure que Georges fermait soigneusement chaque fois. Le fichier appartenait au mythe de Georges avec Péguy et les conciliabules de cadres.

Sûr de lui, Georges nous lut :

« Stéphane, alias Simon Vanier,

Né le 13 octobre 1923 à Paris-soir. Contacté fin 43 par Daniel

Milieu : riche

Père douteux, aurait travaillé pour les Allemands.

Activités : lâchers de tracts, liaisons

Observations : prétend travailler avec les services secrets, s'est refusé à plusieurs reprises à donner des précisions sur ses activités de renseignements.

Le 10 mai a été aperçu avec un officier allemand au Georges V.

Le 14 mai avait un rendez-vous au bar du Crillon avec des civils suspects. »

Philibert avait ajouté en marge : « 15 mai, perquisition à l’imprimerie Verbelen où *Gloire Éternelle* avait été tiré le mois précédent.

« C'est tout, fit Georges. C'est assez éloquent.

— Ce genre de rapprochements ne prouve rien, fit Bernard pourtant ébranlé. Et puis ce n'était pas la peine pour Philibert de traîner dans la famille de Stéphane. Si papa Stéphane a collaboré, pourquoi Philibert lui servait-il de caution pour la Résistance ?

— Il ne connaissait pas à l'époque les antécédents de la famille.

* Il n'avait qu'à se renseigner. »

La discussion devenait confuse. Bernard défendait une cause perdue. Georges claironnait « un traître, ça se descend ».

Bernard accusait surtout Philibert d'inconséquence. Georges répliquait que ça n'enlevait rien à la trahison probable de Stéphane. Le Petit Pierre n'intervenait pas. Je ne disais rien. Le jeu de Georges, sa manie de l'intrigue, son goût pour le roman policier, les codes, les fiches, la conspiration prenaient une allure malsaine.

A la fin Georges brusquement, nous demanda de décider si nous étions pour ou contre l'élimination de Stéphane. Personne ne demanda à Georges ce qu'il entendait par éliminer. Cela vous avait un petit air de dur qui nous enchantait. Il y avait une satisfaction, une certaine volupté à disposer de la vie des autres. Mes lettres de menaces m'apparaissaient comme un geste dérisoire, une velléité de vengeance puérile, sans issue. La mort de Stéphane supprimerait d'un coup cet obstacle que je pouvais éviter.

Il y a quelques mois je n'étais qu'un lycéen comme les autres, un gosse sans histoires, et brusquement la révélation de toutes mes possibilités dépassait la simple révolte, le dégoût instinctif que j'éprouvais pour Stéphane. J'avais suivi la filière des jeunesses catholiques, des ordres que nous donnaient les jeunes gens « bien » de la clandestinité. Brusquement on sollicitait mon avis pour régler le sort d'un autre gosse. Affolé devant cette nouvelle puissance, je réagissais par la torpeur. Les scrupules apparents de Bernard, le soin de cette mise en scène pouvaient nous tromper, Georges voulait la condamnation. Il interpréta notre silence, nos réticences et voulut conclure dans le sens de l'élimination. Il s'abrita derrière l'autorité de Philibert, trancha disant qu'après nos débats il en référerait au PC. Déjà Georges avait rayé tranquillement Stéphane du nombre des vivants.

*Varlot a repris sa déposition.*

*Il parle d'une voix douce, tout préoccupé de bien s'exprimer, de soigner sa phrase.*

*« Nous avions des affinités intellectuelles. Même penchant pour la littérature et la musique. Et puis est survenu Stéphane avec ses racontars. Veuillot ne voulait pas être en reste et commença lui aussi à se vanter d'exploits qu'il n'avait jamais réalisés. Cela devenait de plus en plus grandiose mais on ne faisait jamais rien. »*

*Le témoin parle du conseil de guerre, cette réunion où l'on pense qu'on parla de la mort de Stéphane.*

*« On n'a jamais parlé de le tuer, assure-t-il. On a dit seulement : on va le « balancer ». Cela voulait dire l'exclure de notre groupe mais rien de plus. »*

*Il assure qu'il n'a rien vu, rien su et que c'est par hasard qu'il fût mêlé au conseil de guerre. Il paraît un peu plus assuré.*

*Ce gosse perdu dans son uniforme fait pitié. L'assistance qui cherche dans ce procès tout ce qu'il peut y avoir de scandaleux, de sensationnel, de trouble, éprouve soudain une gêne devant cet enfant de dix-neuf ans (il avait tout juste seize ans au moment du crime) affolé par le tribunal, par la police, par toute cette ambiance de meurtre et de Résistance alors qu'il n'était préparé que pour jouer au gendarme et au voleur.*

*Personne ne saura jamais si Stéphane fut condamné à mort par ses camarades. Il est possible que, dans l'ambiance de panique dans laquelle vivaient ces jeunes bourgeois, l'équivoque soit restée dans l'esprit du groupe.*

*Pour accentuer cette impression de confusion, J. Varlot se lance alors dans une longue déclaration qui met en cause la DST. On est venu les chercher un matin à 7 heures 30, explique-t-il. On les a interrogés jusqu'à 10 heures du soir. On a employé la menace.*

*« Si nous ne consentions pas à donner mot pour mot ce qu'on voulait nous arracher on nous mettait alors sous le nez des mandats d’arrêt que l'on menaçait d'exécuter contre nous. Nous avions dix-sept ans, nous aurions consenti à n'importe quoi.*

*« Mais pourquoi avez vous répété vos déclarations devant le juge d'instruction ? », s'étonnent tour à tour le Président, le Procureur et la partie civile.*

*— La DST nous a seulement relâchés le soir à 22 heures. Ce fût d'ailleurs pour nous conduire aussitôt à Versailles chez le Juge d'instruction. A 2 heures du matin, nous étions encore dans son cabinet. Alors nous lui avons répété tout ce que l'on nous avait fait dire. »*

(LE GLOBE-15 mai 1947)

Ombre lourde et déformée, Ted raclait les pieds sur le macadam. Joséphine dans le sac de montagne, un colt à la ceinture, il prenait des allures peu rassurantes d'oustachi. A quelques mètres de là, Valentin, Nounourse et Julot le Frisé, silhouettes noires sur l’échappée de la route, avançaient tranquillement l'air détaché. Valentin, trapu, engoncé dans son blouson américain, prenait ses aises au milieu de la route, aussi naturellement que s'il était au Bois de Boulogne. Nounourse discutait l'affaire sous un angle technique : « Après le virage ils réduiront la vitesse mais ils n'auront aucune chance de pouvoir réagir rapidement

* Peut-être, mais s’ils vont vite, ils auront plus de défense. »

Un peu inquiet, Ted rejoignit le trio.

« Vous ne pourriez pas discuter de cela plus loin ?

— Au point où nous en sommes, pincés pour pincés autant se bagarrer sérieusement.

* Quand même, faisait Ted, vous pourriez faire gaffe. »

Valentin prenait les choses au sérieux mais répugnait aux précautions inutiles une fois embarqué. Le danger n'existait plus à partir du moment où le rythme de l'action était trop rapide pour s'attarder à des détails d’exécution. Sa prudence faisait place à une audace qui lui avait permis d'éviter des réactions brutales, rapides et sanglantes des Allemands. Une belle technique n'était possible que s'il ne s'encombrait pas d'éléments inutiles, faibles ou hésitants. Cette nuit, Ted et moi n'étions destinés qu'à une initiation sommaire. Valentin nous avait déjà fait de l’instruction théorique: « le tronc d’arbre en travers de la route, la tranchée, le sable qu'on dispose de façon à faire croire que la route continue. Tous les procédés ont leurs avantages mais le câble est plus sûr, le plus facile, le plus rapide aussi. »

Un moteur pétaradait derrière nous.

« Planquez-vous, ne tirez que si je commence, ne gaspillez pas les grenades »

 S'adressant à Ted et moi Valentin ajouta : « Ne vous affolez pas, suivez Julot et Nounourse. »

 Le bruit de moteur enflait rapidement.

Deux raies de lumière apparurent en haut de la côte, révélant les arbres et les feuillages d'un vert brutal de technicolor. La voiture nous dépassa. Personne n'avait bougé. Vrombissant régulièrement elle s'enfonça dans la nuit.

Nous nous décollions de la terre avec laquelle nous faisions corps. Le temps était doux, sans un souffle de vent. Les feuilles humides du sol ne formaient plus qu'un épais tapis spongieux, doux, un peu écœurant dans lequel nous nous enfoncions.

Par prudence Valentin reprit un chemin de terre coupant les virages de la route.

L’exaltation du départ était tombée. J'avais eu peur d'attaquer avec la même intensité que j'avais désiré participer à ce raid de durs. La première alerte m'avait refroidi en me rendant plus sensible le danger. Machinalement j’évaluais les possibilités de fuite ; en fonçant droit devant moi je pourrais suffisamment distancer les Allemands pour qu'après les premières recherches ils renoncent à la poursuite. Surtout, ne pas être blessés, laisser tomber les armes, le sac de plastic, mais foutre le camp le plus vite possible. J'étais moins saisi par le calme et la durée des choses que par ce lent pourrissement de la terre et des feuilles. L'éternel recommencement me paraissait une farce aussi sinistre que celle de ma mort et de la mort des autres. Charogne malodorante sans espoir de lendemain, sans espoir de survie.

Ma révolte avait fait place à une fatigue pesante. Il s'agissait bien de résistance.

Coupant à travers bois nous distinguions à peine le sentier. Je marchais d'un pas lourd, mécanique, barbotant dans les flaques d'eau noire ; je faisais gicler l'eau jusqu'aux genoux. Toujours cette odeur de feuille écœurante, lancinante comme un parfum. La nuit n'était plus calme mais menace sournoise et constante. Seul devant moi le dos des autres sur le chemin avait une présence amicale et rassurante.

Je me sentis perdu comme dans mes cauchemars de gosse lorsque je traînais longtemps de nuit dans des bois interminables, seul, sans défense. Des images d’Épinal m'obsédaient. Un traîneau partait dans la neige alors qu'un troupeau de loups hurlait à la mort, « dévorés par les loups. »

Pendant ce temps-là Stéphane était au chaud dans son appartement confortable. Ma mère rafistolait des habits sous la protection du mobilier Henri II. J'en aurais pleuré.

Il était trop tard. Mes sursauts de révolte étaient plus forts que mon laisser-aller.

Nous retombions sur la route. Julot s'affairait autour d'un tronc d'arbre, attachant soigneusement à un mètre du sol une des extrémités du câble que Valentin avait transporté. Valentin traînait le câble de l'autre côté de la route, laissant suffisamment de jeu pour ne le tendre qu'au dernier moment. Arrimé sur un autre tronc, le câble pendait lâche.

Les minutes traînaient interminablement. Aux aguets, nous devions attendre que Valentin prenne l'initiative.

Le bruit particulier de deux motos allemandes pétaradant sur la route monta jusqu'à nous. Les motos se rapprochaient rapidement. La peur et la fatigue disparurent.

Petites lumières perdues, dérisoires, les motos s'engloutissaient dans la masse de la forêt.

De l'autre côté ils remuèrent précipitamment avec des jurons étouffés. Le câble se tendit brutalement. Nounourse arma son colt, j'enlevais le cran de sûreté de Joséphine. Grisées par la vitesse, les motos allemandes fonçaient délibérément. Ils ne virent le reflet métallique dans la lumière de leurs phares à moitié aveuglés qu'au moment où ils furent dessus. L'une des motos, légèrement en avant, lancée à toute vitesse fit un bond stupéfiant. Le moteur s'emballa, envahissant la nuit de son vacarme. Le deuxième motard donna un coup de frein désespéré et tamponna la masse ferrailleuse du premier ; le moteur s'arrêta brusquement.

Nous étions déjà sur la route. Les motos ne formaient plus qu'un enchevêtrement de pneus éclatés, de roues tordues. Une large flaque d'essence coulait dans le fossé. Un des Allemands gisait inerte, tué sur le coup. L'autre, ahuri, empêtré dans son imperméable, son fusil, ses grenades, geignait doucement, jargonnant dans sa langue. Nounourse s'approcha calmement, presque amicalement ; il visa la tête du motard, tira.

Valentin, soigneusement, dépêtrait le câble, le récupérait pour une autre fois. Les autres prenaient les armes et les imperméables.

La bouillie sanglante, les morceaux de cervelle, filaments blanchâtres dispersaient sur la route me soulevaient le cœur.

\*\*\*\*\*\*

« Vous prenez deux à trois paquets de farine Heudebert, une grande marmite à feu doux. Vous délayez doucement la farine dans l'eau ou — privilège des chefs— la farine dans le lait. »

Bernard prenait l'air gourmet et secret du Docteur Pomiane.

« L'important n'est pas le délayage mais la cuisson. Quand votre farine Heudebert est assez liquide, alors intervient la phase critique de l'opération. Un bon béton ne peut prétendre à ce qualificatif que lorsque la cuiller peut se tenir droite dans la farine. Certains apprentis arrivent à ce résultat mais en laissant grésiller les bords ou en laissant se former des grumeaux... »

Je ne dirais pas que le béton était notre aliment de base mais il restait notre plat préféré. Dans les grandes circonstances nous fignolions un béton d'honneur saupoudré de sucre cristallisé. Le béton était lourd et indigeste mais il permettait d'oublier les biftecks et les pommes de terre sautées. Les cartes de matières grasses étaient devenues inutilisables, les épiciers dissimulant leurs stocks. Le pain manquait mais il était possible d'acheter avec nos fausses cartes des quantités de gros pain et de toucher cette fameuse farine Heudebert, élément de base du béton.

\*\*\*\*\*

L'immeuble fut facile à trouver.

Dans le vestibule une grande plaque émaillée indiquait : BLAISOT, Assurances, quatrième étage.

La description du Petit Pierre était claire.

L'ascenseur ne marchait pas. Au quatrième, derrière une vie dépolie la même raison sociale se répétait. La porte déclencha un timbre et une dame d'une quarantaine d'années, neutre, engoncée dans une blouse noire, s'informa.

« C'est pour une police ?

* Une police ?...Un peu interloqué, je n'y étais pas.

« Une police d’assurances ?

— Non, c'est personnel. C'est pour M. Blaisot.

— M. Blaisot ne reçoit que sur rendez-vous.

* Voulez-vous dire que c'est de la part de son fils ?

La dame s'étonna : « Mais vous n'êtes pas le fils de M. Blaisot. »

Je m’impatientais, furieux d'être embarqué dans des explications. «  Voulez-vous lui dire que je viens rechercher la réponse à la lettre de son fils. »

La dame voulut ajouter quelque chose, se ravisa, me fit asseoir dans une petite salle, où, entre des casiers poussiéreux, une petite pendule noire donnait une note moins administrative.

Au bout d'un moment, la dame reparut, embarrassée.

« Il n'y a pas de réponse à la lettre de son fils ».

Je répétais, stupéfait: « Pas de réponse ?

* Non, fit la dame catégorique. La sortie est par ici.

Tout était étrange dans cette histoire du Petit Pierre. Il avait été « contacté » par une autre organisation et je ne sais comment il avait été mis en rapport avec Georges. Pour lui, il n'y avait pas de problème. Son père mou et lointain, sa mère hautaine et autoritaire n'auraient jamais accepté l'idée même de la clandestinité. Leur fils était un enfant normal, élève moyen mais sans histoires, participant normalement aux réunions de famille, tenant sa place honnêtement.

Alors, progressivement, le Petit Pierre s'était ménagé sa vie à lui. En dehors de ses frères et sœurs trop jeunes, des copains trop extérieurs, il avait joué le risque, montant progressivement au jeu le plus dangereux. Il avait accepté l'ordre de départ dans l'espoir d'être délivré de son isolement. Le matin il avait pris normalement son petit déjeuner, puis était descendu de sa chambre avec son matériel de camping, prévenant par un mot très sec, très calme ses parents de son départ, sans explications superflues car il savait qu'il n'aurait pas d'explications à donner.

Petit à petit il avait senti la vanité de notre agitation ; malgré notre amitié extérieure il n'avait pu s'assimiler. Revenant sur la beauté du geste, sur cette rupture totale qu'il avait d'abord acceptée froidement, il écrivit à son père. Je ne sais exactement ce qu'il lui demandait mais il est probable qu'il proposait au moins à sa famille de reconnaître le fait accompli. La lettre prévoyait une reprise du dialogue, indiquant qu'on viendrait chercher la réponse.

Le Petit Pierre indéchiffrable, le plus conscient de nous tous, qui avait osé partir et « s'engager totalement » comme aurait dit Fromont. Son goût du risque un peu forcé, presque malsain, non pas le risque inconscient comme chez Jacques mais le risque calculé. Après la débâcle de Vaudremont, Valentin nous avait demandé d'aller voir là-bas ce qui se passait ; spontanément, bien avant que nous ayons réagi, le Petit Pierre s'était proposé pour partir.

Il restait isolé au milieu de nous. Il participait extérieurement, il plaisantait avec nous. En fait, jamais nous n'avions pu l'élucider sérieusement. Plus jeune que nous, plus concentré, le refus de ses parents le rejeta dans son isolement.

Après, ils chialeraient s'il était tué et on mettrait sa photo sur la cheminée entre la pendule Louis XVI et les candélabres pour que dans les réunions mondaines on puisse pousser des soupirs sur le cher disparu, un enfant si tendre, si aimant, si serviable aussi...

Ce qui choquait la mère du Petit Pierre c'est que délibérément son fils avait osé rompre avec les bons usages. Si le Petit Pierre, après la Libération, s'était engagé dans l'armée, ça l'aurait posée dans les salons. Mais se mêler à ces vagabonds, à des bolcheviques qui ne respectaient rien, c'était un défi à toute l'éducation qu'elle s'était acharnée à donner à son fils. Lui avoir appris à jouer du piano pour qu'il en arrive à leur faire « ça ».

Le père, mou, faible, enfoncé dans le prétexte de ses affaires ne comprendrait jamais que c'était le spectacle quotidien de sa faiblesse, de ses abandons qui amena le Petit Pierre à une rupture aussi totale.

Il n'était plus temps.

Le silence de la famille à la lettre de l'enfant prodige n'était qu'une bêtise supplémentaire, gratuite, absurde. Une lettre n'aurait rien résolu.

Perdu pour perdu, le Petit Pierre allait s'identifier avec son personnage jusqu'au bout.

Ludovic pénétra dans la cour, l'air abruti et un peu hagard ; Il se précipité sur moi :

« Où est Valentin ?

— Je ne sais pas. Au camp, je pense.

— Faut que je monte tout de suite. Depuis ce matin les Allemands attaquent le camp de Pierre le Grand à Vaudremont. »

Jacques partit en vélo chercher Valentin. Il fut possible de reconstituer l'affaire.

Depuis quelque temps Pierre le Grand avait constitué un camp d’entraînement à quelques kilomètres de Persan-Beaumont. Devant l'indifférence apparente des Allemands de l'Isle-Adam, les types avaient commencé à y aller franchement : coups de main, attaques isolées, vérification des papiers des civils circulant sur les routes départementales auxquels étaient remis des laisser-passer avec la croix de Lorraine ; ça faisait Vercors, maquis bien organisé qui tranchait avec nos attaques timides, notre clandestinité craintive. Des scènes violentes avaient d'ailleurs opposé Pierre le Grand à Valentin, le premier reprochant à l'autre son attitude d’expectative, l'accusant de lâcheté lui enjoignant en tant que chef départemental de passer à l'action.

Et puis brusquement, ce matin à l'aube, des camions s'étaient arrêtés au bas du plateau où était installé le camp de Pierre le Grand. Méthodiquement, les Allemands avaient commencé à s'infiltrer dans les chemins creux, débordant le système de défense. Pierre le Grand n'avait pu décrocher. Ludovic avait été l'un des derniers à pouvoir traverser les formations allemandes qui, progressivement, se refermaient sur les trente types du camp d'entraînement.

Les groupes les plus gonflés, les jeunes les plus audacieux, Pierre le Grand étaient encerclés.

Ludovic suppliait Valentin.

« Il faut alerter tous les gars, qu'on opère des opérations de diversion sur l'arrière des Allemands qui réduiront leur pression. »

Pierre le Grand avait donné l'ordre à Valentin de barrer toutes les routes, de multiplier les embuscades. Affolés par la multiplicité des attaques, les Allemands préféreraient se retirer plutôt que de se lancer dans l’inconnu.

Valentin triomphait.

« Les cons ...Il peut être fier de lui Pierre le Grand ; pour les massacres il est bon. Et puis maintenant, parce qu'il est dans la merde, il veut y entraîner les autres. Je ne suis pas fou. Je ne vais pas, pour ses beaux yeux, attirer les Allemands sur mes groupes. Si je peux compter sur cent types, c'est un maximum. Cent types dont la moitié ne sont pas armés et dont les deux tiers ne savent pas se servir correctement d'une arme. Que veut-il que je fasse ? Les renforts allemands vont arriver pour la curée.

« Salauds, répétait Ludovic, des larmes dans la voix, salauds ; vous planquer, c'est tout ce que vous cherchez. Il vous faut peut-être l'obscurité pour attaquer. Ils s'en foutent pas mal, les Allemands. »

Valentin secouait Ludovic.

« Mais comprends petit con ! Cesse de te monter la tête. Les Anglais sont à Cherbourg mais les Allemands sont à l'Isle-Adam. Je ne peux lancer mes gars que lorsque les Alliés seront à trente kilomètres, pas quand ils se trouvent à cinq cent kilomètres. »

Pierre le Grand, blessé, a été récupéré par les gendarmes français à l'hôpital de Pontoise.

Une dizaine de types ont pu se faufiler au milieu des groupes allemands, douze autres ont été faits prisonniers, emmenés à l'Isle-Adam, fusillés le matin suivant après avoir été préparés, matraqués dans les caves de la mairie. Ils furent achevés par petits groupes.

Les Allemands étaient de braves soldats, des types qui devaient être tranquilles et doux chez eux. On leur avait appris à céder leur place dans le métro, on les avait trimballés en camion dans Paris pour leur montrer la Tour Eiffel et le Sacré-Cœur.

Dans le fond ils n'étaient pas méchants mais le mot de « partisan » les affolait. Et puis l'ordre c'était l'ordre.

Les Allemands ont complètement oublié de demander aux hommes de Pierre le Grand s'ils avaient des brassards FFI et devaient être considérés comme des soldats réguliers.

***Le 23 juin, à la suite d'une dénonciation, l'ennemi a attaqué un de nos camps d’instruction. A trente contre mille nos hommes se sont battus jusqu'à l'épuisement de leurs munitions, accumulant les marques de bravoure.***

***Trois groupes de FTP soutinrent vaillamment l'action de nos hommes complètement encerclés. Après un combat qui ne dura pas moins de 36 heures, les nôtres parvinrent à se dégager.***

***La vaillance des nôtres fut à l’égal de leurs prouesses antérieures. Un de nos hommes, après avoir caché sa mitraillette, tua deux Allemands au couteau. Certains des groupes traversèrent des villages, fusil mitrailleur à l'épaule.***

***Les Allemands, tant en morts qu'en blessés, laissèrent 50 hommes sur le terrain, dont un colonel et un capitaine tués.***

***Sept des nôtres, tant MLN que FTP tombèrent morts sur le terrain, tandis que vingt, la plupart blessés, furent faits prisonniers. Onze de ceux-ci furent achevés le lendemain à L'Isle-Adam avec une cruauté de barbares.***

***Nos morts sont en train d’être vengés.***

***Nos opérations de harcèlement ont continué sur l'ensemble de la Seine et Oise. A Prairiel, des attaques de nuit ont semé la panique chez l’occupant.***

***Près d'Enghien, la ligne de haute tension de la Compagnie Nord-Lumière dirigée directement vers l'Allemagne a été coupée de cinq cent mètres par un sabotage provoqué par l'explosion d'un transformateur.***

***L'ennemi continuera à éprouver la violence de notre action sans que les menaces et les tortures fléchissent notre détermination dans la victoire.***

**(CEUX DE LA GLOIRE -juillet 1944)**

*Le ciel a dû se couvrir brusquement car il a fallu allumer.*

*Éclairés en dessous par de petites lampes vertes, les juges engoncés dans leur robe noire prenaient l'allure irréelle de personnages de cire, disposés pour le jeu de massacre.*

*Le temps était lourd et les jurés se tournaient sur leur chaise, impatientés par cette séance qui n'en finissait pas.*

*Je me sentais pesant, mal dans ma peau au milieu des gens déçus par mon attitude.*

*Le défilé des témoins traînait dans l'indifférence. Tous ceux que j'avais connus déposaient gauchement, répétant des phrases banales, inutiles. Ils ne correspondaient plus au souvenir qu'ils m'avaient laissé. Repris par leur vie, ils projetaient leur petite personnalité médiocre sur ce que le Président qualifiait de « malheureuse affaire ». Je découvrais avec stupéfaction que ni les jurés, ni le Président, ni les autres ne réaliseraient jamais ce qu'avait pu être l'énormité de l'été 44. Ils rétrécissaient tout avec leurs témoignages contradictoires, leur bonne volonté maladroite, à vouloir à chaque fois expliquer mon cas par des déductions simples et logiques. Ils faussaient tout en reprenant les faits de leur point de vue qui n'avait plus aucun rapport avec l'épanouissement de mon adolescence.*

*Progressivement, j'ai renoncé à réagir. Mon comportement brillant et malheureux du premier jour a fait place à un découragement et une apathie que je ne cherchais plus à surmonter.*

\*\*\*\*\*

*Quand le Président a appelé Pierre Fromentin, je n'ai pas réalisé tout de suite qu'il s'agissait de Pierre le Grand.*

*Je l'ai reconnu après. Son costume bleu était défraîchi. Il était mal rasé, un peu sale, l'air étrange. Il a commencé sa déposition avec la même voix rauque qu'il prenait pour ses appels devant le front des troupes.*

*« Monsieur le Président, il est nécessaire que je rappelle — c'est un devoir envers mes camarades tombés à l'ennemi — la principale faiblesse de la Résistance et en même temps sa grandeur : la mentalité de révoltés de beaucoup de mes gars du maquis. Nous étions des rebelles, nous sommes restés des rebelles. »*

*Puis, se tournant vers moi :*

*« Toi, Veuillot, comme moi. »*

*Brusquement, je me suis senti vidé, tiré en arrière. C'était le seul qui dans cette salle parlait comme j'avais pensé qu'on aurait dû parler. Cramponné à l'immense révélation de l'été 44, Pierre le Grand en était resté là. Je restais pétrifié, repris par le charme.*

*« Il est bien évident que nous avons eu tort, nous les rebelles, de ne pas nous opposer avec assez d'énergie à cette marée de boue qui a corrompu les plus purs défenseurs de la liberté. Veuillot fut parmi les purs, lui qui, avec ses camarades de combat, a eu toutes les audaces dans la nuit de l'oppression ; une fois au grand jour, il perdit le contrôle de lui-même, resta ébloui, désadapté. »*

*Dans la salle, ils ne pouvaient pas savoir. Ils chuchotaient entre eux, sensibles au ridicule des morceaux de bravoure de Pierre le Grand. Moi je comprenais. C'est parce qu'il était grotesque, parce qu'il n'avait pas de pli à son pantalon, parce qu'il avait une barbe de deux jours qu'il ne verrait jamais le bout du tunnel. Éternellement déçu, aigri, il se heurterait aux gens en place qui seraient progressivement plus distants, plus fermés. Ils oublieraient ses états de service, ses décorations, lui prodigueraient des conseils d'apaisement.*

*Le Président tortillait son crayon, agacé, ennuyé par les discours de Pierre le Grand.*

*Bien lancé, il continuait imperturbable :*

*« Charles de Gaulle, chef rebelle, et vous les Compagnons de la Libération, René Pleven, qui semblez tellement près de nous et qui avez montré la voie de l'Union, Provincial des Carmes, Amiral d'Argenlieu, Philippe de Hautecloque, Général Leclerc, héros de Bir-Hakeim, Général Koenig, Général de Larminat, c'est vous qui , écartant les misérables ou les incapables qui vous entourent et vous déshonorent, passionnément unis avec la Résistance qui elle aussi devra se purifier, ferez la révolution.*

*« Sentez autour de vous ce désir infini de pureté, cette ferveur qui furent la raison de notre lutte, cet amour plus fort que la mort ! «*

*La salle rigolait franchement.*

*Le Président tapota sur son bureau, impatient puis sévère.*

*« Je n'admettrai pas qu'on se moque de ceux qui ont fait à la patrie le sacrifice suprême ! Au moindre incident, je fais évacuer la salle. »*

*Puis, compréhensif, s'adressant à Pierre le Grand décontenancé :*

*« Monsieur Fromentin, nous sommes beaucoup ici qui connaissons votre courage. Je crains cependant que vous mêliez des considérations politiques à un triste fait-divers. Je comprends votre inquiétude. » — condescendant — « Je la partage d'ailleurs. J'aimerais seulement que vous en veniez au fait, que vous nous parliez de Veuillot que vous avez eu sous vos ordres.*

*Pierre le Grand se passa la main dans les cheveux, hésita :*

*« Mais, Monsieur le Président, justement j'essayais de vous expliquer.*

— *Je sais, mon ami, je sais. »*

*Très à l'aise, le Président l’interrompait, ayant repris l'avantage. Pierre le Grand sentit qu'il y avait quelque chose de fêlé. Il fut généreux, forçant la note, vantant son héroïsme, ne trouvant plus que des mots de réunion publique quand il aurait été si simple de parler des jours monotones enfouis dans la peur.*

*Repris par la salle, par la vie moyenne qu'il devait vivre maintenant, Pierre le Grand tournait en rond dans mon cas, cherchant lui aussi l'explication logique.*

*« J'aurais dû essayer de le comprendre, Monsieur le Président. J'étais son chef et**celui qui a le sens des responsabilités devant ses hommes doit rester à leur portée. Harcelé par les Allemands, je ne pouvais m'occuper de chacun de mes gars. Ils étaient livrés à eux-mêmes comme des gosses, Monsieur le Président, comme des scouts qui auraient perdu leur guide spirituel. »*

*Trop généreux, il entassait les lieux communs. Personne n'était dupe de son désarroi ; pour la première fois je sentais le vide effrayant de Pierre le Grand et en même temps le désir immense qu'il avait de me sauver.*

*S'il avait été tué, son souvenir aurait été transfiguré. Comme la mort de Ted, comme la mort de Beaudricourt, bien réelles, bien médiocres... Il ne comprenait même plus que sa présence me faisait mal.*

***\*\*\*\*\****

Pataugeant dans la boue, Ted se mit à réciter pour se donner du cœur au ventre : Nom de Dieu fit la comtesse en mettant la main droite dans la braguette du duc...

Bernard enchaîna : « Attiré, le comte posa son râtelier avec un bruit sec et métallique sur le coin gauche du piano.

— Jacques, sors ! », fis-je machinalement pour rester fidèle au rite.

Une douce rigolade nous secoua. Il fallait pourtant de la bonne volonté. Une sale petite pluie fine s’était mise à tomber depuis le début de l'après-midi et, lourdement chargés des *tommy-guns*, nous glissions en maugréant dans le petit chemin forestier menant à la Pierre Turquoise.

« Tu parles d'un bordel. J'aimais bien Valentin mais pour une fois que je m'étais mis Régence la flotte ne nous lâche plus. »

Enfoncé sous son poncho de cycliste, Ted se vantait un peu en qualifiant son costume de Régence. Sa chemise était tout juste propre, son short mal recousu, sa gueule fraîchement débroussaillée.

Georges avait esquivé la corvée et nous avait envoyé planquer les armes.

Les bois étaient calmes et les types en civil qui tournaient autour du Moulin n'avaient pas réapparu.

« Laissons ce chemin et coupons à travers bois. »

Ted s'enfonça le premier, les branches nous fouettaient le visage. Maladroits, nous ne pouvions éviter les orties trop hautes.

« Où les planque-t-on, se demanda Bernard.

— Le mieux est de retrouver la petite grotte où nous avons dormi. C'est abrité, peu fréquenté, facile à retrouver. »

Remontant à flanc de coteau, Ted dégageait les ronces. Le jour était incertain, la lumière glauque d'un jaune sale rendait encore plus lugubre le décor noyé sous la pluie.

« J'en ai marre.

* Ne nous emmerde pas avec ses états d'âme. »

Ted reprit : « Comme dirait Tolstoï, rien ne vaut l'amour bien fait sur un canapé.

— Tu mélanges, fit Bernard, c'est de Victor Hugo.

* Victor Hugo de mon cul, c'est de Tolstoï. »

Le rite nous reprit un instant. Le jargon étudiant et les plaisanteries des Beaux-Arts de Ted étaient notre langage. Régence, bordel, les « comme dirait Victor Hugo, rien n'est plus pur que le fond de mon cœur » étaient une sorte de code bien à nous, un langage chiffré dont nous connaissions seuls la clé. La contagion avait pourtant gagné le groupe Beaudricourt qui nous sortait froidement nos pseudo-citations de Shakespeare et de Tolstoï.

Je marchais péniblement, attentif à ne pas glisser sur les herbes mouillées. Le froid humide tombait sur nos épaules, empêtrés que nous étions avec les *tommy-guns* ; Ted se repérait mal : « Il me semble que c'est plutôt par là. Et cette vache d'étoile polaire qui n'est pas là. Pourtant Pierre le Grand était formel. »

On erra pendant quelque temps. Nous étions trop las pour songer à nous cacher, à nous fondre dans le décor. Ted retrouva le chemin et nous ramena à l'entrée de la grotte. Mes chaussures ne tenaient pas le coup : mes pieds nageaient dans un liquide froid, pénible. Si ma mère me voyait, elle qui s'affolait dès que mes chaussures prenaient l'eau.

« Que fait-on ?

— Pas trente-six solutions. Enveloppons les *tommy-guns* dans nos ponchos et enfouissons-le tout sous les gravats.

* Mais qu'est-ce qu'on mettra pour rentrer ? »

Je râlais à la pensée de marcher grelottant sous la pluie qui continuait désespérément.

« Rien.

— On va attraper un rhume.

* Tant pis. Ce sera pour la patrie, Jeanne d'Arc et les éternels principes. »

Pour les mêmes principes, il fallut coltiner des pierres. Petit, court et musclé, Ted avait une certaine aisance dans ce travail de terrassier. Gauches, peu athlétiques, Bernard et moi suions à grosses gouttes en charriant maladroitement les blocs de grès friable qui nous paraissait anormalement lourds. Au bout d'une heure, les *tommy-gun*s étaient enterrés.

Épuisés, nous restions à l'entrée de la grotte, confondus dans le même désarroi.

« Ça finira jamais ce temps de putain.

— Les Allemands sont aussi emmerdés que nous. C'est la seule consolation.

* Ils ont des bottes, eux au moins. »

Ted alluma une cigarette. « Vous, vous regagnez Paris. La bagarre sera peut-être moins vaine qu'ici. »

Ted nous regarda, l'air dur, un peu satisfait : « Vous en bavez, hein? »

Bernard se rebiffa : « Y a pas de quoi être fier, tu sais. En baver pour en baver, ça ne m'a jamais paru une condition enviable. Tu raisonnes comme mon père. Il me dit toujours : à dix-huit ans, il faut manger de la vache enragée ; plus tard tu me remercieras.

Le remercier ? Je ne sais pas ce que je penserai quand j'aurai quarante ans mais tu peux être sûr que je n'ai pas rompu avec la famille de gaîté de cœur.

— Je te demande pardon. Moi, mon père a toujours été chic pour moi. Ce n'est pas un esprit génial mais il m'a fait confiance. Ma mère me consolait quand j'étais môme. En Corse, c'était magnifique. Je traînais des journées et des journées dans la nature et personne ne me disait rien. »

Ils discutaient maintenant comme des copains. Quand elle n'écoutait pas la radio, ma mère me traînait le dimanche chez de vagues cousines emmerdantes dont le salon suait l'ennui. Les fauteuils avaient des housses qu'on enlevait seulement pour le premier janvier. J'avais toujours un col trop petit et des gants. On me donnait une praline moisie que je suçotais par politesse pour la remettre dans la boite dès que ma mère et les cousines avaient le dos tourné.

Mon départ n'avait pas été aussi tumultueux que celui de Bernard. J'étais parti crispé, exaspéré, sans vouloir réfléchir, sans vouloir justifier quoi que ce soit. J'avais eu peur de raisonner, peur de céder, sachant que si je ne partais pas pour la Résistance je ne partirais jamais plus. Je craignais trop ma faiblesse pour céder.

Allongé sur le rebord de la grotte, Ted regardait la nuit pensivement.

« Je sais que pour moi ce fut plus facile. Mes parents ne m'ont pas demandé d'explications. Mon départ a été aussi naturel que si j'avais annoncé mon mariage ou une bêtise de gosse.

— Peut-être est-ce parce que tu es plus vieux que nous.

— Oh, ce n'est pas parce que j'ai trois ou quatre ans de plus. Georges part aussi avec la bénédiction de sa famille.

— Sa famille fait de la Résistance comme une chose normale, quotidienne, sans histoire.

— Non, ce n'est pas une question de faire de la Résistance. Ils font de la Résistance comme ils feraient n'importe quoi. C'est quelque chose de banal, de normal dans la famille. D'ailleurs, Jacques n'a pas une famille héroïque et il part tout de même sans histoires.

— Si son père avait froncé les sourcils il n'aurait pas bougé.

— C'est possible.

— Son père l'a envoyé défendre l'honneur de la France comme lui l'avait défendu à la bataille de la Marne.

— Je me fous de ses motifs. Je sais simplement que lui peut se bagarrer avec la famille dans le dos. C'est plus facile. »

Surpris moi-même de mon âpreté, je me tus brusquement.

Et puis que dire ? Nous étions trois gosses perdus dans la nuit. Vivre, solliciter la bénédiction avant le grand départ, tout cela restait du domaine de la Comtesse de Ségur, les bons enfants, le bon petit diable, le mauvais génie. C'était plus simple de rester bien au chaud dans ses souvenirs d'enfance.

Après l'affaire de Vaudremont le climat a brusquement changé. Nous avions beau éviter les routes, monter les gardes de nuit, de drôles de types en salopette tournaient autour du moulin.

Georges était parti avec le petit Pierre jusqu'à Maffliers. Comme dans les grandes circonstances, Jacques se débattait avec ses rustines, sa chambre à air toujours aussi mystérieusement dégonflée.

Nous le laissions derrière nous. Ted, Bernard et moi emportions Joséphine, le ravitaillement, les grenades et nos sacs de montagne bourrés à craquer.

Ted ne se sentait plus.

« Événement sensationnel. Mieux que la retraite des dix mille. Remarquez, Mesdames et Messieurs, pour la première fois dans l'histoire, la génération qui n'a pas connu la défaite, qui n'a pas connu la honte de l'armistice doit glorieusement lâcher pied dans un combat inégal.

Nos ancêtres ont pu faire la course à pied des Ardennes aux Pyrénées, plus modestes, nous nous contentons de filer de Prairiel à Maffliers. Évidemment, nous ne sommes pas battus, nous les invaincus, les durs de la clandestinité. Écrasés sous le nombre nous cédons le terrain pied à pied dans une retraite minutieusement préparée à l'avance.

* Ta gueule », fit Bernard ulcéré.

Sur la Nationale I nous avions croisé les deux types aux allures suspectes qui traînaient autour du camp de Valentin et du moulin de Béhu. Ils nous avaient regardés passer avec indifférence.

*\*\*\*\*\**

*Les pères ne savent pas grand-chose dans cette affaire. Le père de Varlot est apparu sous l'aspect d'un homme court, sanguin, le teint couperosé. Il voulut lui aussi donner son interprétation de l'affaire.*

*« C'étaient des gamins, Monsieur le Président ! Si j'avais su que derrière toute cette panoplie patriotique, il y avait des histoires sordides, de fric, d'exaltation de gosse, je lui aurai donné une volée à Joseph et tout aurait été dit.*

*C'était un bon petit. Il faisait toujours des confidences à sa mère. Bien élevé avec ça. Ah, je l'avais éduqué ! Jamais un mot plus haut que l'autre. Je l'avais habitué à filer doux, Monsieur le Président. »*

*Sa déposition continue sur ce ton sans que le Président intervienne. Brusquement le témoin quitte le ton monocorde qu'il avait adopté jusqu'à maintenant et en arrive à ceux qui ont sali l'honneur de familles irréprochables. Il éclate en reproches contre ceux qui ont gonflé cette affaire. Il a la bouche mauvaise et le poing menaçant en regardant le banc de la presse mais lui pour sa part ne sait rien de ce qu'il appelle « ce grand malheur ».*

*« Tout ce qu'on m'a dit c'est qu'il fallait se battre contre les Allemands et pour cela, Monsieur le Président, depuis le Chemin des Dames, j'ai toujours répondu présent. »*

(LE GLOBE – 13 mai 1947)

Le Commandant Meursault qui nous hébergeait à Maffliers était d'un style nouveau.

Légionnaire en retraite, le teint cuit et la moustache broussailleuse, il en était resté à la ligne bleue des Vosges, aux pèlerinages à la statue de Strasbourg et aux combats dans le bled contre les Salopards.

Il hébergeait avec nous l'Armée Française de demain.

« Alors mon petit, faisait-il à Ted, vous en avez bousillé beaucoup de Boches ?

— Euh...

— Vous verrez ça quand les Alliés seront là avec leurs tanks et leur artillerie. Ils ne résisteront pas longtemps, ces salopards. Ils foutront le camp comme des lapins. Vous vous engagerez dans l'Armée Française et vous leur flanquerez une de ces tripotées... Seulement, cette fois, il ne faudra plus s'arrêter au Rhin.

Ah, si on avait écouté Foch les troupes françaises auraient défilé sous la porte de Brandebourg. Ce sont ces salopards de parlementaires et les Anglais qui nous ont mis là où nous sommes. »

Le Commandant Meursault se retrouvait avec Jacques dans les perspectives militaires et longuement, dans le sable des allées du jardin, il mijotait des mouvements tournants qui auraient déjà permis à Eisenhower d'enfoncer le centre, de déborder les ailes, de réaliser des avancées foudroyantes sur les arrières de l'Allemand.

Meursault en était resté aux marches harassantes sous le soleil, aux effets de fantasia. Il ignorait froidement les attaques de chars et les bombardements en piqué.

\*\*\*\*\*

Nous avions repris nos tours de garde et nous attendions les ordres de Valentin.

Je traînais le soir avec Ted qui prenait la première veille. Passant du lycée à la Résistance, du scoutisme à la clandestinité, nous n'avions connu ni les petits matins frais ni les bistrots dans la vapeur chaude du percolateur, ni les croissants qu'on enfourne accoudé au zinc.

Les femmes étaient pour nous des compagnes mystiques qui ne servaient qu'à faire des enfants tout en ayant la même éducation tranquillement bourgeoise et conforme. Avec les rouges, les ivrognes et les pédérastes (nous ne savions pas ce que c'était) s'étendait le monde louche des femmes de mauvaise vie. Cet univers défendu dont nous rêvions avec nostalgie, avec des pudeurs érotiques d'adolescent, Ted le traversait avec aisance.

« Des femmes, on en trouve toujours qui ne demandent pas mieux. Une femme sert à faire l'amour.

— Évidement, mais ce sont des putains.

— Pas du tout. Des étudiantes bien roulées qui ont de la technique et qui ne font pas de chichis.

* Elles font ça pour rien ? demanda Jacques ahuri.

***Aimer ce n'est pas une histoire de cinéma mais une réalité transformante. C'est se mériter l'un l'autre. C'est se forger une âme pour être digne de vivre à deux la Grande Aventure du Foyer. C'est se préparer pour les Enfants qui naîtront un jour. L'un sur l'autre appuyés, c'est regarder en face l'avenir afin de n'être point surpris quoi qu'il arrive.***

***Ce que le pays de France attend de ses garçons, ce n'est pas qu'ils sachent conter fleurette. Mais qu'ils se fassent des âmes de Chefs, des âmes délicates et fortes, des âmes capables d'inspirer et de mériter confiance. Ce qu'il attend de ses filles, ce n'est pas qu'elles soient expertes en fanfreluches et habiles à effeuiller la marguerite. Mais qu'elles soient la Compagne, qui fait face dans les coups durs, le Cœur fidèle et tout donné, la Maman courageuse et souriante, élevant sa belle nichée d'Enfants.***

***Et je crois que cela, le Christ aussi l'attend...***

**(Carnet de route de la JEUNESSE ETUDIANTE CHRETIENNE - Vacances 1942)**

\*\*\*\*\*

Avant que la roue ne recommence à tourner une dernière fois nous étions en équilibre instable.

Étrangement détachés de l'engrenage, nous pouvions discuter à vide avant que le rythme ne s'accélère follement jusqu'à' à la Libération. Les autres, matraqués en tôle, poursuivis dans les rues, filant à toute allure, se demandant si le monsieur en imperméable à vingt pas derrière n'était pas le flic qui mettrait un terme au jeu exaltant du gendarme et du voleur. Ils continuaient leur rite de signalisations, échangeant des codes, portant des messages, gonflés dans l'attente du dernier round mais continuant à baisser la tête à la sortie des gares, à lever les bras en l'air devant les barrages d'agents dans le métro, à accepter une dernière fois les humiliations quotidiennes, à jouer avec leur peur, à scruter interminablement la rue parce qu'ils transportaient des ballots de tracts qui leur brûlaient les mains. Nous en prenions encore à notre aise. Notre lenteur et notre solennité nous faisaient aborder des sujets vaseux. Nous nous étions tout dit. Une dernière fois, avec Ted, Bernard, Petit Pierre, Jacques le simple, nous usions jusqu'à la trame les lieux communs les plus solennels. Bernard prêchait : « L'effondrement des valeurs c'est la caractéristique de notre génération. Nous ne pouvons nous passer de Dieu. Autrefois, il n'y avait pas de problèmes, ce n'était ni une mode ni une façon de sentir le monde. On intégrait tout simplement sans efforts, Dieu dans la vie de tous les jours. »

Nous repartions dans nos chères phrases creuses. C'était presque la dernière réunion des copains et, comme des étrangers qui veulent se connaître, nous échangions sans rire des pensées sentencieuses. Ted lui-même, en dépit de sa vitalité, en arrivait à discuter comme Georges des preuves de l'existence de Dieu. « Je ne suis pas croyant mais je crois qu'il existe une grâce des lieux qui permet de croire à la grâce tout court. C'est en cela que la liberté dont l'homme se vante n'existe pas. Je sais bien que Saint Pierre du Gros Caillou, les statues de Saint Sulpice sont un témoignage effarant de la dégradation de l'Église, la négation de toute mystique, mais tu comprends, Notre Dame de Paris, c'était quelque chose de formidable. Pas seulement une église morte comme c'est le cas aujourd’hui mais quelque chose de plus proche de salle des Pas Perdus de la Gare Saint Lazare. Les gens discutaient, parlaient affaires, priaient, les filles tournaient autour du porche.

Et c'est précisément parce qu'il y avait le mélange d'une foi envahissante qui écrasait leur vie et de leurs activités sordides ou quotidiennes que Notre Dame était quelque chose de considérable et de vivant.

Vidée de sa substance, vidée de sa vie, Notre Dame n'est plus hantée que par les vieilles filles, les jeunes gens pieux et les touristes. C'est la salle des Pas Perdus de la Gare Saint Lazare qui est restée la vie.

***Pour fonder une unité spirituelle profonde, les mouvements de jeunesse supprimeront tout ce qui est artificiel dans leurs activités, ils restaureront les communautés naturelles où vit l'âme de la France. Loin d'opposer la jeunesse aux autres générations, ils intégreront fortement les jeunes dans la famille, école des valeurs spirituelles.***

***Ils reconnaissent comme valeurs spirituelles supérieures celles qui fondèrent l'unité française et la continuité du peuple dans le respect des vocations personnelles de la famille, du métier et de la Cité.***

***Sous l'égide du Secrétariat Général à la Jeunesse, ils resteront étroitement à organiquement unis, ouverts à tous et au service de tous pour la Révolution nationale et le relèvement de la France.***

**(ETUDIANTS DE FRANCE - 1943 - Édité par la JEC)**

\*\*\*\*\*

Couchés sur la pelouse nous écoutions Ted. La nuit envahissait les jardins soignés du Commandant Meursault. Les corps des copains commençaient à pourrir sur le bord de l'Oise. Encore chauds dans nos corps vivants, le sang battait régulièrement, nous avions plus que jamais le goût de vivre. Stéphane et les services secrets, Pierre le Grand étaient loin. Georges donnait toujours des ordres catégoriques que nous ne suivions plus.

\*\*\*\*\*

Les lettres de ma mère étaient toujours aussi lointaines. La forme en était rituelle, « Mon cher enfant ».

Et puis les reproches sur mon peu de courage, le mal que je lui faisais. « Je n'ai vécu que pour toi, pour ton éducation.... » . C'était bien ça que je lui reprochais. Les récriminations pleuvaient : « La vie est chère, je me prive de sucre pour en accumuler pour toi le jour où tu rentreras.

« Je t'en supplie, c'est ta vieille maman qui te le demande. Dis-moi où tu es. Je n'en ai parlé à personne mais je sens qu'ils se doutent de quelque chose. L'autre jour encore M. Lancelot, le chef de bureau, m'a demandé : mais Madame Veuillot, nous ne voyons plus votre grand fils. J'ai dû mentir, raconter que je t'avais envoyé te reposer. Mais tout cela me fait du tort. Les voyages sont chers mais je n'hésiterai pas à te rejoindre. Laisse-moi au moins te voir, t’envoyer des paquets. La cousine Cécile va bien ; elle aussi s'inquiète de toi. »

Comme toujours après une lettre de ma mère, je ressentais plus fortement, plus lourdement mon abandon, mon isolement. C'était fini le deux pièces - cuisine, fini ma mère avec ses habits tristes, le papier-journal soigneusement coupé en feuilles dans les cabinets, fini la radio du dimanche. Je sentais qu'il ne serait plus jamais question de revivre cela. Plutôt la misère seul que d'accepter un retour humiliant, une ambiance dans laquelle j'étais totalement étranger.

\*\*\*\*\*

*« Mon fils est marqué pour toujours », nous dit la mère de Jean Veuillot.*

*Alors que l'audience continuait à son rythme harassant, la mère de Jean Veuillot, effondrée sur une chaise dans un couloir du Palais de Justice, me parlait de son fils.*

*« Quelle que soit la peine qui lui soit infligée, sa vie est brisée, m'a-t-elle dit. Cette affaire le marquera pour toujours. Quel sera son avenir ? »*

*La pauvre femme après trente mois n'a pas encore réalisé le drame qui a bouleversé sa vie. Inlassablement, elle répète : mais pourquoi a-t-il fait cela ? Pourquoi, c'était un garçon si doux, si gentil...*

*Le grand-père de Veuillot m'a raconté de son côté comment il avait appris au téléphone l'assassinat dont s'était rendu coupable son petit-fils.*

*« Je suis tombé par terre comme une masse, Monsieur, m'a-t-il confié. Dans l'appareil téléphonique qui m'avait échappé des mains, l'inspecteur qui m'annonça si brutalement la nouvelle parlait toujours. Ça m'a fait l'effet d'une bombe, j'étais totalement paralysé. On dut me ramasser.*

\*\*\*\*\*

*Ce qu'il faisait en prison*

*Avant de comparaître devant la Cour d'Assises, Jean Veuillot était comptable à la prison de Versailles. Il pouvait aller et venir à l'intérieur de la maison d’arrêt. C'est lui qui le matin distribuait le travail aux détenus. Il est très estimé par les surveillants. Le Directeur de la prison est très content de son travail. Il est seul dans sa cellule.*

(LES NOUVELLES DU SOIR -15 mai 1947)

« Tu sais, ça me rappelle le grand jeu de l’Abbé Moreux. Nous étions divisés en deux camps de la façon la plus arbitraire. Les types qui étaient ensemble, c'était ceux de l’équipe, pas toujours les meilleurs copains.

Le jeu durait une après-midi ou une journée. Il fallait attaquer le fanion de l'autre camp ou faire le maximum de prisonniers. Une fois que nous étions dans le bain, on se lançait à fond, on se crevait pour un symbole, on cassait les gueules des autres et l'équipe restait solidaire.

Mais le soir tout était fini. L'Abbé Moreux disait une prière, on cessait de se bagarrer, on se contentait de ressasser des souvenirs en les exaltant :

« T'as vu comme je lui ai cavalé après. Il n'y a que chez les Lions qu'il existe des gars assez culottés pour être près du fanion pendant plus d'un quart d'heure et choisir le moment pour filer après. »

On redevenait copain avec ses copains et le soir on rentrait chez nous, il fallait faire autre chose, laisser tomber l'excitation du grand jeu auquel les autres n'étaient plus sensibles.

*Il y a un crime à juger ici et il faut bien qu'on en parle. Qu'on en parle sérieusement et tragiquement. Comme on le fit hier pendant tout l'après-midi. On savait bien qu'il faudrait en venir là. Les belles spectatrices elles-mêmes l'avaient deviné. Leurs chapeaux avaient renoncé aux teintes printanières, jardinières et potagères. L'ensemble des premiers rangs était devenu brusquement blanc et noir, comme sont les veuves et comme sont les tristes. Le Président avait pris sa figure grave d'homme d'autant plus sensible qu'il est plus intelligent. Il est vraiment très bien ce président-là.*

*Et tout ce noir et tout ce blanc et toute cette angoisse qui flottent dans cette salle comme une poussière de plomb ont balayé d'un seul coup trop de romanesque, trop de prestige juvénile, trop d'explications des grands et de leurs mauvaises consciences aux gestes des jeunes qui se saoulent de l'indulgence des aînés, qui l'exploitent et qui, pour un peu, ayant tué, nous désigneraient d'un geste accusateur :*

*« Cela, c'est de votre faute. Nous, nous sommes les intouchables. Nous sommes la jeunesse qui a tous les droits, même celui de tuer si tel est mon bon plaisir et salut aux bons entendeurs. « Ponce Pilate aujourd'hui a seize ans et c'est de ses propres crimes qu'il se lave maintenant les mains. Assez, assez....Ouvrons le dossier et vous, Monsieur le Greffier, veuillez présenter les pièces à conviction, notamment l'arme qui a tué Simon Vanier.*

(L'AURORE -14 mai 1947)

Fromont est venu hier avec deux types. Fromont, strict, propret, bien peigné, son short un peu long tombant bien sur ses bas tirés.

Georges et lui se retrouvaient dans leur élément. Georges le prenait de haut, sec, catégorique, autoritaire. Fromont, la voix feutrée, onctueux, agitait les mains et soulignait les nuances.

Il nous expliquait le sens de sa mission. Il n'était pas venu à bout de ses scrupules de conscience aussi se limiterait-il dans le maquis à une activité de brancardier. Évidemment, il n'avait pas de diplôme particulier mais il se tiendrait toujours à l'arrière des lignes pour panser et évacuer les premiers blessés.

Tout cela nous mettait mal à l'aise.

Fromont n'attendait que nos blessures pour justifier son activité. Parce qu'il avait une boite à pansements, il pouvait se permettre d'éviter les premières lignes, comme il disait. Il se croyait encore à la guerre de 1870. Dans son esprit c'était tout simple, nous étions les secondes classes et lui le major galonné qui ne jugeait les hommes que comme des blessés en puissance. Toucher à une arme à feu aurait été contraire à la Convention de Genève.

Georges et lui attachaient beaucoup d'importance à la venue dans le secteur d'un jeune Jésuite qui devait être l'aumônier du maquis. C'était un vieux projet. Il paraissait logique que la JEC qui nous avait encadrés, menés pendant toute notre vie de lycéens continue à s'occuper de nous pendant les vacances. Georges avait même pensé à des thèmes de veillées, de discussions sur  *Rerum Novarum*, veillées et méditations sur des vers de Péguy.

Fromont ne parlait pas de *Casti Connubii* mais on sentait qu'il n'avait évité les conférences sur le mariage chrétien que parce que les circonstances nous imposaient une vie plus agitée.

Tout restait dans l'ordre. La Révolution Nationale avait été chrétienne, la Résistance et la Libération devaient l'être. Nous étions plongés dans une existence qui niait précisément ces valeurs éternelles. Il n'était que temps de nous rattraper. Le meurtre et le vol auraient alors une autre signification.

Fromont insistait : « Ce sera pour nous un profond réconfort moral que d'avoir à nos côtés un prêtre. Allant de groupe en groupe, l'aumônier authentifiera notre action, lui donnera son sens véritable. Cette guerre que nous menons ne se limitera plus à je ne sais quel patriotisme étroit. La présence d'un prêtre suffira à elle-seule à restituer le sens de notre mission chrétienne qui, du lycée au maquis, a peut-être changé dans sa forme mais non dans sa signification réelle. »

Sous ces apparences Fromont en était réduit aux mêmes préoccupations immédiates : se justifier à tout prix en trouvant par des prodiges d'équilibre un sens à la continuité de cette action bien sage d'étudiants à petits complexes bien faciles.

Au fond, tout le monde était aux petits soins pour nous. On n'épargnait ni les soins du corps ni les soins de l'esprit. Soignés comme des zouaves pontificaux.

\*\*\*\*\*

Valentin est venu nous faire ses adieux.

« C'est fini maintenant. Les Allemands commencent à ratisser la région après l'attaque de Vaudremont. Le mieux pour vous est de rejoindre soit le nord qui n'est pas encore brûlé, soit Paris où vous pourrez être utiles aux groupes qui se forment là-bas. Conservez vos armes. Nous garderons le contact. »

Georges était provisoirement sans commandement en attendant de reprendre une sizaine dans la région nord.

Ted et le Petit Pierre devaient le rejoindre. Avec Bernard et Jacques je prenais le chemin de Paris.

\*\*\*\*\*

En retrouvant Paris l'air devint de nouveau plus lourd. La joie de Paris se mêlait aux dernières représailles allemandes. Le rythme était soudain plus rapide. Les Allemands jouaient leurs dernières cartes en Normandie et leurs communiqués ne cachaient pas la violence des attaques alliées*. Je suis Partout* donnait dans le genre gai en publiant plaisamment des reportages sur la nouvelle route du beurre. Cramponnés désespérément à leurs principes révolutionnaires et nationaux, les durs de Paris étaient décidés à se passer de l'attentisme de Vichy. Déat n'acceptait de participer au gouvernement Laval que pour mieux le torpiller. Le Maréchal saluait les combattants contre le bolchevisme en multipliant les clins d’œil discrets.

« Tenez, pas plus tard que l'autre jour, un avion allemand passe. Le Maréchal faisait un discours pour des morts. Alors il dit comme ça : « qu'il en profite. Il n'en aura peut-être pas pour très longtemps. « Vous me direz que ce n'est pas grand-chose. Tout le monde n'a pas pu entendre mais justement celui qui me racontait ça disait que le soir tout Nancy était au courant. »

Les garçons coiffeurs étaient devenus les services de renseignements les mieux fournis. Le temps restait au beau fixe alors que là-bas les champs de Normandie flambaient et que de jeunes Allemands, Anglais et Américains qui avaient la frénésie de vivre s'égorgeaient, se massacraient pour une « juste guerre ».

Philippe Henriot avait été tué. Contrairement à ce que prétendaient les journaux de Paris c'était un type de chez nous qui a fait le coup. D'après ce qu'on a pu savoir, ce fut d'une intensité... comme disait Stéphane.

Les gras, conduits par Varlimont, sont arrivés en *Onze* Légère rue de Solferino. Les flics ont été désarmés sans difficultés. Par un hasard curieux, le Milicien de service devait être envoyé chez lui par Philippe Henriot. Ils sont montés jusqu'à la chambre alors qu'un autre groupe occupait l’immeuble. Ils ont tapé sur la porte, en gueulant :

« Philippe, on veut t'assassiner. Il faut qu'on t'emmène. »

L'autre en pyjama a entrouvert la porte puis, pris d'une appréhension soudaine, a tenté en vain de les repousser.

Alors il a compris et a simplement dit :

« Ah c'est vous. »

Il a essayé de se débattre en prenant le canon d'une mitraillette pour tenter de les désarmer. Ils ont tiré à bout portant.

Madame Henriot, figée, en chemise de nuit, assistait à l’exécution. Varlimont est parti sans difficulté avec ses types, offrant aux flics de les embarquer.

« C'était bien foutu, fit Ted

— Et tu vois (Bernard revenait à ses préoccupations), il n'y a pas de doute. Varlimont est un officier d'active qui serait d'une riche famille de Lyon. Il est brûlé, coulé dans son milieu… Si ces types acceptent un travail de cet ordre, c'est que vraiment tout est changé.

— Le plan initial ne consistait qu'à enlever Henriot et le faire juger après par une cour martiale. Parce que c'était trop difficile, ils se sont contentés de le descendre.

— Peu importe s'ils l'ont tué. Si des gens de notre milieu ont accepté un travail de tueurs c'est que décidément il y aura quelque chose de nouveau après la Libération.

— Tout de même, descendre un type au petit matin, à l'heure où on est le plus abandonné, le plus vulnérable. Descendre un type en pyjama devant sa femme.

— C'était un traître – Stéphane était péremptoire.

— Et après ? Tu sais ce que c'est un traître ?

— Un type qui donne les autres.

— Tuer un homme...

* Mais puisqu’on te dit que c'était un salaud », répétait Stéphane bêtement.

Stéphane n'avait pas bougé d'un millimètre. Ses visites en Seine et Oise avaient dû lui laisser des frissons inoubliables. Il ne cessait, à Bernard et à moi, de nous demander des détails sur notre vie là-bas. Il paraphrasait :

« Quelle intensité, quelle vie authentique », adoptant le ton des jeunes gens en veste longue que la presse allemande qualifiait de gaullistes.

Stéphane, de temps en temps, amenait une recrue qui se renseignait sur la vie clandestine en nous promettant de nous rejoindre et que nous ne revoyions plus.

Les communistes séduisaient les petits bourgeois affolés par la haine traditionnelle des Rouges et le goût du scandale. Le plus souvent leurs parents, compromis avec les Allemands fermaient les yeux avec bienveillance sur des péchés de jeunesse excusables et utilisables.

Nous avions les snobs, les types épris des vieux films sur l'*Intelligence Service*, les Anglomanes qui avaient admiré la puissance allemande. Stéphane paradait aux réunions, recherchait une fille « baisable » susceptible de lui servir de secrétaire pour ses courriers avec l'IS. Enfin, il menait la grande vie.

\*\*\*\*\*

Sur le Pont des Invalides j'ai croisé par hasard le jeune homme convenable dont ma mère, toute ma jeunesse, m'avait vanté la rapide carrière.

Ancien chef des Chantiers de Jeunesse, il était actuellement au Cabinet d'un préfet de Vichy. Luxe des temps, il pétaradait sur une moto.

Lui aussi m'a tenu de drôles de propos.

« Vous êtes complètement idiots, vous êtes complètement dépassés. C'est très gentil de jouer aux francs-tireurs mais heureusement qu'il y en a qui s'occupent de choses sérieuses.

— Quelles choses sérieuses ?

— Et bien, de prévoir la transmission des pouvoirs, le transfert régulier de l'administration du gouvernement de Vichy aux Américains. »

J'étais totalement ahuri. Depuis le temps qu'on nous parlait de révolution, jamais je n'avais pu envisager la libération que comme une rupture brutale avec le passé.

« C'est très joli de tirer sur les Allemands mais pendant ce temps-là il faut continuer à prévoir le ravitaillement de Paris, les colis aux prisonniers. Qui se préoccupera de l'enlèvement des ordures ménagères si tout le monde prend le maquis ?

— Évidemment, les services municipaux continueront à fonctionner mais il y a que cela. Les contacts politiques n'existent pas entre Vichy et les Alliés. »

Mon type se déchaîna :

« Permets-moi de te dire que là tu m'amuses un peu. Si je te disais que le Président Laval a réussi à persuader Herriot de réunir l’Assemblée Nationale pour que la transmission des pouvoirs s'effectue dans l’ordre...

— Tu es complètement fou. Herriot a été arrêté sur ordre de Laval. Jamais il ne marchera. »

Il fit une pose étudiée et jeta :

« On prépare l'Hôtel de Ville pour recevoir Herriot. Celui-ci a montré qu'il accepterait. Le Président Laval a plus l'habitude de des milieux parlementaires qu'un de Gaulle isolé dans sa cour d'arrivistes et de militaires juifs.

— Mais les Allemands ?

— Abetz est dans le coup. Ne crois-tu pas que ce fait indique à lui seul que les Allemands sont heureux de trouver dans Pétain et la France les médiateurs rêvés ?

— Non ? Permets-moi de te le dire, vous êtes des jeunes gens très bien mais ne bouffez pas du lion car vous aurez bientôt besoin de nous. »

J'ai longtemps cru qu'il ne s'agissait d'une dernière fanfaronnade de ceux qui jonglaient avec les mystères du double jeu.

\*\*\*\*\*

Georges prenait de plus en plus le style de Philibert. Il arriva brusquement un soir au rendez-vous habituel.

« Valentin a été arrêté. Le groupe de durs a été fusillé avec quelques campeurs des Quatre-Vents.

— Des campeurs ?

— Oui, des types qui n'étaient pour rien dans la bagarre. Ils n'avaient qu'à pas s'adonner aux joies du plein air quand les autres se font trouer la peau. »

Plus sec il trancha :

« Il faut que tu ailles à Prairiel rechercher les *tommy-guns.*

— Naturellement, c'est sur moi que ça retombe.

— Parce que tu es un des rares à connaître l'endroit exact où ont été planquées les armes. »

Stéphane tournait autour de nous l'air affairé.

« Si tu veux je peux t'amener là-bas en moto ? «

Georges semblait avoir oublié le conseil de guerre du Moulin. Son ton est sec et serein comme il sied aux chefs dans les circonstances graves.

Stéphane trépignait. L'occasion était trop belle. L'envoyé spécial sur le front, l'homme des services secrets parmi les guérillas. Il y avait de quoi broder agréablement.

Une fois de plus j'acceptais par flemme. La moto de Stéphane avait l'avantage d'éviter les transbordements pénibles en train et les contrôles possibles aux gares.

\*\*\*\*\*

Jusqu'à l'embranchement de la route de Maffliers tout sembla normal.

A la hauteur du moulin que nous avions quitté depuis trois semaines les voitures légères allemandes semblaient nombreuses.

La moto fut garée aux premières maisons de Prairiel. J'emmenais Stéphane par des chemins de traverse jusqu'à la Pierre Turquoise. Sur le chemin qui menait aux Quatre-Vents les Allemands se baladaient par groupe de deux.

« On continue ? »

Stéphane devenait nerveux.

« Pourquoi pas ? Pour le moment il est aussi dangereux de les avoir derrière nous que devant. »

La maison du garde était occupée par un groupe de soldats. Il faisait encore jour. Enfouis dans les buissons, il était préférable d'attendre.

Tout se déclencha quand, au détour du chemin, des Allemands apparurent poussant à coups de crosse Fromont et un de ses brancardiers.

Un sous-officier se détacha du groupe et envoya un soldat vers les Quatre-Vents.

La rafle méthodique, minutieuse, se développa lentement. S’enfonçant par petits groupes dans les Forêt de Corneille, les Allemands ratissaient chaque buisson, bondissant de sentier en sentier.

Plus question d'aller chercher les *tommy-guns*.

J'essayais de revenir sur Prairiel.

A hauteur du village, je tombais sur une ligne de sentinelles trop dense pour pouvoir passer.

Il ne restait plus qu'une issue : se dégager par le Moulin de Béhu et traverser la Nationale 1.

Des camions amenaient de l'Isle-Adam de nouveaux renforts allemands qui filaient vers la Pierre Turquoise.

« On a toutes les chances d'être faits, murmura Stéphane collé au sol. Tout ça parce que Georges a eu l'idée de génie de nous envoyer chercher les armes. »

Pas flambard actuellement, Stéphane. Enfoui dans l'herbe à trois mètres devant moi, sans armes. J'avais le colt de Ted, un colt que lui avait confié un commandant de gendarmerie avec des adjurations solennelles.

Je voyais Stéphane au prochain rendez-vous de la Place Dauphine, racontant de sa voix feutrée de héros qui ne veut pas avoir l'air :

« L'étau était refermé, les Boches partout, ce brave Jules un peu perdu. Les rafales crépitaient. C'était d'une intensité... »

S'il était coffré ça ne serait pas mieux. Il aurait vendu tout et n'importe quoi ? Il aurait chialé, il aurait pris des airs offusqués.

« Ils ont des chiens ?

* Que veux-tu que j'en sache ? «

J'avais moins peur. Le calme revenait progressivement alors que les Allemands s'interpellaient sur la route.

Fromont et son type avaient été hissés dans un camion ; on ne leur avait pas demandé s'ils étaient brancardiers ou FFI. Ils avaient été visiblement matraqués comme tout le monde.

D'autres avaient dû être pris car de grandes clameurs éclatèrent brusquement dans la direction des Quatre-Vents ; des campeurs sans doute.

L'idée de la mort de Stéphane me calma tout à fait.

« Qu'est-ce qu'on fout ?

* On attend que ça se passe. «

Le ciel vira doucement. Des cris se faisaient toujours entendre à la lisière de la route. Avec la nuit les Allemands semblaient moins désireux de s'enfoncer dans les bois.

Une chance sur quatre de s'en tirer.

La trouille nous reprit tous les deux et nous secoua totalement.

La tenue sportive de Stéphane n'avait pas résisté aux progressions sur le ventre. Le pantalon était déchiré, le foulard de soie tâché de graisse.

Tout se mêlait insidieusement : la voix détonante de Jean Sablon, la voix de trompette de Georges « un traître, pas de discussion : ça se descend », le devoir de tuer, de tuer sans haine.

Mon désarroi était confortable. Il évitait de penser aux Allemands qui gueulaient.

Et puis pourquoi faire tant d'histoires, tout était si simple. J'ai ajusté Stéphane lentement. Il était inquiet, l’œil aux aguets devant moi.

J'ai appuyé deux fois sur la gâchette sans penser, tranquillement, posément, délicieusement.

Le bruit aurait réveillé un régiment au repos. J'ai réalisé que j'étais repéré.

Le corps de Stéphane a fait un bond en avant puis s’est détendu doucement.

J'ai dû retourner le corps couvert de sang, vider les poches.

J'ai foncé droit devant moi à perdre haleine. J'ai pu traverser la route. Les Allemands tiraient au jugé sans oser me suivre.

Deux à trois heures après, dans la nuit, un groupe est passé à une trentaine de mètres de moi. Des soldats traînaient une sorte de pantin désarticulé dont la tête cognait à chaque cahot. Le cadavre de Stéphane n'était plus qu'un objet mou, sale, déjà malodorant.

Je m'enfonçais dans la terre, confondu dans la nuit, recroquevillé, avec une angoisse lancinante. Le groupe s'enfonça lentement dans le noir : un grand feldwebel donnait directement des coups de bottes dans un corps qui avait cessé toute souffrance, toute apparence de vie.

Stéphane le héros, Stéphane le traître, Stéphane dit le roi des salauds rejoignait le tas de ces corps jeunes, les corps du charnier près de l'Oise, les corps de Fromont et de son brancardier.

J'ai pu me planquer toute la nuit. Au petit matin, filant entre les barrages, j'ai rejoint Maffliers.

J'ai sangloté longtemps dans les bras du Commandant Meursault, plus habitué au baroud et aux légionnaires qu’aux états d'âme adolescents.

Gêné et gauche, il me calmait, m'appelait « mon petit » sans comprendre.

*Ce fut grotesque et inutile.*

*Ils m'ont forcé à reconstituer ce qu'ils appellent la scène du meurtre.*

*Un jeune flic représentait Stéphane. Collé sur le plancher de la salle d'Assises, un parquet poussiéreux et mal ciré, j'ai mimé gauchement. Le flic était chaud, moi abandonné, ses cheveux puaient la brillantine, son odeur m’écœurait.*

*La salle, les jurés, les avocats, attentifs, soucieux de leurs effets, intervenaient et prolongeaient la pose, en brandissant des cartes de la forêt.*

*Personne n'y comprenait plus rien.*

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris combien j'avais eu besoin de tuer Stéphane.

Alors que les corps n’étaient déjà plus que pourrissants, la ville devenait plus frénétique. La vie tournait à un rythme de plus en plus rapide.

Il était impossible de se reprendre.

Les bourgeois transis de peur, les fonctionnaires soucieux de leur avancement venaient à nous. Paris brûlait pour la Résistance. Émergeant du tunnel, oubliant nos sueurs froides, nous acceptions comme un dû cette gratitude sans pouvoir écarter les éléments douteux, les opportunistes, les filles faciles qui s'offraient à nous.

La ville se déchaînait et la vie devenait chaque jour plus exaltante.

La conscience du danger, la conscience de notre peur disparaissaient.

La mort de Stéphane avait été ma première affirmation consciente. J'en oubliais jusqu'à son cadavre.

Ma sale gueule et mes habits fatigués n'importaient plus. Je jouais à l'aise dans la clandestinité adossé à l'opinion qui nous encourageait et nous traitait de héros après nous avoir qualifié de cerveaux brûlés.

Les autres devaient avoir conscience de cette transformation car mes responsabilités s'étendaient progressivement.

Les Allemands commençaient à déménager furtivement et leur présence jadis envahissante s'amenuisait à mesure que la ville s'affirmait.

Les précautions étaient oubliées.

Radio-Paris avait beau ricaner sur la lenteur de l'avance des Alliés, ceux-ci prenaient Coutances, prenaient Rome et l'affiche de l'escargot que les Allemands avaient eu l'heureuse idée de sortir quelques jours avant la prise de la ville témoignait que la propagande était dépassée par les événements, que Paris était mûr pour la révolte.

Le ciel n'avait jamais été aussi bleu et le fameux temps d'Hitler que les ancêtres avaient connu au temps du marathon de juin 40 jouait cette fois contre les Allemands.

Enfoui dans la vie je me saoulais de cette joie qui m'étourdissait.

\*\*\*\*\*

Le portefeuille de Stéphane ne contenait que deux cent francs de monnaie, des lettres codées, une photo de fille une liasse de dollars.

Dépliés, ces dollars se présentaient sous l'aspect d'un tract. D'un côté on avait reproduit de véritables dollars, de l'autre une caricature représentant un gros Juif assis sur un tas d'or était accompagnée d’une légende définitive « L'or de Wall Street paie le massacre des innocents ».

C'était malin de nous avoir possédés.

*Définition légale -*

*Quand on parle de tuer quelqu'un, qu'on lui envoie des lettres anonymes de menaces et que finalement on le tue, cela ressemble beaucoup à de la préméditation. C'est même sa définition légale. Ou bien si ce fut un jeu il faut reconnaître que la réalité a suivi de près le scénario du jeu.*

*On se demande ce qui reste du roman de Veuillot ou du plan de défense préparé par son avocat. L'explication du jeu (ce mot commence même à choquer) de la fiction, ne mord pas sur cette muraille de faits au pied de laquelle à chaque instant Veuillot glisse et tombe.*

*De l'audience d'hier il ne reste rien. Si pourtant, le mobile. Pour compléter le tableau, l'accusation voulait donner au crime un motif crapuleux. Veuillot aurait tué Vanier pour lui dérober ses dollars. La question n'a pas été évoquée au cours de la dernière audience alors qu'on découvrait peu à peu un criminel à la place de l'adolescent et du poète. On tremble maintenant qu'elle le soit. Peut-être Veuillot n'aurait-il pas plus d'explications valables que pour le reste. Ce serait alors un bien triste roman.*

*En réalité, ce sera l'angoissante énigme du procès. Il y a peu de chances que la question soit éclaircie. Au fond de quelle jalousie Veuillot a-t-il puisé la volonté de tuer ? La soi-disant trahison de Vannier ? L'infériorité dans laquelle il se sentait vis à vis de l'aventurier Stéphane ? L'argent que celui-ci devait avoir? C'est probablement un mélange de ces trois sentiments et il n'est pas sûr que Veuillot le sache lui-même.*

(LE FRONDEUR -16 mai 1947)

J'étais allongé à mi-distance de Ted et des FTP de Beaudricourt. Ted devait déclencher l'attaque. Je le voyais à plat ventre devant moi, attentif, Joséphine contre lui.

La cible était idéale. A cent mètres devant nous les camions passaient tous feux éteints à vitesse réduite, filant vers Chantilly. Nous ne pouvions espérer arrêter le convoi mais l'ombre était suffisamment distincte pour qu'une attaque rapide provoque chez les Allemands de sérieux dégâts ; Le décrochage était facile, protégé par les bois.

J'avais rejoint Survilliers en vélo pour rechercher des grenades dont Ted avait pu constituer un petit stock. Le soir, comme il m'aurait proposé une partie de pêche, Ted m'avait emmené.

L'attente se prolongeait anormalement.

Les types de Beaudricourt bougonnaient derrière moi. Ted ne bougeait pas. Énervé, n'y tenant plus, je rampais jusqu'à lui.

« Qu'est-ce que tu attends ?

— Je ne sais pas.

— Tu hésites ?

* Oui. »

Beaudricourt, inquiet, vint lui aussi près de Ted. Je les entendis discuter longuement.

Beaudricourt rejoignit ces types, les regroupa. Lourdement les FTP s'enfoncèrent dans la nuit en maugréant.

Ted, figé dans la contemplation de la route, n'avait pas bougé.

Quand les astres eurent disparu, je rampai jusqu'à lui et sans un mot nous écoutions les camions passer, grondant à intervalles réguliers.

Perdu dans le calme de la nuit je me sentais soulagé, détendu du revirement soudain de Ted.

« Ils sont partis ?

* Beaudricourt a dû les calmer car ils râlaient sec de s'être déplacés pour rien. »

Le silence revint. J’attaquais doucement : « T'as le cafard ?

— Non, je ne crois pas. Nous sommes trop près du but pour jouer notre peau pour trois camions bousillés. Et puis tuer, massacrer pour le plaisir, j'en ai assez.

— Tu ne parlais pas comme ça.

* Peut-être mais il y a un moment où tout casse.

J'ai vingt-quatre ans, j'ai tellement à vivre encore, à m'envoyer des filles, à réaliser ce que j'ai accumulé lentement...

— Tu parles comme le père de Valin.

— Et puis après. J'en ai assez de la susceptibilité et de l'amour-propre du nationalisme. Je ne suis pas franc-tireur héroïque. Je suis Ted, une petite brute qui a soif de vivre.

— Tu es engagé dans la guerre. Tu te souviens des phrases de Georges sur la défense de la liberté : « heureux ceux qui sont morts pour une juste guerre. »

— Les cons, comme si une guerre pouvait être juste, comme si la mort des copains n'était pas déjà la négation de toute valeur.

— On n'a pas été te chercher pour te battre.

— La guerre est toujours une ordure — Ted n'écoutait pas — c'est l'astuce de notre propagande de nous avoir lancés dans la bagarre avec une bonne conscience. Parce que les Allemands sont en France, brusquement nous invoquons le droit et la liberté comme les Anglais l'invoquent pour bombarder les villes allemandes. Il n'y a pas de juste guerre, il n'y a pas que des jeunes types massacrés.

— Toi qui ne pensais qu'à vider les Allemands de France, tu te fous maintenant de la Résistance.

— Pas du tout en fait mais je crois qu'au point où j'en suis, si j'avais à choisir entre la mort et la lâcheté, je préférerais la vie.

— Tu ne le ferais pas. Un flic te mettrait le marché en mains, te proposerait de dénoncer les copains, tu ne le ferais pas.

— Peut-être parce que sont des copains.

— Encore une dizaine de jours et nous serons libérés.

— Cette attente m'énerve. La misère de notre vie, le grotesque de Pierre le Grand, le déconnage de Georges, tout cela tombe à plat.

— Tu en as assez de Pierre le Grand ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. Je crois que Pierre le Grand a eu raison d'avoir osé déclencher le grand bordel. Il fallait que quelqu'un le fasse. Qu'il s'y prenne comme un boy-scout, que par inconscience il ait entraîné le massacre des jeunes types, c'est autre chose. C'est facile, alors que nous sommes près du but, de le critiquer. Seulement, maintenant, je n'ose plus risquer. Tu peux conduire longtemps à tombeau ouvert mais un jour, brusquement, sans savoir pourquoi, tu as peur. Tu conduis gauchement avec un excès de prudence et c'est là où tout devient dangereux.

J'en suis là. J'ai peur inexplicablement et j'ai besoin de vivre précisément parce que le rythme s'accélère ; et puis je voudrais voir ça.

— Quoi ?

— La Libération.

\*\*\*\*\*

*Georges est venu témoigner.*

*Un peu moins sale que d'habitude. Une large légion d’honneur ostensiblement à la boutonnière, il a été égal à lui-même.*

*On sentait qu'il avait mijoté sa déposition, tout y passa :*

*« La Résistance, creuset où s'est fondu le meilleur de l'énergie de la jeunesse française... »*

*« Les épreuves de la Résistance, la lutte contre le Boche.... »*

*Il se paya même le luxe d'être magnanime, reconnaissant que dans ce « combat épuisant » j'avais pu avoir une minute de faiblesse.*

*Georges a fait une très forte impression sur les jurés et le Président l'a félicité de sa belle conduite.*

Je savais que le corps de Beaudricourt serait au bout du raidillon et pourtant je ne l'imaginais pas. Je ne voyais Beaudricourt que vivant. Je croyais qu'un corps mort n'était qu'un corps vivant couché.

Beaudricourt était recroquevillé, le buste écrasé dans les herbes du ruisseau. On ne voyait plus que les fesses qui émergeaient.

Les muscles du visage déjà raidis bouleversaient la physionomie de Beaudricourt, lui donnaient pour la première fois un air grave, presque ascétique. Le teint terreux, la barbe qui mangeait les joues préparaient cette pourriture qui amènerait bientôt la désagrégation totale.

***\*\*\*\*\****

***Le qu***artier sentait l'été et les voitures des quatre-saisons pavoisaient un peu partout. Les bistrots avaient des tables dehors et les gens sirotaient de vagues ersatz de jus de pomme et de jus de raisin pour jouir bêtement du soleil.

La TSF braillait des romances sentimentales. Radio-Paris, Londres et la guerre étaient loin, très loin derrière les jeunes filles en robes légères. Les quais étaient tranquilles. Seuls les Allemands manifestaient une fébrilité anormale.

Ted était venu, son costume bleu avachi couvert de poussière, au bistrot de la rue Guénegaud.

Le contact était perdu en Seine et Oise. Françoise n'avait trouvé personne au rendez-vous de la fourche. Elle avait attendu le délai réglementaire d'une heure : personne n'était venu. Depuis la rafle plus rien ne répondait.

Il fallait organiser les groupes d'action immédiate dans Paris sans attendre. Groupe d'action immédiate... de quoi se marrer, ça faisait dur de dur en veste de cuir, feutre dissimulant le regard qui ne trompait personne.

Mon groupe, c'étaient vingt bougres, vingt braves types dont le plus jeune aurait plus être mon père. Ils ne savaient pas très bien ce qu'ils voulaient ou plutôt savaient vaguement qu'ayant raté leur guerre (la plupart étaient affectés spéciaux), ils ne voulaient pas n'avoir rien fait. Alors, ils venaient, couverts de flanelle et de bonne volonté, au mois de juillet, rattraper précipitamment le retard de quelques années.

Enivrés de conspiration et de mystère, ils préféraient se bagarrer dans un Paris qu'ils essayaient de connaître plutôt que de remettre ça dans la boue et dans la merde. La ligne bleue des Vosges se limitait à la Tour Eiffel et au bistrot du coin.

Enfin, puisque ce n'était ni des boy-scouts animés par le désir de servir ni des anciens combattants encore éperdus de vénération à l'égard du Maréchal qui se décidaient, autant prendre le français moyen.

Ted préconisait l'argument de petits groupes d'autant que les gars du Front National étaient, paraît-il, plus avancés que nous. Je me contentais d'éliminer les vieux et ceux qui avaient trop de gosses, excitant un peu les jeunes sur des poncifs bassement nationalistes.

Il fallait des armes. Ted aurait pu rapatrier du secteur la *Sten* et les grenades. Généreux, il nous passa un peu de plastic. Nous disposions également de trois grenades incendiaires dont personne n'avait jamais su se servir. Trois pour vingt types, ça faisait une pour sept. C'était encore une bonne moyenne.

Ted devait repartir en Seine et Oise récupérer les dernières armes que nous avions laissées.

\*\*\*\*\*

Le Petit Pierre a disparu.

Il était parti le soir, seul, en vélo avec des affiches de mobilisation et un 6.35. La tournée englobait la région nord de la Fourche de Saint-Denis. Personne n'a retrouvé sa trace. Dans les villages qu'il devait visiter personne n'avait rien remarqué. Les affiches avaient été collées jusqu'à Mareil. Après, c'était le brouillard. Il est probable que le Petit Pierre était tombé sur une patrouille d'Allemands. Mais cette disparition sans traces, sans cadavre, nous rendait plus impuissants dans le rythme de la ville que les morts de Seine et Oise.

\*\*\*\*\*

Ils ont eu Ted.

Pincé bêtement avec trois types du groupe Beaudricourt à un barrage allemand. Emmenés dans les caves de la mairie de l'Isle-Adam, matraqués pendant la nuit.

Ted avait demandé à boire. L'Allemand, correct défenseur de l'ordre et de la propriété, le croisé de la civilisation occidentale, avait cassé une bouteille d'eau sur sa bouche.

Le lendemain matin, tous les quatre furent emmenés en camion jusqu'au trou de bombe du Château des Forgets.

Abrutis et hébétés ils ne résistèrent même pas. Il n'y eut pas de hurlement. Achevés par des rafales de mitraillette, ils ne formaient plus qu'un tas de chair sanguinolente.

Toutes les filles que Ted aurait dû enfiler, tout cet immense morceau de vie que Ted ne connaîtrait jamais, toute cette lucidité désormais inutile de Ted devant la guerre, les jours de fête qui se préparaient sans Ted, Ted et les copains, Ted....

*Après cinq jours d'audience, l'attitude de Veuillot ne cesse d'apparaître déconcertante. Après avoir paru lointain, indifférent à l'audience, Veuillot y a été de la grande scène du trois.*

*Le Président n'a plus — avant que demain on requiert et on plaide — qu'à prononcer la brève formule sacramentelle « Accusé, qu'avez-vous à ajouter pour votre défense ? »*

*Le Président ne se contente pas de cette sécheresse. Paternellement il s'adresse à ce sale gosse.*

*« Veuillot, levez-vous. Vous avez assisté aux débats pénibles de votre affaire. Vous avez entendu l'acte d'accusation, les interrogatoires, les témoignages. Nous allons en arriver à un stade différent. Vous allez entendre la voix de votre victime par la bouche de son avocat, Me Valban, celle de la défense par vos avocats.*

*« Votre affaire n'est pas une affaire ordinaire. Je viens vous demander quelque chose de très simple, de très humain. Ne voyez plus la robe rouge que je porte : c'est un père, un homme comme les autres qui vous parle, qui comprend vos peines, vos souffrances, votre crime, aussi horrible soit-il. Pensez une seconde que ce père vous met les deux mains sur les épaules, vous regarde dans les yeux et vous dit : Veuillot, vous avez été courageux, vous avez su être brave mais dans l'immense sacrifice de la vie clandestine vous avez mal compris les glorieux exemples des morts héroïques de la Résistance. Ne cherchez pas à salir celle-ci en lui faisant porter le poids de votre crime. Certains de vos camarades sont morts en sachant que leur sacrifice n'était pas vain.*

*Je devrais sans doute appeler votre geste par sa définition légale, c'est à dire un assassinat. Il n'y a pas d'autres mobiles que ceux que nous recherchons en vous-même. Les débats nous ont incomplètement informés sur votre affaire. Pensez une minute qu'il y a derrière ce tribunal dix hommes qui vont vous juger. Pensez que ce ne sont pas des juges mais des hommes comme vous, des hommes comme ceux que vous croisez dans la rue, qui ont eu une jeunesse comme vous, qui ont souffert de la guerre et de l'occupation comme vous. Ils n'ont pas de haine et veulent savoir ce qui s'est passé dans votre tête, dans votre âme.*

*Veuillot, vous venez d'avoir vingt-et-un ans. Si vous avez quelque chose à dire, expliquez-vous comme un homme.*

*Il n'est personne qui ne fût remué jusqu'aux tripes par cette apostrophe si humaine, personne sauf l'accusé. Il ne trouva à répondre que des formules stéréotypées dont il use depuis le début du procès. Conscient de l'impression pénible, il ajouta : « J'ai avoué mon acte mais je ne me suis peut-être pas bien exprimé. Je n'ai peut-être pas dit les mots qu'il fallait. Je suis le seul responsable. »*

*Une fois de plus, le Président intervint : « Veuillot, je voudrais dissiper une équivoque qui a pu se glisser dans ces débats. Vous avez participé à une cause dont vous n'étiez pas digne. Je ne voudrais pas qu'elle soit salie par des exaltations d'adolescent, exaltations qui mènent au crime.*

*« J'ai là l'ultime lettre de votre camarade Albert Fromont. Je m'excuse auprès de ses chers parents de leur infliger cette épreuve. Je crois que les derniers mots d'un jeune Français qui a fait à la patrie le sacrifice total méritent une attention toute**particulière. »*

*Très ému, le Président lut dans un calme religieux :*

*« Mon petit papa, ma maman bien-aimée,*

*Demain matin j'aurai enduré ma dernière épreuve. Je vous demande pardon de vous faire cette peine mais pensez que votre petit Albert, en consentant au sacrifice sublime, ne fait que reprendre l'agonie de Notre Sauveur. Cette dernière pensée m’accompagne avec les doux souvenirs d'une enfance éclairée de mille petites joies. Ma vie a été nette au milieu de la chaude camaraderie de la JEC. Je meurs en Dieu, je rejoins tous nos chers morts, Grand-papa, Mamie...C'est en Dieu que nous nous retrouverons.*

*Je n'accuse pas mes bourreaux.*

*Le Christ avant moi leur avait pardonné car ils ne savent pas ce qu'ils font. Je sais maintenant que ma patrie sera libérée et verra l'union de tous ses fils. Mon sacrifice n'aura pas été vain. Je vous embrasse tendrement.*

*Un dernier baiser du grand frère au Petit Jacquot.*

*L'Isle-Adam, 24 juillet 1944 »*

*Un silence indescriptible pesait sur la salle. Il n'était pas un assistant qui ne fût touché au plus profond de lui-même, pas un sauf Veuillot peut-être.*

*Éclaircissant la voix, le Président, tristement résigné, a demandé alors à Veuillot s'il regrettait son crime. Veuillot manifesta brusquement une émotion tardive et, mon Dieu, comme ce godelureau peut être mauvais acteur...*

*« Je n'étais pas lucide, je ne parlerai même pas d’émotion mais de commotion. »  Puis se tournant vers le banc de la partie civile, Veuillot éclate : « Pardonnez-moi, Monsieur Vannier, pardonnez-moi ; pardonnez-moi, monsieur. » Et il se jette à genoux dans le box.*

*Voyant que le père de sa victime tourne la tête de l'autre côté sans lui répondre, il prend le parti de s'effondrer. Cet instant qu'il voudrait émouvant et que l'on sent dicté par ses défenseurs aurait pu toucher s'il s'était produit au début du procès. Aujourd'hui, après tant de preuve d'insensibilité, comme sa scène mal venue sonne mal...*

(LES NOUVELLES DU SOIR, 17 mai 1947)

L'affolement gagnait les gens d'en face. J. H Paquis grinçait, clamant désespérément la destruction de l'Angleterre et de Carthage. Rebatet jurait fidélité au Führer. Déat, Doriot, Darnand galvanisaient des énergies de plus en plus défaillantes.

Et les gosses se faisaient massacrer. Le père Pétain bénissait tout le monde, finassait dans son cercle de courtisans. Laval croyait jouer le double jeu.

Les bourgeois, cramponnés à leur poste de radio, n'espéraient plus que dans les Américains et prenaient encore de Gaulle pour un révolutionnaire.

\*\*\*\*\*

Plus rien n'avait d'importance.

J'étais submergé, entraîné comme un bouchon dans la mer par la Libération.

Cette guerre que je haïssais, je me passionnais brusquement pour elle.

Le jour où les flics nous rejoignirent et nous expliquèrent que le passé était révolu, qu'ils n'avaient jamais cessé de nous aider, je n'ai aucune réaction. J'avais oublié jusqu’au souvenir de nos peurs, jusqu'aux dénonciations, jusqu'aux copains remis par les flics aux Allemands. Les flics qui nous avaient trahis et matraqués, les défenseurs de l'ordre dont nous avions eu si peur pillaient et tuaient à leur tour au nom de la liberté.

Paris était secoué par un immense quatorze juillet. Le feu que nous avions mis des mois à préparer explosait brusquement.

La ville se donnait à nous sans aucune retenue.

Tout foutait le camp. Les barricades dérisoires nous donnaient l'illusion que seuls nous contrôlions le labyrinthe de la ville révoltée.

15 000 Allemands contre 4 millions de Parisiens.

C'était à notre tour de nous sentir confortablement installés dans la ville.

Coincés comme des rats, les derniers Allemands du général Von Choltitz tournaient en rond, affolés.

Tout m'était maintenant facile.

J’arrêtai Sacha Guitry. J’arrêtai Paul Chack. Je décidais des attributions de lait à des nourrissons et des femmes enceintes du quartier.

Les flics venaient aux ordres — respectueusement — les officiers d'active aux uniformes décorés puant la naphtaline venaient proposer leurs services, se rappelant un peu tard qu'on leur avait appris le combat de rues.

Tout était simple, facile et mon assurance me stupéfiait moi-même.

Pourquoi avais-je tant attendu pour tuer Stéphane ?

\*\*\*\*\*

La vague est retombée de toute sa hauteur et la vie redevint morne et l'ordre reprit.

Le commissaire, se regardant dans la glace, tripota sa cravate, rectifia sa pochette, visiblement satisfait.

« Petit imbécile, tu parles trop. Les gosses, ça ne sait pas, ça fanfaronne, c'est bête. Quel besoin avais-tu de montrer partout les faux dollars de Stéphane ? Tout se sait. »

Le film marchait au ralenti. Hébété depuis l'arrestation, j'avais assisté à une perquisition irréelle dans ma chambre de bonne. Tout était tellement faux, ces types en imperméable et chapeau mou au milieu de bouquins renversés d'un coup de pied, ces tiroirs brusquement vidés de leur contenu.

Ils n'eurent aucune difficulté à trouver le portefeuille bien en évidence dans le tiroir de ma table.

La concierge était effondrée, gémissant : « Moi qui croyais que c'était un héros de la Résistance. Un voyou, je le voyais bien, il salissait ses escaliers, me réveillait à deux heures du matin...Petit gangster, va... »

Maintenant, c'était plus calme. Une cheminée en marbre noir, une pendule avec une petite statue de bronze, un bureau sinistre, un portrait de de Gaulle, le regard hautain, les bras croisés, les dossiers bien en ordre, un dossier qui portait déjà une étiquette « Affaire Veuillot ».

Car maintenant je n'étais plus ni Jules ni la Résistance. J'étais Jean Veuillot. Pendant des mois j'avais été délivré de moi-même pour me fondre dans une historie collective qui n'avait qu'un dénouement, la Libération, ou notre mort, ce qui revenait au même.

A peu de choses près, Ted, Bernard, et moi étions une chose commune. Le Petit Pierre dans son isolement, Jacques avec son bleu de méthylène, Georges et sa connerie étaient agglomérés à la même cellule vivante qui tournait sur elle-même, dormait ensemble, mangeait ensemble, pétait ensemble, avait une justification en soi. Maintenant les morts, les meilleurs de la cellule, ceux dont l'existence n'était pas limitée par des satisfactions faciles et immédiates se décomposaient quelque part.

Nous, les vivants, vieillis dans des pensées sans fin, nous étions repartis dans nos existences différentes.

Bernard ne serait plus Bernard, Jacques ne réparerait plus des chambres à air pour moi. Nous étions mûrs pour les amicales d'anciens combattants, les cérémonies aux morts, les plaques commémoratives et les banquets annuels.

J'étais tout seul devant la bonne conscience de mon flic. Il faisait chaud. Le commissaire faisait distingué, distant. Les cheveux bien collés, les manchettes bien nettes, le commissaire devait fréquenter les gens bien, les soirées bourgeoises. Il restait flic jusqu'au bout de ses ongles soignés, tutoyant, intime, presque tendre. « Moi aussi, quand j’étais jeune j'ai adhéré aux Jeunesses Communistes. J'étais de tous les meetings, de toutes les bagarres. Après ça m'a passé. Tu es comme moi. Plus tard, quand tu sortiras de taule tu redeviendras un homme rangé. Tu vois je te comprends, je vois bien que tu n'es qu'un étudiant, pas un tueur. Tu remarqueras : ni coups ni voisinage avec des bandits : un petit bourgeois fourvoyé, une mauvaise graine. »

Il me tapotait l'épaule familièrement. Il me caressait les cheveux. Soudain plus brutal :

« Allons, dis-nous pourquoi tu as tué. Une histoire de femme ? L'argent ? Voilà, tu avais besoin d'argent. Tu fais ton coup pour faucher les dollars : ça t'éblouissait ça, des dollars. Tu le tues et puis tu t'aperçois que tu as été roulé une fois encore après sa mort. Alors toi tu te venges de façon posthume, si je peux m'exprimer ainsi, si tu veux détruire la légende de Stéphane le héros. Tu les montres à n'importe qui, au premier venu, tu te fais pincer.

« Allons, ce n'est pas grave. J'en vois tous les jours des histoires comme ça. Tu es d'un bon milieu, tu avoues, tu nous dis tes mobiles, la Cour en tient compte, tu écopes de cinq ans ferme, nous, on s'arrange pour te faire sortir avant. Tu vois, je suis franc, je mets cartes sur table. »

La pendule faisait un petit bruit régulier, insistant, agaçant.

L'autre s'énervait :

« Mais parle donc, espèce de petite ordure, salopard, on a dû te dire des choses horribles sur la police. »

Insinuant : « La police a certains moyens de persuasion... J'ai été galant homme, je t'ai traité comme un copain, un ami.

Mais tu te fous de moi. Je te préviens que ce soir tu seras en taule et si je veux te faire parler ce n'est pas difficile. Je suis venu à bout de plus fortes têtes. »

Nerveusement le commissaire piétinait sur place. Son ombre déformée composait sur le mur une danse grotesque. Le ton protecteur, paternel, disparaissait. Ce n'était plus qu'un flic vulgaire, odieux, plus répugnant que le brigadier somnolent de la salle d'attente, perdu dans une éternelle belote.

\*\*\*\*\*

Alors ont commencé de longues, d'interminables discussions avec les flics.

J'ai cru être quitte en reconnaissant tout de suite et en bloc les faits : ça aurait été trop simple On a repris toute l'affaire, en long, en large et en travers.

Eux ne comprenaient pas et cherchaient l'argent, la femme, enfin les mobiles simples, classiques. Ils ont fouillé l'activité de Stéphane. Ils ont même un moment enquêté sur les fameux trafics d'armes dont Stéphane se vantait. Tout le monde s'en est mêlé, les militaires, le contre-espionnage, la Sûreté. Et personne ne voulait croire que tout était né du seul cerveau de Stéphane. Ils avaient deux méthodes : ou bien ils me laissaient parler au hasard, se contentant de prendre des notes ou au contraire, exaspérés par mes silences, ils se relayaient à deux ou trois et me posaient des questions précises et saugrenues sur mes idées, les livres que je lisais, ce que je faisais à une date précise.

Au début, j'ai essayé de les suivre. Très vite je perdais pied et ils reprenaient l'initiative. L'honneur de ma mère, mon orgueil, la religion même. Ils se servaient de tout, faisaient feu des quatre fers, me promettaient prison ou liberté. A la fin des interrogatoires ils s'excitèrent différemment :

« Tu sais pas tout. Jérôme — tu sais ? Jérôme — eh bien il avait trafiqué avec les Allemands et pas pour du beurre, je te prie de le croire. D'ailleurs actuellement il continue, papiers, bons du trésor, il trafique de tout. Il est pris par la gorge par les besoins d'argent qui le dévorent. Tes responsables de réseau sont des gosses. Ils jouent les capitalistes et ce sont de pauvres gars. Alors, parle-nous du réseau... »

Et ça recommençait. On croyait avoir épuisé le sujet mais ils repartaient de zéro. Ils supposaient que je connaissais beaucoup alors que je ne savais rien. Et le jeu continuait. Ils jouissaient visiblement à jouer au chat et à la souris.

C'est là que j'ai réalisé combien la police, la justice, étaient infiniment plus puissantes que notre révolte.

Les inspecteurs en complet marron, la cravate tapageuse, l'air discret et vulgaire, leurs façons de vous faire comprendre qu'ils vous comprenaient, qu'on pouvait discuter. Leurs bureaux sales, impersonnels, gris, désuets avec l'odeur aigre de tabac et de sueur, tout faisait partie d'un monde qui me dépassait, un univers organisé, méthodique qui partait du gardien de la paix jusqu'au commissaire en passant par le policier moyen avec des maisons de retraite, le tableau où étaient inscrits côte à côte les noms des gardiens victimes du devoir ou de ceux qui avaient été tués au cours de la Libération, leurs univers classique, leur classe de parias, avec ses grades, ses petits avantages, ses avancements réguliers et lents. En marge de la société, vomis par la société, ils la retrouvaient au tournant et c'était ça leur victoire.

Les régimes passaient, les hommes changeaient, mais les mêmes inspecteurs discutaient éternellement des avantages de la retraite anticipée, des femmes qu'il était possible d'exploiter et de ces sales cons d'étudiants qui avaient en eux des espoirs idiots, des rêves démesurés dont ils avaient éprouvé la vanité.

Je me débattais gauchement, me contredisant facilement, paradant puis m'effondrant.

Ne sachant comment expliquer l'affaire, les policiers soufflèrent aux journalistes que j'étais bien un « cas ».

*L'avocat, le pied sur l’accélérateur, mit toute la sauce.*

*Il paraît que non seulement je suis un cas mais une personnalité.*

*« Une jeunesse sans âme, livrée aux films de gangsters et aux romans policiers...On ferme les maisons closes mais, Messieurs, ouvre-t-on des stades ...Veuillot avait pris ses responsabilités, compris ses devoirs.*

*Silence ému.*

*Puis, insensiblement, il mélangea le sens de l'honneur, l'avenir du pays, la jeunesse sous-alimentée, les tickets d'alimentation, le goût du risque, l'aventure et le marché noir pour enchaîner :*

*« Dans cette ambiance d'apocalypse une jeunesse se découvre et se cherche. Elle rejoint les rangs du maquis, elle combat pour la Libération du territoire national et vous voudriez qu'elle ne joue pas l’aventure jusqu’au bout ? »*

*Pause.*

*« De là à cette mise en scène de conseil de guerre, à ne plus différencier le bien du mal, il n'y a qu'un pas, Messieurs... »*

*Théâtral :*

*...vite franchi. »*

*L’avocat continuait à ronronner, le buste cambré, avec des gestes amples, bien à son aise dans cette salle, dans mon cas.*

*L'avantage de mon cas c'est que c'est une historie morale. Journalistes, parents de l'autre génération pourront répéter à leurs enfants :*

*« Tu vois où ça mène la résistance, la révolution : on tue son meilleur ami. »*

*Les jurés et le Président sont prêts à l'indulgence, à la compréhension la plus large parce que je suis tout de même un héros bourgeois.*

*Et puis, comme m'a dit l'avocat « L'Indochine n'est pas faite pour les chiens ».*

**FIN ?**